Remerciements :

Je tiens tout d'abord à exprimer mon profond respect à mon directeur de mémoire, Monsieur Xavier BONIFACE, pour son encadrement et sa confiance tout au long de ce travail de recherche. Ses précieux conseils, son expertise et sa bienveillance ont été d'une grande aide pour aboutir à ce projet.

Je tiens aussi à remercier les professeurs de l'UFR d'Histoire de l'Université de l'UPJV, pour leur enseignement de qualité, les connaissances qu'ils m'ont transmises et leur bienveillance ainsi que Delphine, responsable de la scolarité pour sa disponibilité et sa gentillesse.

Je souhaite remercier les membres de l'ANOPEX et son président monsieur Jean Pierre PAKULA, le responsable départemental de l'ANOPEX monsieur Christian PISSELOUP, mes camarades du 17ème régiment du génie parachutiste et du 71ème régiment du génie, pour avoir accepté d'être interviewés dans le cadre de cette étude. Leurs retours ont enrichi ce travail et m'ont permis de questionner et de réorienter ma problématique de mémoire. Merci aussi aux membres du groupe Facebook « les anciens de Bosnie » pour leur partage.

Un merci spécial à Monsieur Benjamin GILLES, directeur des bibliothèques de l'UPJV pour ses encouragements, nos échanges intellectuels stimulants et pour tous les moments partagés. Merci aussi à monsieur Jean Marc POIRIE, directeur général adjoint de l'UPJV en charge du pôle infrastructure et immobilier pour son humanisme et son autorisation à bien vouloir aménager mon temps de travail pour assister aux cours.

Enfin, je tiens à remercier les membres de ma sphère privée et toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce mémoire.

Glossaire

- ONU : Organisation des Nations Unies
- FORPRONU : Force de Protection des Nations Unies
- FINUL : Force Intérimaire des Nations Unies au Liban
- OPEX : Opérations Extérieures
- BATINF : Bataillon d'Infanterie
- BSL : Bataillon de Soutien Logistique
- BATGEN : Bataillon du Génie
- OTAN : Organisation du Traité de l'Atlantique Nord
- IFOR : Implémentation Force ou Force d'Interposition
- SFOR : Force de Stabilisation
- FAR : Force d'Action Rapide
- FRR : Force de Réaction Rapide
- VAB : Véhicule de l'Avant Blindé
- VBL : Véhicule Blindé Léger
- SOA : Sous-Officier Adjoint
- FAMAS : Fusil d'Assaut Manufacture d'Armes de St Etienne
- PC : Poste de Commandement
- SIRPA : Service d'informations et de relations publiques des armées
- AFP : Agence France Presse
- DP : Division Parachutiste
- DIMA : Division d'Infanterie de Marine
- FMSB : Force Multinationale Sud Beyrouth
- FLNC : Front National de Libération du Congo
- FROLINAT : Front de Libération National du Tchad
- URSS : Union des Républiques Socialistes Soviétiques

Les régiments :

- RCS : Régiment de Commandement et de Soutien.
- REI : Régiment Étranger d'Infanterie
- RG : Régiment du Génie
- RI : Régiment d'Infanterie
- RHP : Régiment de Hussards Parachutistes
- REC : Régiment Étranger de Cavalerie
- RPIMA : Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine
- RIMA : Régiment d'Infanterie de Marine
- RCR : Régiment de Circulation Routière

Les grades :

- 1e Cl : Première classe
- CPL : Caporal
- CCH : Caporal-Chef
- SGT : Sergent
- SCH : Sergent-Chef
- MDL : Maréchal des logis
- MDLC : Maréchal des logis chef
- ADJ : Adjudant
- ADC : Adjudant-chef
- LTN : Lieutenant
- CNE : Capitaine
- CDT : Commandant
- LCL : Lieutenant-Colonel
- COL : Colonel

Introduction

Mars 1991, la France associée à une coalition internationale sort d'un conflit qui voit la défaite de l'Irak, à la suite de son invasion au mois d'août 1990 de son voisin, le Koweït. Le monde fait le bilan de ce conflit particulier, les régiments français engagés sont de retour au fur et à mesure en métropole, les compagnies se reconditionnent, les combattants défilent. Les 12000 soldats de la division Daguet qui ont participé à ce conflit viennent principalement d'une quinzaine de régiments, dont la moitié des troupes de marine et de la Légion étrangère. Ces unités sont renforcées par de soldats professionnels afin de créer le Groupement de Soutien Logistique (GSL).

À la fin de la guerre du Golfe en 1991, la France subit les effets de l'après-guerre froide avec pour volonté de trouver, dans l'ONU, une capacité à préserver et voire à restaurer la paix *: « S'engager sous mandat des Nations unies, porter un béret ou un casque bleu, devient alors, pour nombre de soldats français, le nouvel horizon d'engagement en opérations extérieures (Opex) »*[1]. Bien que les combattants français soient expérimentés par les opérations africaines et celle du Liban, les missions d'interposition, de protection et de maintien de la paix au milieu d'un pays détruit par la guerre ont été un défi important pour des soldats préparés au combat conventionnel depuis des décennies. À cette époque, les évolutions de l'ONU ne sont pas encore totalement opérationnelles sur les plans politiques, juridiques et militaires :

> *« Le concept d'opération de maintien de la paix a fondamentalement évolué avec la fin de la guerre froide. D'une compréhension simple durant celle-ci, il est devenu complexe, parce que recouvrant une multitude d'activités impliquant de nombreux acteurs… Ni le concept d'opération de maintien de la paix ni ses évolutions ne sont suffisamment théorisées. Les concepts ou activités clés tels que l'opération militaro-humanitaire, le recours à la force au sein d'opérations de maintien de la paix ou la protection des populations par l'ONU sont mis en œuvre sans s'appuyer sur un corpus définitionnel et conceptuel suffisant.* »[2]

[1] Frédéric Jordan, « Du Golfe à Sarajevo : héritage de Daguet et perspectives pour la haute intensité », *Revue de Défense nationale*, 2021/8, n° 243, p. 99-106. p. 99.
[2] Thierry Tardy, « L'ONU et la gestion des conflits yougoslaves (1991-1995) : faillite d'une institution, faillite des États ? », *Relations internationales, 2006,* vol. 128, no 4, p. 37-53, p. 46.

C'est donc le retour de la guerre sur le territoire européen et plus particulièrement dans les Balkans, en Yougoslavie.[3] Celle-ci va durer presque 4 ans.[4]

Les soldats français, combattants, issus d'une armée sortie victorieuse du récent conflit koweitien, vont s'engager dans cette difficile entreprise de la mission du maintien de la paix. Ce retour de la guerre *« qui est un phénomène vivant, concret, éminemment politique, qui révèle le déploiement d'une structure humaine dense »*[5], met en exergue de nombreux acteurs qualifiés de combattant.

Mais qu'est-ce qu'un combattant ? Le combattant est une personne dont le statut est officiel et il est autorisé par le droit international humanitaire à user de la force en situation de conflit armé. Il ne peut utiliser celle-ci que dans le cadre d'une chaine de commandement. La définition du « combattant » se trouve dans le Protocole I des conventions de Genève en 1949 :

> « *Les membres des forces armées d'une Partie à un conflit (autres que le personnel sanitaire et religieux visé à l'article 33 de la IIIe Convention) sont des combattants, c'est-à-dire ont le droit de participer directement aux hostilités ». Par conséquent, les combattants sont eux-mêmes des cibles légitimes de l'armée adverse…Ces forces armées doivent être soumises à un régime de discipline interne qui assure, notamment, le respect des règles du droit international applicable dans les conflits armés.*[6] Le combattant est un acteur car *« Le droit de la guerre au sens strict, ou jus in bello, régit l'usage de la force armée en déterminant qui a le droit de faire la guerre. »*[7]

On peut aussi considérer le combattant comme *« des militaires, faisant partie d'une institution fortement normée, où s'impose à tous un cadre disciplinaire et juridique qui place au premier rang les devoirs du soldat dans l'effort de guerre ».*[8]

---

[3] Annexe 1.
[4] Annexe 2.
[5] Philippe Rozin, « Étude thématique sur l'anthropologie critique de Karl Von Clausewitz : L'analyse de la guerre peut-elle définir une anthropologie ? », *Le Philosophoire*, vol. 9, nº 3, 1999 p. 201-212, p. 203.
[6] Protocole additionnel aux Conventions de Genève du 12 août 1949 relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux (Protocole I), [https://www.ohchr.org/fr/instruments-mechanisms/instruments/protocol-additional-geneva-conventions-12-august-1949-and].
[7] David Cumin, « Qui est combattant ? », *Inflexions*, nº 1, vol. 5, 2007, p. 151-165, p. 151.
[8] André Loez, « Militaires, combattants, citoyens, civils : les identités des soldats français en 1914-1918 » *: Pôle Sud*, nº 1, n° 36, 2012, p. 67-85, p. 70.

Si on se réfère à ce protocole, est-ce qu'être combattant signifie que l'on doit systématiquement être reconnu dans une force armée ? Est-ce que la légalité fait du soldat un combattant régulier. Le conflit en Yougoslavie vient pour le casque bleu à se questionner sur le *jus in bello*[9], sur le sujet du combattant régulier et irrégulier. Qui est légal et illégal dans ce conflit ? Le combattant régulier est celui qui appartient à une force armée, l'irrégulier est celui qui combat sans appartenir à une force armée. Néanmoins, en tant que personne impliquée et agressée par un tiers, ce combattant irrégulier devient légal s'il remplit les critères imposés par les conventions de Genève. À ce titre, il devient donc un belligérant. Cette légalité est reconnue par l'appartenance à une partie du conflit. Le belligérant, *« qui relève du Jus ad bellum*[10]*, et celui de combattant légal, qui relève du jus in bello, sont liés. »*[11]

Le conflit yougoslave est le résultat d'une histoire complexe entre les divers peuples qui composent ce pays depuis des décennies. De 1945 à 1989, les Yougoslaves semblaient cohabiter dans une coexistence pacifique dans cet État des Balkans. Cette réussite est l'œuvre de TITO, un Croate, qui a mené une politique en faveur des Serbes. Son but était de faire de la Yougoslavie, un État communiste puissant et indépendant. Dans son entreprise, il a réussi à créer un État autoritaire et du fait de son histoire contre les communistes et les nazis, le symbole de la résistance. En instaurant une fédération, TITO a tenté de créer chez les gens une sorte de double nationalité, par le sentiment d'appartenance à leur peuple mais aussi à leur pays.

Il a réussi à mettre en sommeil les souvenirs fratricides de la deuxième guerre mondiale, et les divers chauvinismes. Tout cela est la représentation que le monde a de cette fédération mais en réalité, les tensions entre peuples slaves durent depuis plus de 900 ans. Chaque peuple de cette région d'Europe a souvent souhaité avoir sa propre autonomie. Les exemples sont nombreux au travers de l'histoire. Avant l'arrivée du conflit des années 90, les différentes entités revendiquaient déjà leur conscience nationale **:** le printemps de Zagreb, mouvement surnommé le printemps croate, par analogie au printemps de Prague de 1968, est le symbole du combat pour la liberté, un combat étouffé et rapidement maitrisé par TITO qui mit fin à ce sentiment de liberté par de nombreux emprisonnements.[12]

La situation se dégrade à la suite de l'affaiblissement du bloc de l'Est, malgré le fait que la Yougoslavie se soit détachée en 1947 de l'URSS et qu'elle avait aussi entrepris sa

[9] Jus in bello signifie : droit dans la guerre.
[10] Jus ad bellum signifie : droit de faire la guerre.
[11] David Cumin, « Qui est combattant ? », *art. cit.,* p. 158.
[12] André Ott, *Dangers serbes sur la Croatie*, Nouvelles Éditions Latines, 1982. p. 172.

propre révolution libéralisante. Le système autoritaire dû à un socialisme autogestionnaire s'était quelque peu libéralisé du vivant de TITO, évolution qui s'est accentuée à sa mort en 1980. La constitution fédérale de 1974 instaurait la collégialité et la rotation des présidences qui semblaient donc éviter à la Yougoslavie, les ruptures. À partir de la fin de la gouvernance de TITO, des évènements apparaissent dès 1981 au Kosovo où les manifestations albanaises sont fortement réprimées. En janvier 1986, apparaissent les premières manifestations serbes du Kosovo contre le séparatisme albanais. En juillet 1987, « *l'affaire Agrokomerc* »[13] est le plus grand scandale financier du pays, qui a conduit le représentant bosniaque à démissionner de la présidence collégiale yougoslave ; c'est ainsi qu'arrive dans le paysage politique Slobodan MILOSEVIC en 1987, comme responsable de la Ligue des communistes de Serbie. L'année suivante, le Voïvodine et le Monténégro subissent les « *révolutions antibureaucratiques »*[14] qui verront la destitution des dirigeants, révolutions favorables à S. MILOSEVIC. En 1989, il est élu président de la république. Le 20 janvier 1990, la délégation slovène quitte la ligue communiste en plein congrès et voit trois mois plus tard, se réaliser ses premières élections libres. En Croatie, Franco TUDJMAN est élu président. Apparait alors les premiers évènements nationalistes serbes comme la prise de commissariat et premières barricades dans les régions serbes de Croatie, en Krajina. Le 18 novembre, est élu Alija IZETBEGOVIC, président de la collégiale de Bosnie Herzégovine. En février 1991, une multiplication des incidents armés dans les régions serbes de Croatie sont légion. Le 9 mars, l'opposition serbe est violemment réprimée, l'armée intervient[15]. Le 25 juin, la Croatie et la Slovénie proclament leur indépendance. À partir d'août, les affrontements entre les Serbes et les Croates se transforment en guerre ouverte… La suite des évènements entraine la désintégration du pays.

Les Yougoslaves n'ont jamais eu le sentiment d'appartenir à une nation, c'est pour cela que leur pays n'a pas pu résister à l'onde de choc venue des pays de l'Est. C'est donc bien l'impact de la crise à l'Est qui a engendré le désastre yougoslave et voit la création de nouveaux états[16].

Chaque nation a réalisé la possibilité d'être indépendante. De nombreux problèmes économiques poussent les régions riches du Nord (Croatie, Slovénie) à se détacher de celles

[13] « Bosnie, autonomie de l'enclave de Bihac, La " République d'Agrokomerc " », *Le Monde*, 6 octobre 1993.
[14] Yves Tomic « Le long processus de désintégration de la Fédération yougoslave : tentative de périodisation », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, nº 1, vol. 28, 1997, p 147-161, p. 159.
[15] « Yougoslavie : au moins deux morts et soixante-seize blessés Les manifestants anticommunistes de Serbie ont réclamé la " libération des médias " », *Le Monde*. 12 mars 1991.
[16] Annexe 3.

du Sud. Le nationalisme régional est favorisé : *« Les idéologies nationalistes ont contribué à combler le vide issu de la désagrégation du communisme yougoslave et le cas Milosevic illustre bien la formule d'Adam Michnik selon laquelle le nationalisme serait le « stade suprême du communisme » dans la région »*[17]. C'est ainsi que la ligue des communistes de Yougoslavie éclate en partis nationaux nationalistes. En juin 1991, la Slovénie et la Croatie se déclarent indépendantes, quittant ainsi la Fédération yougoslave.

La Serbie, souhaitant maintenir l'unité de la Yougoslavie, leur déclare donc la guerre car elle sait qu'elle perdrait l'accès à la mer et à l'Europe de l'Ouest. L'armée composée essentiellement de Serbes est une énorme machine qui avait été conçue en cas d'agression soviétique. Elle est devenue quasi autonome, et ses cadres forment une caste qui ne peut sauver son existence qu'en maintenant coûte que coûte la Yougoslavie. Cette armée sert donc la Serbie. Cette histoire inflige à l'Europe son premier véritable conflit armé depuis 1945. En 1990 et 1991 en Slovénie et en Croatie, la guerre est déclenchée entre les indépendantistes slovènes et croates et l'armée fédérale yougoslave. Elle a duré trois semaines en Slovénie, ce qui a incité la Communauté Européenne d'arbitrer en faveur du gouvernement nationaliste élu et de reconnaitre l'indépendance du pays. En revanche en Croatie, le conflit prend vite l'allure d'une guerre civile. Les Croates doivent aussi lutter contre les autonomistes serbes de Krajina et Slavonie, deux régions peuplées d'une forte communauté serbe. En avril 1992, la Bosnie Herzégovine, qui a proclamé son indépendance en mars, éclate aussi. Massacres, exodes de population, destructions ne vont plus cesser jusqu'au plan de paix de Paris. L'épuration ethnique est le moyen utilisé par les Serbes pour éradiquer tout ce qui ne leur ressemble pas et régler le problème identitaire ancestral de leur supériorité. La cruauté est à son paroxysme et elle est l'outil de la politique de la propagande, ce qui justifie ces exactions, et la « *haine politique.* »[18]

La reconnaissance de la Bosnie par la Communauté Européenne et par les États Unis n'empêche pas le conflit de s'éterniser durant quatre années. L'opinion internationale joue un rôle croissant dans les premières années de la guerre. L'ONU est revitalisée :

> *« Dans l'euphorie du « nouvel ordre mondial » tel que défini dans le contexte de la crise irakienne (1990-1991), l'ONU apparaît comme un forum*

[17] Jacques Rupnik, « Risques et limites d'un retour du nationalisme en Serbie »*, Critique internationale*, 2004, vol. 25, nº 4, p. 29-42, p. 31.
[18] Véronique Nahoum-Grappe, « L'usage politique de la cruauté : l'épuration ethnique (ex-Yougoslavie, 1991-1995) », dans : séminaire de Françoise Héritier, *De la violence* I, Paris, Odile Jacob, coll. « Hors collection », 2005.

central de coopération et d'action des États, ainsi que comme un agent/acteur jouant un rôle premier dans l'énonciation de normes, dans la résolution de conflits, et dans le domaine opérationnel du maintien de la paix. »[19]

Une force de protection de l'ONU (FORPRONU), à laquelle la France participe dès le début, protège à partir de mars 1992, les zones de sécurité. Les plans de paix se multiplient et la présence des casques bleus se renforce sur le terrain. En 1995, à la suite de la prise d'otages de certains d'entre eux par les Serbes, la FORPRONU est appuyée par la Force de Réaction Rapide (FRR) qui n'appartient pas à l'ONU. Elle est composée de Français, de Britanniques et de Néerlandais qui s'installent sur les hauteurs de Sarajevo pour permettre aux casques bleus d'assurer leurs missions en toute sécurité. La conquête des zones de sécurité de Srebrenica et de Zepa, ainsi qu'un second attentat sur le marché de Sarajevo poussent l'OTAN à faire usage de la force à l'encontre des Serbes de Bosnie. Ayant perdu le soutien de Belgrade, les Serbes de Bosnie sont affaiblis. Après de longs mois de négociations, les accords de Dayton sont signés et ratifiés par un plan de paix à Paris, le 14 décembre 1995. L'OTAN prend le relais en envoyant une force internationale de mise en place de la paix : *« Une force de paix était présente pendant la guerre, une force de guerre sera présente pour assurer la paix. »*[20]

Entre 1992 à 1995, environ « *30 000 soldats* »[21] se succèdent dans les bataillons français de la Force de protection des Nations Unies dans les Balkans qui comprennent des militaires de carrière et des appelés du contingent volontaires. La FORPRONU en Croatie est créée par la résolution 743 du Conseil de sécurité du 21 février 1992. Elle commence son déploiement à partir d'avril 1992. Les casques bleus français interviennent au printemps 1992 en débarquant à Rijeka, port de la mer Adriatique.

De 1992 à 1995, la France a déploré 55 morts et 585 blessés sur ce théâtre d'opérations.[22]

L'actualité, mettant en avant le décès d'un soldat, vient rappeler au peuple français ce qu'est une Opération Extérieure (OPEX). Depuis près de 60 ans, la France engage ses armées dans des interventions sur divers territoires dans le monde afin de garantir ses intérêts ou de

[19] Thierry Tardy, « L'ONU et la gestion des conflits yougoslaves (1991-1995) : faillite d'une institution, faillite des États ? », *art. cit*., p. 38.
[20] Jean-Marc Sorel, « L'accord de paix sur la Bosnie-Herzégovine du 14 décembre 1995 : un traité sous bénéfice d'inventaire », *Annuaire Français de Droit International,* vol. 41, nº 1, p.65-99, p. 70.
[21] André Thiéblemont, « Unités de combat en Bosnie (1992-95) : la tactique déstructurée, la débrouille, le ludique », *Les Champs de Mars*, 2002, vol. 12, nº 2. p.85-122. p. 85.
[22]Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits*, Paris, P. de Taillac, 2018, p. 122.

répondre à un mandat de l'ONU. Le terme OPEX vient trouver son origine dans la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs créée en 1921 : *« Après les guerres de décolonisations, les missions d'intervention limitées ou d'encadrement menées à l'étranger par les troupes françaises sont passées de la dénomination de « théâtre d'opérations extérieurs » à celui d'OPEX. »*[23] La particularité de celle-ci est qu'il n'y a pas de déclarations de guerre, elle est devenue aujourd'hui, hors dissuasion nucléaire, l'engagement principal des armées : *« Désormais la défense du territoire national apparaît secondaire par rapport aux « opérations autres que la guerre » : opérations extérieures, « Opex », à finalité humanitaire ou pacificatrice, mais aussi sur le sol national, de sécurité publique ou lors de catastrophes naturelles. »*[24] La France a effectué depuis la guerre d'Algérie *« 32 grandes opérations, ou campagnes, menées, on peut considérer que 19 à ce jour, relèvent de la guerre tandis que 13 relèvent de la police internationale. »*[25]

Le président de la République décide d'engager les armées lors du conseil de défense. Il s'appuie sur les prérogatives de l'article 15 : *« Le Président de la République est le chef des armées »*[26] et l'article 5 de la constitution de 1958, qui fait de lui le « *Garant de l'indépendance nationale, de l'intégrité du territoire et du respect des traités »*[27]. Il préside les conseils et les comités supérieurs de la défense nationale. Le terme « opération extérieure » permet d'engager l'armée sur des territoires étrangers au sens propre de l'article 35 de la constitution de 1958 : *« Le Gouvernement informe le Parlement de sa décision de faire intervenir les forces armées à l'étranger, au plus tard trois jours après le début de l'intervention »*[28]. Depuis la réforme constitutionnelle du 23 février 2008, le gouvernement a pour obligation d'informer le parlement de la décision d'intervention des forces militaires : *« Dans la décision politique d'engager une OPEX, le gouvernement trouve conseil auprès du chef d'état-major des armées qui assure le commandement des opérations militaires assisté*

---

[23] Philippe Chapleau, Jean-Marc Marill, *Dictionnaire des opérations extérieures de l'armée française de 1963 à nos jours*, Paris, Nouveau monde éditions, 2018, p. 324.
[24] Vincent Porteret, « À la recherche du nouveau visage des armées et des militaires français : les études sociologiques du Centre d'études en sciences sociales de la défense », *Revue française de sociologie*, vol. 44, nº 4, 2003, p. 799-822. P. 808.
[25] Michel Goya, *Le temps des Guépards : la guerre mondiale de la France : de 1961 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2022, p. 14.
[26] Texte intégral de la Constitution du 4 octobre 1958 en vigueur - Conseil constitutionnel, [https://www.conseil-constitutionnel.fr/le-bloc-de-constitutionnalite/texte-integral-de-la-constitution-du-4-octobre-1958-en-vigueur].
[27] *ibid*.
[28] *ibid*.

du chef d'état-major des trois armées. »[29]Après planification des opérations, il revient au gouvernement de prendre la décision politique de l'ouverture d'une OPEX.

Celle-ci peut prendre diverses formes, volumes et durées différentes. Cela peut aller de l'aide humanitaire à des missions ayant des vocations plus militaires, de formation, ou encore de conseils à des forces locales. L'intervention doit s'inscrire dans le respect de la légalité internationale, il s'agit d'un préalable intangible : *« Droit de légitime défense individuelle ou collectif consacré par l'article 51 de la charte des Nations Unies. »*[30] L'OPEX, opération militaire n'a plus la même vocation historique : désormais, *« L'opération militaire extérieure n'est plus systématiquement assimilée à la politique de la canonnière, teintée d'impérialisme ou de néocolonialisme.*[31] *»*

La France s'est donc engagée dans différentes missions d'intensité variable à la sortie de la guerre d'Algérie. À partir de 1963, l'action militaire extérieure se caractérise donc par *« L'affirmation d'une volonté stabilisatrice ou médiatrice détachée de tout esprit de conquête, que ce soit pour la défense des intérêts français ou au service d'engagements internationaux.*[32] *»*

Les unités sont projetées pour une période définie et ponctuelle. A l'origine, seules les unités spécialisées (troupes de marine, légion étrangère, parachutistes) héritières de passé colonial étaient prépositionnées dans les pays avec lesquels la France avait des accords de défense ; ces troupes initialement peu nombreuses représentaient une force professionnelle dans une armée de conscription. À partir de 1990 et à la suite de la fin de la menace venue de l'est, la réflexion d'une armée professionnelle est relancée : désormais, toutes les unités allaient de plus en plus participer aux OPEX. Ces évolutions des conflits ont bouleversé et métamorphosé l'armée française : *« Ces campagnes correspondent aux deux emplois étatiques de la force : la guerre et la police. La différence entre les deux est la présence ou non d'un ennemi déclaré, c'est-à-dire, une autre entité politique désignée nommément comme adversaire et donc en France désigné par le président de la république. »*[33]

---

[29] Philippe Chapleau, Jean-Marc Marill, *Dictionnaire des opérations extérieures de l'armée française de 1963 à nos jours*, *op. cit.,* p. 325.
[30] *Ibid.* p. 326.
[31] Pascal, Boniface, « Les opérations militaires extérieures », *Pouvoirs*, vol. 125, nº 2, 2008, p. 55-67, p. 55.
[32] *La France en OPEX. 50 ans d'engagement, Les chemins de la mémoire,* hors-série, novembre 2017, p. 27. http://www.para-trans.org/images/Documents/france-50-ans-d27opex.pdf
[33] Michel Goya, *Le temps des Guépards : la guerre mondiale de la France : de 1961 à nos jours*, *op.cit.,* p. 13.

L'une des première OPEX se déroule à partir de 1969 en Afrique. Le Tchad, pays africain se situant en Afrique équatoriale par le sud et au Sahara par le nord, est un théâtre d'opérations extérieures où la France a mené de nombreuses interventions : Limousin, Tacaud, Manta, Épervier… Indépendant depuis 1960, ce pays est confronté à des révoltes qui dénoncent la partition entre le nord à dominante musulmane et le sud à dominante catholique. Le Front de libération nationale du Tchad (FROLINAT) soutenu par les forces libyennes du colonel KADAFHI se crée et inquiète le gouvernement en place. Le rapport de force entre les rebelles et les forces tchadiennes inquiète. La France est appelée en 1969 à venir en aide militairement au gouvernement. Les soldats français mettront un coup d'arrêt à ce début de rébellion. La tactique employée est celle de l'expérience combattante des commandos de chasse dans les djebels d'Algérie. L'opération s'achève en 1972 et voit la perte de 39 français tombés au champ d'honneur : *« L'intervention au Tchad de 1969 et 1972 constitue la première campagne de contre-insurrection menée par les forces françaises dans un pays étranger souverain mais aussi un des très rares exemples de réussite, même relative, dans ce domaine. »*[34]

En 1978, la France intervient à nouveau suite à la montée en puissance du FROLINAT au travers de l'opération Tacaud qui verra l'engagement des éléments de la 9e division d'infanterie de marine et la 11e division parachutiste.

La situation politique se détériore mais les unités françaises continuent de combattre le FROLINAT. Cette OPEX va aussi prouver l'efficacité du dispositif français face à la tentative d'invasion du sud par les rebelles. Les combats pendant la bataille d'Ati, au mois de mai 1978, sont très violents et l'objectif est de déloger les rebelles qui ont envahi ce village. Le feu, très nourri, va déstabiliser les positions rebelles. Les pertes seront conséquentes pour les rebelles, les marsouins du 3e RIMa feront leur baptême du feu et écriront de ce fait, une page d'histoire victorieuse de l'armée française : *« Ces jeunes marsouins de dix-neuf ans, dont plus d'un tiers n'ont pas encore une année de service et qui comme leurs camarades d'ailleurs, vivent leur baptême du feu, se jettent d'un seul élan sous les rafales, bondissent des trous en monticules, traversent le lit sablonneux de la rivière à sec et se ruent à l'assaut de la rivière opposée. »* [35]

[34] Michel Goya, *La France en Guerre Au Tchad 1969-1972 - La Victoire Oubliée,* Amazon Media EU, 2018, p. 31.
[35] Témoignage du colonel Jean Claude Hamel, chef de corps du 3e Rima de 1977 à 1979 dans : Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits*, *op, cit.,* p. 61.

L'opération Tacaud prend fin le 27 avril 1980, ce succès se solde par la mort de 28 soldats français. La France continuera d'intervenir tout au long des années 1980 au Tchad. C'est une nouvelle escalade au travers de l'invasion de soldats libyens, qui soutiennent OUEDDEI, opposant à Hissène HABRE, que la France ouvre en 1983, une nouvelle opération qui se nomme Manta. En appui de l'armée tchadienne, l'armée française continue le combat face aux rebelles et Libyens. Cette opération se soldera par la mort de 13 soldats. Pendant cette décennie des années 1980, la France continuera de poursuivre son action au travers d'une dernière opération nommée, Épervier, qui durera jusqu'en 2014.

L'une des missions les plus légendaires et symboliques de l'engagement parachutiste est celle menée sur la ville de Kolwezi au Zaïre (actuelle République démocratique du Congo). L'opération Bonite s'est déroulée en mai-juin 1978. Encensés ensuite par la presse, les légionnaires parachutistes du 2e régiment étranger de parachutistes *« coiffés du légendaire béret vert »*[36] sautent sur la ville.

« *Cette opération est décidée en urgence par le président de la République Française et fait suite à une demande d'aide du président zaïrois MOBUTU car la ville est aux mains des rebelles katangais du FLNC (Front de Libération National du Congo), qui veulent renverser le pouvoir en place. »*[37] L'objectif de l'opération est de libérer les Européens piégés sur place et victimes d'exactions de la part des Katangais. L'opération est un succès, celle-ci peut être considérée comme le début de la modernisation des opérations en termes d'accélération de la professionnalisation des armées : *« Exploit militaire devenu un cas d'école, cette mission fait apparaître la nécessité de transmissions par satellite sécurisées. Elle démontre aussi l'efficacité des troupes professionnelles et accélère le processus de professionnalisation des forces armées françaises. »* [38] Ce pays d'Afrique voit quelques années plus tard, à nouveau, une intervention de militaires français, en 1991. L'opération Baumier est la dernière opération conduite par l'armée française sur le sol zaïrois.

La France intervient depuis 1963 sur divers territoires, elle va durant trente années jusqu'au conflit Yougoslave, s'employer à participer à diverses OPEX : Tchad, Irak, Mauritanie, golfe de Guinée, mer Rouge et canal de Mozambique… Mais le théâtre qui reste

[36] Georges Peillon, « Le militaire "héros" dans la presse quotidienne », *Mots. Les langages du politique*, vol. 51, no 1, 1997, p. 132-134, p. 133.
[37] 19 mai 1978 : le récit de l'assaut de Kolwezi, *Le Figaro,* 21 mai 1978, [https://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2018/05/18/26010-20180518ARTFIG00257-il-y-a-40-ans-les-paras-sautaient-sur-kolwezi-au-zaire.php].
[38] *Ibid*.

dans les mémoires comme un point de rupture en termes de physionomie de la mission est l'intervention au Liban, une des premières missions de maintien de la paix.

Le conflit libanais n'a pas commencé en 1978, il est l'héritier d'une multitude d'anciens conflits régionaux. Et pourtant, cette période de l'histoire reste ancrée dans nos vies actuelles ; qui ne se souvient pas de ce théâtre qui fit**,** à de nombreuses fois, l'ouverture des journaux télévisés de l'époque. Dans le cadre des OPEX, la France intervient en 1978. Ce conflit a commencé en avril 1975 par la guerre civile qui éclate au Liban : une barrière entre l'est et l'ouest du pays s'érige entre Chrétiens et Arabes. En 1976, l'armée syrienne intervient pour occuper le Liban. En 1978, Israël lance l'opération Litani pour occuper le Sud-Liban car le pays ne souhaite pas voir la Syrie et les Palestiniens attaquer son territoire. Une zone tampon est créée par l'armée israélienne ce qui interpelle la communauté internationale. L'ONU demande le retrait en mars des troupes israéliennes dans la résolution 425[39] pour laisser place à la Force Intérimaire des Nations Unies au Liban (FINUL).

Le 21 mars 1978, la France envoie dans ce cadre deux bataillons, un d'infanterie et un de logistique. L'opération Hippocampe est lancée, le bataillon logistique s'installe à Naqoura à la frontière israélienne et le bataillon d'infanterie à Tyr. Dans la continuité de l'implication de la France dans le conflit, et à la suite des accords de toutes les parties pour laisser partir Yasser ARAFAT et ses combattants, l'opération Épaulard est déclenchée en août 1982. Les unités françaises ont pour mission d'effectuer le transit des soldats palestiniens vers le port de Beyrouth face aux unités israéliennes et de se déployer dans le centre-ville. Le contingent français aide l'armée libanaise à reprendre la partie ouest de la ville. Puis il évacue celle-ci quelques semaines plus tard, avant que l'armée israélienne l'envahisse à nouveau. L'histoire se répète et l'opération Diodon est lancée, avec la création de la Force Multinationale de Sécurité de Beyrouth (FMSB). Les soldats se déploient sur une trentaine de postes d'observations et de contrôle. Une partie d'entre eux est prélevée sur le contingent de la FINUL en place dans le sud ; le bataillon de la FINUL devient bataillon FMSB :

> « *Dès le lancement de l'opération Diodon, le bataillon français est prêt à monter sur Beyrouth. Pour former une partie de la FMSB, le 8e RPIMA se renforce… Détail insolite : pour ce déplacement sur Beyrouth, le commandant de la FINUL exige que les paras aient leurs armes non approvisionnées, chargeurs*

[39] Conseil de sécurité de l'ONU, « Résolution 425 (1978) /: adopted by the Security Council at its 2074th meeting, on 19 March 1978. », *19 mars 1978*. https://digitallibrary.un.org/record/71622.

enlevés ! Après le passage du fleuve Litani, les bérets bleus sont remplacés par les bérets rouges. Le bataillon FINUL est devenu bataillon FMSB.»[40]

La FMSB n'est plus considérée comme une force d'interposition neutre par les opposants du gouvernement libanais, les Iraniens au travers du Hezbollah au Liban se chargent donc d'attaquer les Français et les Américains. La mission des soldats français à Beyrouth relève plus de l'humanitaire que du combat. Les Français peuvent faire usage de leurs armes pour leur protection : *« Dans les faits, les règles seront très restrictives. Le « soldat de la paix », concept nouveau, n'est pas là pour combattre. »*[41]

L'opération Diodon dure de septembre 1982 à mars 1984, avec un triste bilan : 89 soldats français sont décédés. L'action la plus meurtrière reste l'attentat contre les soldats français pris dans leur sommeil. Le 23 octobre 1983, à 6h20, un camion-suicide frappe l'immeuble abritant des parachutistes français, le Drakkar, le bilan est de 58 morts[42], issus principalement du 1er régiment de chasseurs parachutistes. Les attaques incessantes contre les soldats français changent le contexte de la mission, il ne s'agit plus de protéger mais de se protéger. La mission de la FMSB s'avère donc un échec considérable. Au mois de mars 1984, les Français quittent Beyrouth. La mission de la FMSB prend fin après 18 mois d'existence.

Cette mission, initialement prévue pour protéger la population a abouti au fait que les soldats se sont retrouvés piégés dans un conflit aux échelles locales, régionales et internationales. Acteurs impuissants ne pouvant combattre, les soldats français vivent une situation qui se répète : *« Ne pas vouloir d'ennemi n'empêche pas d'en avoir. La leçon ne portera pas car les troupes seront engagées dix ans plus tard dans les mêmes conditions en ex-Yougoslavie et avec les mêmes résultats*. »[43] La population française découvre le risque induit par les missions extérieures que cela soit du maintien de la paix sous l'égide de l'ONU ou de la France, et donc le rôle de ses armées sur les théâtres d'opérations extérieurs. Aujourd'hui, la France est toujours présente à Naqoura, sous mandat de l'ONU.

L'ONU a donc créé le concept de maintien de la paix et de 1945 à 1992, elle a lancé 26 opérations : *« en janvier 1992, quelques 528000 personnes -militaires, policiers, civils-*

[40] Témoignage d'un parachutiste du 8e RPIMA dans : Gilles Haberey, Rémy Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits, op. cit.,* p. 39.
[41] Michel Goya, OPERATION DIODON : Déroute à Beyrouth, [https://www.asafrance.fr/item/operation-diodon.html].
[42] Zoé, « Opérations extérieures : quand la France se met au service de l'ONU », *Institut des hautes études de défense nationale*, https://ihedn.fr/2023/08/21/operations-exterieures-quand-la-france-se-met-au-service-de-lonu.
[43] *Ibid*.

avaient servi sous la bannière des Nations Unies et plus de 800 personnes, originaire de 43 pays avaient été tuées au service de l'organisation. »[44] L'ONU a créé *« « le gardien de la paix » qui arrête les conflits et soulage les populations sans se salir les mains. »*[45]

La France est donc engagée dans des missions de maintien de la paix. Que signifie donc le « maintien de la paix » ? Selon le rapport de B. BOUTROS GHALI, qui fut secrétaire général de l'Onu entre 1992 et 1996, le chapitre 2 de l'agenda de la Paix cité en 1992 détermine que le maintien de la paix consiste à *« établir une présence de l'ONU sur le terrain en vue d'élargir les possibilités de prévention de conflits et de rétablissements de la paix. »*[46]Pour la France, la signification de la mission de maintien de la paix est établie dans un rapport au premier ministre en 1993 :

> *« Placées sous commandement du secrétaire Général de l'ONU, les opérations de maintien de la paix ne sont déployées qu'avec le consentement des parties en conflit et avec l'accord des pays hôtes. Établis en principe dans une période temporaire, composées de contingents fournis par plusieurs pays, elles doivent s'assurer de préserver en tout temps leur impartialité et respecter la souveraineté des États Impliqués. Normalement, elles ne sont que légèrement armées et n'ont pas le droit de faire usage de leur arme sauf en cas de légitime défense. Elles n'ont pas d'ennemis désignés, et ne sont pas là pour combattre, menacer, ni gagner. Dans leur rôle traditionnel, elles n'ont d'autres objet que la cessation des hostilités, la création d'un climat favorable à la négociation. »*[47]

En lisant cette partie de rapport, je me suis interrogé sur la notion de « climat favorable ». Aujourd'hui je reviens sur une partie de l'histoire qui m'a incité à commencer un travail de recherche. J'ai ainsi voulu avoir une réflexion et une meilleure compréhension de l'engagement des soldats français en tant que casques bleus au sein de la Force de Protection des Nations Unies (FORPRONU) de 1992 à 1995, en m'attachant plus spécialement à la manière dont a été vécue cette page d'histoire militaire par ses acteurs.

---

[44] Rapport du Secrétaire général (A/47/277-S/24111) ,1992. Assemblée générale des Nations Unies, [https://www.un.org/fr/ga/62/plenary/workorganization/bkg.shtml].

[45] Michel Goya, *op, cit.,* p. 117.

[46] Christian Schricke, « L'Agenda de la Paix du Secrétaire général B. Boutros-Ghali - Analyses et premières réactions », *Annuaire Français de Droit International*, vol. 38, nº 1, p.11-31, p. 13.

[47] François Trucy, Rapport au Premier ministre. Participation de la France aux opérations de maintien de la paix, 1993, p. 4, https://ccfr.bnf.fr/portailccfr/jsp/index.

Réaliser aujourd'hui ce travail universitaire nécessite d'avoir une posture particulière en termes de recul et d'objectivité, j'aimerais acquérir une nouvelle représentation de ce moment d'histoire. En effet, je souhaite développer mes connaissances et mes réflexions sur cette période. Je présenterai donc mon travail qui vise à bien distancier mes pensées et mon expérience du terrain, du mémoire de recherche en histoire. Étudier les sources existantes permet de faire une collecte des situations qui ont marqué ces soldats et de faire un point sur ce qu'il faut continuer à rechercher afin d'avoir des éléments de réponse complémentaire pour ma problématique.

Mon corpus est composé de deux sortes de sources différentes relatives à l'intervention française en Ex Yougoslavie. Au regard du très petit nombre de témoignages écrits, insuffisant pour une étude scientifique, il convient de chercher, d'inventer d'autres sources, notamment orales, auprès de vétérans ayant servi dans la Force de Protection des Nations Unies (FORPRONU) et qui sont membres d'associations de combattants en OPEX. Les témoignages obtenus proviennent de personnes qui appartiennent à une association, ce qui peut interroger sur leur représentativité. Bien que l'échantillon soit mince par rapport au nombre des soldats participants, je réalise une recherche en privilégiant les militaires du rang et sous-officiers. Je prends aussi en considération les témoignages d'officiers du quotidien qui viennent appuyer et soutenir divers sujets. Il est intéressant et important de connaitre les conditions de vie dans l'unité, les ressentis de ces témoins, leur vision de leur mission mais aussi de répondre à certains questionnements sur la condition de soldat de la paix.

Il est intéressant de comprendre le contexte de la guerre en Yougoslavie, car c'est la deuxième fois que les forces françaises interviennent dans une mission de la paix depuis la fin de la guerre d'Algérie, et la première fois en Europe. Comment vivre un conflit, vivre au quotidien les situations de guerre, vivre dans des conditions précaires, subir les frasques des belligérants, être flexible et ne pas faire la guerre ? Est-ce qu'une opération de maintien de la paix doit nécessiter une forte capacité d'adaptation sur le terrain ? Quelle est l'attitude requise pour être soldat de la paix, flexible ou inflexible ? Et est-ce que le climat était si favorable à la négociation ?

Qu'est-ce qu'être combattant dans une mission de maintien de la paix ? Peut-on dire qu'un soldat de la paix est un « combattant » ? Qu'est-ce que cela induit en termes de mentalité, de perception, de représentations et d'expériences pour les combattants de vivre une opération extérieure sous égide de l'ONU ?

Les militaires participent aux opérations sur ce théâtre dans une logique de paix et ils sont ainsi confrontés à une logique de guerre. Constamment paralysés dans une forme de légitime défense et non autorisés à utiliser leurs armes, ils sont des acteurs-spectateurs, voire des « *instruments* »[48] du conflit. Ils font donc face à un nombre conséquent « *de dépréciation identitaire et un ébranlement de leurs repères identificatoires qui peuvent aboutir à une perte de sens, source d'incertitude, de doute, angoisse, de sentiment d'injustice d'impuissance, face à la mission qu'ils ont à accomplir.* »[49]

Constituer le corpus avec les sources existantes est un exercice particulier du fait de cette histoire récente. L'accès aux journaux de marche en opérations des unités n'est pas possible car ce conflit a 30 ans, il en faut 50 pour pouvoir consulter les archives au Service Historique de la Défense. Je constate que de nombreuses bibliographies existent sur le thème de ce conflit mais trouver de nombreux témoignages relève du défi. Il existe des sources photographiques et quelques sources audiovisuelles mais la quantité de témoignages manuscrits reste relativement peu conséquente. Je retrouve des témoignages d'officiers supérieurs tels que ceux du général MORILLON ou du général COT, pour ne citer qu'eux, mais l'existence de témoignages d'hommes du rang, de sous-officiers est peu importante. J'ai donc constitué mon corpus à partir de diverses sources mais je sais que celles-ci ne répondront pas toutes à ma problématique. Néanmoins, la qualité des témoignages et l'action des soldats français est mise en avant, et existe. J'ai décidé de rédiger certains sujets relatifs au sujet en incluant les sources existantes et les entretiens semi directifs que j'ai réalisés. L'entretien est reconnu comme ayant un statut de source par sa capacité à *« transformer la pratique et le sens. Tout l'enjeu reste de démontrer que l'« histoire orale » n'est pas une histoire, mais une épreuve de l'histoire, une expérience de ce qu'est l'historicité à travers la constitution d'une documentation immédiate et vivante. »*[50]

Afin d'inventer mes sources, j'ai travaillé mon questionnaire autour de sujets tels que la préparation et l'arrivée sur le territoire. La question de l'expérience sur le terrain et du contenu de la mission est abordée. Une partie relative à la dimension sociale et le retour de mission est travaillée. À la suite d'une réflexion et aux conseils de mon directeur de mémoire, j'ai commencé dans le cadre de ce travail, par « inventer » d'autres sources, et notamment de

[48] Emmanuelle Prevot-Forni, et défense (Paris) Centre d'études en sciences sociales de la défense, « L'Identité militaire à l'épreuve des opérations extérieures : l'exemple d'un régiment d'infanterie », coll. *« les documents du C2SD ».* 2001, 151p, p. 16.
[49] *Ibid.*
[50] Vincent Duclert, « Archives orales et recherche contemporaine. Une histoire en cours », *Sociétés & Représentations*, 2001, vol. 13, nº 1, p.69-86, p. 70.

recueillir des témoignages oraux. Je choisis de mener des entretiens semi directifs, qui ne sont ni des entretiens professionnels, ni une conversation entre amis. Ils impliquent l'élaboration d'un questionnaire, et une façon d'être avec et pour la personne questionnée. Il convient d'utiliser une dynamique conversationnelle, d'opter pour une posture de chercheur empathique, qui favorise ainsi l'engagement de la personne interviewée.

Je me suis appuyé sur un questionnaire déjà existant créé par d'anciens étudiants en master d'histoire et leur professeur, et dont l'objet était d'interroger des vétérans des OPEX résidant dans le département de la Somme. Je me suis inspiré de cette trame que j'ai développée, et adaptée au sujet de l'Ex-Yougoslavie.[51] Après validation, j'ai commencé à rechercher des anciens soldats ayant participé aux opérations dans les Balkans entre 1992 et 1995. Membre de l'ANOPEX (Association Nationale des combattants des OPérations Extérieures), j'ai contacté le délégué départemental afin de lui présenter mon projet. Il m'a communiqué une liste de cinq personnes originaires du département ayant servi sur ce théâtre. Je pensais qu'il y avait beaucoup plus d'adhérents vétérans de l'ex Yougoslavie dans l'association. Je fus assez surpris de voir que le chiffre était faible. Je me suis vite aperçu qu'en fait, de nombreuses personnes ne souhaitaient pas adhérer à des associations, car elles voulaient tirer un trait sur leur passé militaire et guerrier. J'en ai fait le constat au travers de retour d'entretiens. Le délégué départemental m'a donc orienté vers d'autres délégations. La prise de contact s'est faite par mail. Je vais donc travailler sur un échantillon de personnes, ma démarche ne sera pas quantitative mais qualitative. La démarche d'entretien ne m'apparait pas comme une enquête sociologique où les critères traditionnels (âge, profession…) seraient la priorité à une étude mais plutôt comme une manière de valoriser *« l'investissement des témoins, devenus acteurs de la mémoire. Le recours aux témoins, à leur mémoire et à leur parole a donné une incontestable impulsion à l'histoire du temps présent et au développement des nouvelles archives. »*[52]

J'ai donc commencé à contacter les cinq personnes du département de la Somme, mais une seule d'entre elles avait participé à la FORPRONU ; les autres étaient concernées par des opérations en Ex-Yougoslavie mais sous entité de l'OTAN. Afin de venir vérifier et d'essayer d'apporter des réponses à mes questionnements et à mes hypothèses, j'ai choisi de mener un entretien semi directif auprès d'une quinzaine de personnes ayant participé à la FORPRONU. Je leur ai demandé de me raconter leur histoire par le biais des différents items du

[51] Annexe 4.
[52] *Ibid.*

questionnaire. Mes questions ont porté sur le vécu et la vision de l'opération, le vécu est donc l'objectif : *« cet entretien vise le vécu : c'est-à-dire ce qui a été vécu par une seule personne, car toute verbalisation en « nous », ou impersonnelle, est le signe que le vécu – dans son sens strictement personnel – a été perdu, et qu'il faut à nouveau guider la personne vers un adressage en « je » témoignant de la verbalisation selon son point de vue et non selon un point de vue collectif ou impersonnel. »*[53] N'ayant pas de retour de certaines délégations, j'ai demandé au responsable départemental de relancer ma demande. J'ai contacté par l'intermédiaire du président de l'association, plusieurs vétérans sur le territoire national. Je fus heureux du résultat mais un peu bousculé par le retour. De nombreuses personnes ont répondu. J'ai ainsi programmé des entretiens, en présentiel, en visio et au téléphone. J'ai aujourd'hui une trentaine d'entretiens, riches d'expériences, variés et authentiques. Je les ai retranscrits sous une forme de compte rendu afin de pouvoir ensuite les exploiter.[54] Malheureusement, du fait que je sois en emploi et très sollicité par mon poste de chef de service, le temps a été mon ennemi et je n'ai pu exploiter complétement ces entretiens.

Ces entretiens ont été un grand moment de découverte de l'autre, de soi, de surpassement, mais aussi un exercice difficile. Me questionnant sur la réalisation de cet exercice, et très pris par mon activité professionnelle, j'ai pris du retard en repoussant toujours l'échéance de celui-ci. Pourquoi cette appréhension ? Je suis certainement dans cette posture de l'étudiant en master inexpérimenté en histoire et ayant des lacunes dans mes connaissances sur le conflit en Yougoslavie, mais en réalisant ces entretiens, je crois comme Louis RAYMOND dans son apprentissage de l'exercice de l'entretien oral, que cette pratique permet de *« tisser un lien avec ce pays »*[55] et aussi *« d'assembler les pièces de mon propre puzzle identitaire*[56]*. »*

Il est clair qu'interviewer une personne n'est pas chose simple et ne doit pas être banalisé comme un exercice de style facile. Recueillir des données, accepter l'histoire de l'autre, canaliser son énergie et maitriser ses émotions nécessitent une connaissance parfaite de la pratique de l'entretien. Pour mener celui-ci, il est essentiel de prendre en considération quelques paramètres personnels tel que l'humilité, le respect, la confiance en soi, être

---

[53] Pierre Vermersch, « Entretien d'explicitation *», Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Ères, coll. « Questions de société », 2019, p. 340-342, p. 341.
[54] Annexe 5.
[55]Raymond Louis, "Déconstruire le chercheur : quelques réflexions sur la pratique de l'histoire orale au Vietnam", in France-Vietnam : un portail entre les cultures, Nguyen Giang Huong (dir.), URL : https://vietlitfr.hypotheses.org/3733
[56] *Ibid.*

soi-même et pratiquer en permanence une analyse réflexive sur sa pratique. Bien entendu, je sais que mener ces entretiens auprès de personnes ayant vécu cette OPEX nécessite une posture distanciée. J'ai bien conscience que chez certains, les expériences de vie, qu'elles soient sociales ou professionnelles sont signes parfois de diverses souffrances et d'échecs.

Donc, mon entretien se déroule principalement sur l'histoire de la personne, sa motivation, son engagement et ses impressions et ses représentations. J'oriente mes entretiens vers une approche bienveillante, un moment de sa vie à raconter ; de ce fait, il est donc pertinent de travailler sur l'histoire : *« dans le cadre d'une recherche qualitative, le caractère significatif des critères habituels (âge, profession, situation familiale, résidence) devient moins opérant : ils fixent le cadre mais n'expliquent pas, alors que l'histoire de l'individu explique »*.[57] Il faut avoir à l'esprit que les témoins que je vais interviewer n'ont pas demandé à me rencontrer. C'est ma démarche. Il est nécessaire de faciliter l'entretien en envoyant des signaux qui vont nous rapprocher. Néanmoins, il faut être prudent, car comme je l'ai dit précédemment, ce public ayant vécu des situations professionnelles particulières ne doit pas être influencé par ma communication gestuelle et verbale *: « L'entretien n'est donc pas l'application d'un questionnaire ou un interrogatoire au cours duquel on pose une série de questions sans laisser la personne libre de s'exprimer et de développer ses propres arguments. Cela n'empêche pas que l'on puisse parfois poser des questions dont on connaît déjà la réponse, l'absence de réponse ou la manière de répondre étant des informations utiles à collecter. Cette conversation nécessite parfois un apprentissage car il faut apprendre à acquérir la patience à laisser l'autre s'exprimer, le respecter, l'écouter. »*[58]

Je procède en construisant mon plan d'action en trois phases : la préparation, l'entretien lui-même et l'analyse. J'ai lu différents articles, sujets sur l'entretien. Je sais que celui-ci est un face à face. Le but est de découvrir ce que les personnes ont à dire. Je sais que je dois préparer ce questionnaire, choisir les personnes, les lieux... Je dois être opérationnel ! Je suis en train de me projeter et d'après mes lectures, je dois dans un premier temps, contacter les personnes, expliquer ma démarche et fixer un lieu de rencontre. Bien entendu, le cadre de cette interview restera confidentiel et anonyme. Si la personne le souhaite, elle pourra être citée nommément. Un entretien n'est pas une discussion, il n'y a pas d'échanges d'opinions. Je ne dois jamais laisser transparaître mon point de vue. Cela risque toutefois

[57] Jean-Claude Kauffman, *L'entretien compréhensif. L'enquête et ses méthodes*. Paris, Armand Colin, 2007 (2e éd.), p. 41.

[58] Geneviève Imbert, « L'entretien semi-directif : à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie », *Recherche en soins infirmiers*, vol. 102, nº 3, 2010, p. 23-34, p. 26.

d'être difficile car en tant que personne passionnée, engagée dans mon action, j'ai tendance à rebondir parfois sur certaines affirmations, mais n'est-ce pas tout l'enjeu de l'entretien ? Le travail de posture.

La première partie du mémoire se nomme « Yougoslavie, histoire d'une tragédie » ; celle-ci se décompose dans un premier temps sur un retour de l'histoire yougoslave et de ses déchirements. Déchirements du début des années 1990 et guerre civile qui voient l'envoi d'une force des Nations Unies. Mais est-ce la solution afin de faire cesser les hostilités de la guerre civile ?

L'envoi de cette force d'interposition met en exergue le soldat français dans sa nouvelle mission d'interposition. La question de l'identité combattante au profit du soldat de la paix est évoquée au travers des sources recueillies. Comment s'est passée l'arrivée ? Quelles sont les unités participantes à ce théâtre ? La première partie explique cette phase du début de mission.

CHAPITRE 1

Yougoslavie, histoire d’une tragédie

A) Les prémisses du théâtre d'opérations

1) Les origines du conflit

Si l'on souhaite comprendre les racines du conflit, il faut remonter très loin dans le temps afin de comprendre ce qui ensanglante les Balkans depuis plusieurs siècles. Il n'est pas possible de citer tous les conflits passés, les migrations des peuples, les évolutions culturelles et religieuses des territoires qui ont composé la Yougoslavie au travers des siècles tant l'histoire est complexe et riche. Synthétiquement, la Croatie et la Serbie sont déjà séparés entre l'empire romain d'Orient orthodoxe et l'empire romain d'Occident au IVème siècle. L'arrivée des Slaves entre le VIIème et IXème siècle permettront aux Croates et Slovènes d'adopter le culte latin et la religion catholique. Les Serbes seront évangélisés par des moines orthodoxes. C'est à partir de 1054 que *« les deux Églises qui se jalousaient, se fâchent, et se séparent. Le pape et le patriarche s'excommunient réciproquement. L'Église Byzantine reste orthodoxe et l'Église romaine est catholique. »*[59] Au début du Moyen Âge, les Croates autonomes deviennent des slaves germanisés sujets du Saint Empire. Le royaume indépendant bosniaque voit le jour au XIIIème siècle. En même temps, un grand royaume Serbe se crée. Au fur et à mesure des conflits, la carte des Balkans est redessinée vers la fin du XIVe siècle. Les conquêtes ottomanes asservissent les Serbes qui entrent en longue résistance suite à l'épisode du Kosovo : « le champ des merles » en 1389. Face au péril turc, au XVIIème et XVIIIème siècle, l'empire austro-hongrois fait venir des paysans soldats serbes qui s'installeront dans certaines parties de la Croatie, d'où la création de minorité serbe. Au XIXe siècle, l'empire austro-hongrois et la Turquie veulent se partager les Balkans. En 1878, les Serbes aidés par la Russie se soulèvent et obtiennent leur indépendance lors des premières guerres balkaniques. Le conflit des Balkans dans le début des années 1990 n'est qu'un nouvel acte de la tragédie qui existe depuis plusieurs siècles, mais revenons au début du XXème siècle avec Sarajevo qui devient une ville mondialement connue par son entrée dans l'histoire le 28 juin 1914 avec l'assassinat de l'archiduc FERDINAND par un étudiant serbo bosniaque. Les alliances vont donc entraîner la France et l'Angleterre à se retrouver dans le conflit aux côtés des Slaves dans le combat contre le monde germanique. Les Serbes sont des alliés. D'ailleurs, cet héritage a pu avoir un impact sur la présence et les relations des casques bleus avec les différentes ethnies, en partie, du fait de la position de François MITTERAND envers la Serbie :

[59] André Ott, *Dangers serbes sur la Croatie*, *op, cit*., p. 76.

« Vous me demandez qui est l'agresseur et qui est l'agressé ? Je suis incapable de vous le dire. Ce que je sais c'est que l'histoire de la Serbie et de la Croatie, depuis déjà longtemps, est remplie de drames de ce genre. Notamment, lors de la dernière guerre mondiale, les Serbes ont eu beaucoup de personnes tuées dans les camps croates. Vous savez que la Croatie faisait partie du bloc nazi et pas la Serbie. » [60]

Ce témoignage de Roland DUMAS, parfaitement clair illustre bien la position de la France à l'égard de la Serbie *: « Nous avons en outre une arrière-pensée : protéger la Serbie. Je ne dis pas qu'elle est notre alliée, mais elle l'a été, et cela laisse des traces. »*[61] La Serbie n'accepte pas non plus la position de la France envers les autres belligérants car celle-ci sous l'égide de l'ONU est officiellement neutre. La Serbie n'hésite pas à exprimer son mécontentement par des actions hostiles envers les soldats français. En 1992, elle recouvre aussi symboliquement de noir le monument à la France, en reconnaissance de l'amitié Franco-serbe à Belgrade[62]. Ironie du sort, c'est Ivan MESTROVIC, *« sculpteur croate de réputation internationale, ami de Rodin et artiste officiel de la cour des Karadjordjevic. »*[63] qui a créé la statue de la reconnaissance de l'amitié franco-serbe pendant l'entre-deux-guerres. La victoire de 1918, sans tenir compte des ethnies, donne la possibilité de création d'un état nommé « Yougoslavie » composé de Serbes, de Croates et de Slovènes, construit sur les ruines de l'empire austro-hongrois. Cet état dominé par les Serbes ne fait pas l'unanimité auprès des Croates. Les revendications des Croates sont mal perçues et les exactions sont de mise : En 1928, trois députés croates sont abattus en pleine séance parlementaire. En réponse, une société secrète croate, l'oustacha, assassine le roi ALEXANDRE à Marseille en 1934. Pendant la deuxième guerre mondiale, face à l'armée allemande, l'armée yougoslave s'effondre. La Wehrmacht est accueillie et célébrée par la population en Slovénie et en Croatie. Un état croate voit le jour avec l'accord de Rome et de Berlin. L'occupation de l'armée allemande sur le reste de la Yougoslavie est effective par une très dure occupation. Josip Broz TITO, Croate, organise la résistance. Les alliés apportent une aide sans faille aux

[60] Tony Morin, « Le choix de l'interposition. La stratégie française face aux débuts du conflit en ex-Yougoslavie » Entretien au quotidien allemand *Die Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 14 décembre 1991, *Stratégique*, vol. 110, nº 3.

[61] Roland Dumas, avec Bertrand Badie et Gaïdz Minassian, *La Diplomatie sur le vif*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 55. Extrait de Morin Tony, « Le choix de l'interposition. Art. cit.

[62] Annexe 6.

[63] Stanislav Sretenović « Le monument à la France à Belgrade. La mémoire de la Grande Guerre au service de l'action politique et diplomatique », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 115, nº 3, 2012, p 31-44, p. 38.

partisans communistes permettant ainsi l'immobilisation de nombreuses divisions allemandes entrainant ensuite la défaite de l'Allemagne. À partir de 1945, TITO dirige la nouvelle Yougoslavie d'une grande fermeté mais va donner une image positive par son style, en faisant de ce pays le plus acceptable des nations communistes. « Diviser pour mieux régner » est un adage que le maréchal utilisa pour gouverner en jouant sur les divisions ethniques, en favorisant certaines plus que d'autres et vice versa et créer une nationalité musulmane. Quelques années après sa mort en 1980, la fédération yougoslave éclate. C'est ainsi que le nationalisme serbe se développe *« sous l'ombre des institutions officielles et de l'idéologie de l'intégralisme yougoslave. »*[64] Le leader serbe Slobodan MILOSEVIC est présenté par la propagande comme *« un nouveau Tito, futur rassembleur de la Yougoslavie. »*[65] Son objectif est de *"rassembler tous les Serbes en un seul État"*[66], donc détruire le fédéralisme yougoslave et appliquer la domination serbe. La Slovénie et la Croatie font état de sécession en 1991. Cette situation provoque ainsi un début de guerre entre les différentes ethnies. La Bosnie Herzégovine suivra en Avril 1992. Le conflit du début des années 1990 montre à quel point, il s'agit bien d'une guerre civile qui, par sa cruauté, provoque des dizaines de milliers de morts :

> *« Rien n'est respecté et tout spécialement « les civils de l'autre camp ». Les exécutions sommaires sont monnaies courantes et des bandes de sadiques en uniforme sont lâchées dans la nature. On ne peut pas parler de guerre raciale mais de guerre ethnique, puisque tous sont slaves. On se bat encore pour la religion, contre le « fascisme » ou contre « les rouges », contre « les riches », contre « les pauvres », paysans contre citadins, orthodoxes contre catholiques ou musulmans et bientôt, comme au Liban, on se battra parce qu'on ne sait plus faire que cela, c'est cela que l'ONU va trouver à son arrivée. »*[67]

2) L'ONU, la solution ?

[64] La politique culturelle de la Croatie : résumé du rapport national, Strasbourg : Council of Europe, 1998 CC-CULT (98)5A Évaluation des politiques culturelles : Liste des examens nationaux - Culture et Patrimoine culturel - www.coe.int, [https://www.coe.int/fr/web/culture-and-heritage/national-reviews].
[65] *Ibid.*
[66] *Ibid.*
[67] Yves Debay, *Casques Bleus - 1992-1993 - Les soldats français de la paix dans les Balkans*, Paris, Héraclès, 1993, p. 10. + Annexe 7.

Avant l'intervention de la FORPRONU, les 12 pays qui composent la Communauté Économique et Européenne (CEE), accompagnés de quatre pays appartenant à la Conférence pour la Sécurité et la Coopération en Europe mettent en place une mission d'observation et de médiation entre les différents protagonistes du conflit. En 1991, Les Serbes, les Croates et les Bosniaques voulant aboutir à chacun de leur objectif politique, ne se soucient pas des recommandations des premiers observateurs européens et de ceux de l'ONU. Les belligérants formalisent leur projet par les armes. Les premiers arrivés sur le terrain sont les observateurs européens qui portent une tenue blanche avec un brassard aux couleurs de l'Europe. Ils sont équipés de véhicules blancs où est apposé le drapeau européen. *« Les observateurs européens ont gagné des surnoms : les marchands de glace ou les joueurs de golf. C'est à cause de leur accoutrement, de leur bonne volonté totale et de leur impuissance absolue. »*[68] Ces observateurs seront la risée des belligérants lorsqu'ils ont vu la symbolique. Néanmoins, la Communauté européenne réussit à rassembler les représentants des 6 républiques yougoslaves afin de leur faire signer un accord en vue d'un règlement pacifique de la crise, sur l'île de Brioni, en juillet 1991, juste après ce que l'on peut qualifier de courte guerre entre la Serbie et la Slovénie. Aucune rencontre entre les belligérants ne se reproduit avant la fin de l'année 1995. Jusqu'en avril 1992, les observateurs de la Communauté européenne sont les seuls représentants travaillant au maintien de la paix sur les différents fronts. Ils sont mis à rude épreuve face aux agressions délibérées des uns et des autres.

Pendant ces plusieurs mois de présence, ils restent impuissants face aux exactions des Serbes envers la Croatie. Pour les belligérants, toutes les excuses sont bonnes pour que les représentants de la Communauté Européenne ne puissent effectuer leurs missions, les cessez-le-feu ne sont pas respectés : *« les diplomates et les militaires européens font un dur apprentissage. Ces missions d'observation et d'interposition, sans véritable moyen de coercition, sont particulièrement ingrates. »*[69] La vision de la mission est en phase avec ce qui est requis pour une opération de maintien de la paix. Le colonel LEDEUIL, commandant la délégation militaire française composée d'une cinquantaine d'hommes, est l'un des premiers militaires à avoir foulé le sol yougoslave en juillet 1991. Il comprend très bien que chaque situation a un caractère particulier et il l'exprime dans ses premiers briefings :

[68] Frédéric Pons, Les *Français à Sarajevo… Les bataillons piégés, 1992-1995*, Paris, presses de la cité, 1995, p. 22.
[69] *Ibid.* p. 27.

« Notre seul atout, c'est de les aider à analyser les événements avec lucidité. Nous devons être les pédagogues du dialogue, sans dogmatisme. »[70]

N'est-ce pas idyllique ? Cependant, malgré toutes les meilleures intentions possibles et leur volonté de vouloir trouver des solutions alternatives à ce conflit, les observateurs européens feront l'objet d'exactions et compteront dans leurs rangs des tués et des blessés. Il devient inévitable qu'une force d'interposition importante doit se mettre en place. Afin que l'envoi d'effectifs de l'ONU sur le terrain soit réalisable, toutes les conditions permettant le déploiement doivent être remplies. La résolution 721 du 27 novembre 1991 stipule que l'opération est réalisable, s'il y a : *« strict respect à toutes les parties de l'accord signé à Genève le 23 novembre 1991.* »[71]

Par la suite, le conseil de sécurité de l'ONU créé la Force de Protection des Nations Unies par la résolution 743[72], le 21 février 1992. La mission de celle-ci et est de s'interposer entre les belligérants et de trouver une issue diplomatique à la crise. Force neutre, la mission de la FORPRONU est de s'interposer et de casser les diverses violations du droit humanitaire dont les civils furent victimes, en les protégeant. Ce mandat de la FORPRONU a été initié afin d'intervenir dans le conflit serbo-croate.

Les différentes négociations avec les belligérants par l'intermédiaire de Cyrus VANCE, en janvier 1992, permettent le déploiement des forces des Nations Unies sur les territoires croates occupés par les forces serbes. Tout d'abord, en Slavonie orientale se déploient un bataillon belge et un bataillon luxembourgeois au nord de la zone et un bataillon russe au sud de celle-ci. En Slavonie orientale, des bataillons argentins, canadiens, jordaniens et népalais sont installés non loin de la ligne de front. En Krajina, on retrouve au nord des bataillons danois, nigériens, et polonais. Les bataillons français, kenyans et tchèques sont positionnés dans le sud. Le bataillon français de soutien logistique initialement prévu pour s'installer à Banja Luka en Bosnie-Herzégovine est redéployé à Pleso près de Zagreb en Croatie et à Pancevo près de Belgrade en Serbie. L'État-major de la FORPRONU se trouve dans ce conflit à Sarajevo, il sera évacué deux mois plus tard, et rejoindra Zagreb. La FORPRONU est répartie sur trois zones de protection. Elle est responsable de la démilitarisation, et de la dissolution des diverses milices. Il est prévu que toute personne

[70] *Ibid.* p. 28.
[71] Robert Dufresne, « L'ex-Yougoslavie comme théâtre du renouveau conceptuel des missions onusiennes de maintien de la paix », *Revue québécoise de droit international*, nº 1, vol. 10, 1997, p. 80.
[72] Conseil de sécurité ONU. [EN LIGNE]. [New York]: Département de l'information-Nations Unies, [27.01.2004]. Disponible sur http://www.un.org/french/documents/sc/res/1992/743f.pdf.

habitant dans ces zones sera protégée. La FORRPONU doit également veiller au bon fonctionnement de la police locale et s'assurer de la protection des droits de l'homme.

Elle vérifie aussi que l'armée régulière yougoslave se retire de Croatie. Très vite, 17 pays dont la France, le Kenya, la Tchécoslovaquie (qui voit sa dislocation en 1992), le Nigéria, la Pologne, l'Argentine, le Canada, le Népal, la Jordanie, la Russie, la Belgique, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Suède, la Norvège, le Royaume-Uni et l'Ukraine sont engagés : leurs soldats sont repartis en 12 bataillons de 10400 fantassins, 2840 personnels d'état-major, des services logistiques et d'éléments d'appui du génie et de l'infanterie, 100 observateurs militaires, 530 policiers internationaux, civils et militaires[73]. En avril 1992, les premières unités françaises posent le pied à Rijeka en Croatie. Celles-ci vont faire face pendant plusieurs mois à des combattants de tous bords venant d'armées diverses, soldats réguliers et irréguliers. *« Tous sont parfaitement capables de faire des cartons sur l'ONU sur ordre, par dépit ou simplement pour s'amuser après une rasade de Slibovitz*. »[74]Les premières unités, constituées pour la circonstance, sont le 403e bataillon de soutien logistique et le bataillon d'infanterie déployé en Krajina. Lors de ce premier mandat, la question d'une intervention en Bosnie Herzégovine ne se pose pas car en cette fin mars 1992, elle n'a pas encore revendiqué son indépendance. Les premières unités à intervenir sont principalement issues du 3e corps d'armée, et de la 9e division d'infanterie de marine de la FAR.

Le bataillon d'infanterie (BATINF 1) prend position sur une partie de la Krajina et autour de la poche de Bihac en Bosnie. Cette action entraine sa prise pour cible par les différentes factions, ce qui cause le décès de cinq soldats français. Lorsque la Bosnie déclare son indépendance en 1992, les factions serbes et croates lancent de nombreuses attaques en cherchant à conquérir des portions de ce territoire. La ville de Sarajevo est encerclée et bombardée par l'armée serbe. Celle-ci pratique l'épuration ethnique contre les populations croates et bosno-musulmanes. La demande du président bosniaque d'intervention internationale est entendue et le mandat de la FORPRONU est étendu à la Bosnie. Le BATINF 2 arrive en juillet 1992 à Sarajevo : il est composé d'escadrons du régiment d'infanterie char de marine, et d'éléments du 2e régiment d'infanterie de marine et du 6e régiment du Génie. Suite à la proclamation de l'indépendance bosniaque, le 3 mars 1992, les Serbes et les Croates se mettent d'accord pour *« se partager « ethniquement » le pays. »*[75]

[73] Yves Debay, *Casques Bleus - 1992-1993 - Les soldats français de la paix dans les Balkans,op, cit*., p. 15.
[74] Yves Debay, *Casques Bleus - 1992-1993 - Les soldats français de la paix dans les Balkans*, *op, cit*., p. 9.
[75] Philippe Chapleau, Jean Marc Marill, *Dictionnaire des opérations extérieures de l'armée française de 1963 à nos jours*, *op. cit.,* p. 128.

La dégradation du conflit, avec l'entrée en guerre des forces bosniaques, amène le conseil de sécurité de l'ONU à élargir le mandat de la FORPRONU par la résolution 758, à la suite à la visite de François MITERRAND, le 28 juin 1992 à Sarajevo. Il s'agit en fait d'une nouvelle étape dans la mission sur ce théâtre d'opérations. Il ne s'agit plus d'être dans la passivité mais bel et bien dans une implication positive : *« le conseil demande en effet à la FORPRONU non pas d'assurer le statu quo d'une situation, mais bien de s'interposer pour transformer une situation qu'il refuse sur le terrain. »*[76] Au fur et à mesure de l'opération, différents bataillons sont implantés dans le pays : le Bataillon du Génie de Kakanj, le BATINF 3 dans la poche de Bihac, le détachement d'hélicoptères à Split ou encore de nouveaux bataillons d'infanterie autour de Sarajevo. La situation est compliquée pour les casques bleus du BATINF 4 composé d'éléments du 3e régiment d'infanterie de marine, du 8e régiment parachutiste d'infanterie de marine, et pour ceux du BATINF 2 composé de soldats du 9e régiment de chasseurs parachutistes et du 2e régiment d'infanterie de marine, qui parviennent très difficilement à faire appliquer les résolutions de l'ONU. En 1992, les forces françaises ne possèdent que leur arme individuelle et quelques armes collectives d'un calibre ne dépassant pas 12,7 mm (mitrailleuse Browning calibre 50). Au fur et à mesure la FORPRONU est autorisée par de nouvelles résolutions à s'équiper d'armements plus lourds. La résolution 770 (13 août 1992) autorise l'emploi de la force pour protéger les convois humanitaires

Un nouveau BATINF (5) est créé et localisé sur le mont Igman et à Sarajevo. Le quotidien des soldats français les confronte aux bombardements incessants des Serbes avec leurs armes lourdes qui étaient censées être éloignées de 2 kilomètres de la ville. En plus de ces situations avec les Serbes, le bataillon doit aussi faire face et s'opposer aux infiltrations des soldats bosniaques qui le qualifieront de *« bataillon Tchetnik.*[77]*»* en référence à une supposée préférence pour les Serbes.

Les casques bleus, qui sont obligés d'être neutres, deviennent des cibles pour les belligérants. D'ailleurs, leur couvre-chef est d'une couleur si étincelante qu'il sert aussi de repère pour les tirs de belligérants : *« je reçus alors d'une autre direction, plusieurs tirs qui vinrent percuter le blindage de mon tourelleau. Ils avaient pour cible mon casque bleu qui*

[76] Robert Dufresne, « L'ex-Yougoslavie comme théâtre du renouveau conceptuel des missions onusiennes de maintien de la paix », *art. cit.,* p. 87.
[77] André Thiéblemont, Contribution À Une Socio-Ethnologie Du Combat La Vie Quotidienne D'unités De Combat De L'armée Française Dans Les Conflits Contemporains, Bosnie 1993-1995, *Les Champs de Mars*, n°7, 2000, p. 41-52, p. 46.

dépassait… si ce jour-là, je dus mon salut à la providence, je le dus également aux frères d'armes du 2e RIMA qui firent taire définitivement ces deux snipers à coups de 20 mm. » [78]

Le conflit se dégrade de plus en plus et en 1993 les soldats de la FORPRONU sont de plus en plus pris pour cible. Ils sont autorisés à utiliser la force afin d'assurer leur propre sécurité. De trois zones de protection début 1992, on passe à quatre avec la résolution 819 (28 avril 1993), qui institue celle de Srebrenica ; un mois plus tard, cinq nouvelles zones de sécurité issues de la résolution 824 sont créées : Sarajevo, Tuzla, Gorazde, Bihac et Zepa. La situation n'évolue pas et le conflit se cristallise. À la suite de l'accord de cessez-le-feu entre les Bosniaques et les Croates de Bosnie, les casques bleus sont chargés de faire respecter celui-ci. Le tournant de la guerre a lieu le 5 février 1994, lorsqu'un obus explose sur le marché de Markalé à Sarajevo provoquant ainsi la mort de 68 personnes, toutes civiles. Cet évènement provoque enfin une réaction de la communauté internationale. L'ONU est, à ce moment-là de la crise, critiquée par son incapacité à régler le problème yougoslave. La demande du général de La Presle, commandant français de la FORPRONU, en mars 1994 auprès de l'OTAN, de lancer une frappe aérienne, à l'occasion de la crise de Gorazde, certifie l'entrée de l'OTAN dans le processus de guerre. L'OTAN par son implication se fait de plus en plus présente dans des actions de combat envers les positions serbes. Cette situation est questionnant sur la position de la France, car celle-ci qui est aussi membre de l'OTAN, ne se positionne plus dans ce cas-là comme une force de paix mais comme un belligérant. C'est l'époque de la mutation de l'OTAN qui agit hors de son contexte régi par l'article 5, elle intervient dans un autre contexte, elle est *« une organisation de sécurité au sens large » et « une organisation militaire capable d'agir dans des opérations dites de sécurité collective. »*[79]

La première implication de l'OTAN sur ce théâtre remonte au 26 février 1992 dans une déclaration sur la Yougoslavie ; le Conseil sollicite toutes les parties à maintenir les accords de cessez-le-feu afin de permettre le déploiement de la FORPRONU. Puis, du 26 au 28 août, se tient la conférence de Londres sur la Yougoslavie.

Le 2 septembre, l'OTAN définit *« des mesures visant à permettre la mise à disposition des ressources de l'Alliance à l'appui de l'action entreprise par les Nations Unies, la CSCE et*

[78]Témoignage du Cne C. Sergent, chef de groupe à l'escadron antichar, BATINF 2, de janvier à juillet 1994, à l'époque des faits dans : Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits*, *op. cit.,* p. 108.

[79] Cartigny Claude, « La Yougoslavie : Banc d'essai des transformations de l'OTAN », *Recherches Internationales*, nº 1, vol. 55, 1999, p.7-30, p. 9.

la Communauté européenne pour ramener la paix dans l'ex-Yougoslavie notamment en contribuant à la protection des secours humanitaires et à la mission de surveillance des armes lourdes qui incombe aux Nations Unies. »[80] L'OTAN met à disposition de la FORPRONU, *« un quartier général opérationnel comprenant une centaine de personnes, du matériel, des fournitures et un soutien financier initial. »*[81]

Le 14 janvier 1993, les plans qui visent à faire respecter la zone d'exclusion aérienne au-dessus de la Bosnie-Herzégovine s'il y a demande de l'ONU, sont adoptés. Le 12 avril, c'est le début de l'opération de l'OTAN *« visant à faire respecter la zone d'exclusion aérienne au-dessus de la Bosnie-Herzégovine, en application de la résolution 816 du Conseil de sécurité des Nations Unies et conformément à la décision prise par le Conseil de l'Atlantique Nord le 8 avril. Des chasseurs et des appareils de surveillance de plusieurs pays alliés participent à l'opération, ainsi que la Force aérienne de détection lointaine de l'OTAN (NAEW). »*[82] Le 2 aout, l'OTAN décide de *« se préparer immédiatement à prendre des mesures plus vigoureuses, dont des frappes aériennes visant les responsables, pour le cas où se poursuivrait l'étranglement de Sarajevo et d'autres zones, marqué par des entraves systématiques à l'acheminement de l'aide humanitaire. »*[83]

En Janvier 1994, *« les Chefs d'État et de gouvernement des pays de l'Alliance réaffirment que l'OTAN est prête à effectuer des frappes aériennes pour empêcher l'étranglement de Sarajevo et d'autres zones déclarées par l'ONU "zones de sécurité" en Bosnie-Herzégovine. »*[84]

Le 6 février, à la suite du bombardement du marché de Markalé, l'ONU demande à l'OTAN de se préparer à effectuer d'éventuelles frappes aériennes contre des positions d'artillerie serbes à l'intérieur et autour de Sarajevo.

Le 9 février, l'OTAN *« condamne la poursuite du siège de Sarajevo et annonce que les armes lourdes, à quelque partie qu'elles appartiennent, qui se trouveraient encore dans un rayon de 20 km à partir du centre de la ville après le 20 février seraient exposées à des frappes aériennes de l'OTAN »*[85] Les belligérants respectent cet avertissement ; de ce fait, il

[80] OTAN, Chronology, Brussels, Office of Information an Press, 1998, p. 54. https://www.nato.int/docu/manuel/1998/chron-fr.pdf
[81] *Ibid,* p. 56.
[82] *Ibid,* p. 60.
[83] *Ibid,* p. 62.
[84] *Ibid,* p. 65.
[85] *Ibid*, p. 67.

n'y a pas de frappes. Le 28 février, l'OTAN répond par la force face à l'intrusion de quatre chasseurs dans la zone d'exclusion, les appareils sont abattus.

De nouvelles missions d'appui aérien sont réalisées auprès des soldats de l'ONU. Le 22 avril, à la suite de la demande de l'ONU*, « le Conseil de l'Atlantique Nord prend de nouvelles décisions concernant l'utilisation de la puissance aérienne en vue de protéger le personnel de l'ONU dans toute la Bosnie-Herzégovine et dans les zones de sécurité désignées par les Nations Unies. Le Conseil autorise également les frappes aériennes, si toutes les armes lourdes des Serbes de Bosnie ne sont pas retirées le 27 avril d'une zone située dans un rayon de 20 km autour de Gorazde. Ce délai s'applique également à toutes les autres zones de sécurité désignées par l'ONU si celles-ci sont attaquées à l'arme lourde. »* [86] Le 5 août 1994, les chasseurs de l'Alliance vont bombarder une position à l'intérieur de la zone d'exclusion de Sarajevo, à la demande de la FORPRONU ; cette action est en réponse aux Serbes qui ont pillé un stock d'armes de l'ONU près de Sarajevo. La FORPRONU va demander à l'OTAN de multiplier ses actions de répression à la suite des attaques répétées contre les casques bleus. Le 25 mai, les avions bombardent un dépôt de munitions des Serbes de Bosnie situé près de Pale.

Au mois de mai 1995, la FORPRONU lance un ultimatum aux Serbes qui refusent tout compromis. L'OTAN intervient en bombardant leurs positions d'artillerie. La FORPRONU est reléguée au second plan ; l'OTAN continue à se confronter aux soldats serbes. En représailles, ces derniers prennent en otage *« 200 casques bleus et observateurs de l'ONU dont une centaine de Français ».*[87] Il s'agit pour la FORPRONU et plus particulièrement pour les soldats français, d'une très forte humiliation. Le 26 mai, les Serbes qui ont revêtu des uniformes français,[88] capturent par surprise, sans tirer un coup de feu, 10 soldats de la FORPRONU qui étaient sur le pont de Vrbanja. Ceux-ci sont utilisés comme boucliers humains.[89] Le 27 mai, l'action offensive du 3e RIMa qui consiste à reprendre le pont de Verbanja où des soldats français sont pris en otage redonne espoir aux français : *« Au niveau français, cela a redonné à tous une certaine fierté et ainsi une certaine crédibilité à l'action de la Forpronu. »*[90]

---

[86] *Ibid,* p. 69.
[87] Philippe Chapleau, Jean Marc Marill, *Dictionnaire des opérations extérieures de l'armée française de 1963 à nos jours, op. cit.,* p. 130.
[88] Annexe 8.
[89] J'ai rencontré dans mes entretiens semi directif, un des casques bleus du 3e RIMa qui fut otage pendant 18 jours. Témoignage chapitre 2 du mémoire, p 68.
[90] Hervé-Michel Gobilliard, Barbara Guibal, Guillaume Desert, « La prise du pont de Vrbanja : un acte de guerre des soldats de la paix », *Cités*, 2007, vol. 32, no 4, p. 93-100, p. 99.

Le commandant d'unité de la 1ère compagnie du 3e RIMa, le capitaine LECOINTRE, s'aperçoit que des Serbes portant leur uniforme ont capturé 10 casques bleus sur le pont de Verbanja. La situation humanitaire arrive à son paroxysme et il n'est plus question que les soldats français soient humiliés de la sorte. Le président de la République ordonne la reprise du pont. Le 3e RIMa donne l'assaut le 27 mai 1995 : deux soldats français sont tués et on dénombre 17 blessés. Les Serbes comptent de nombreux morts et blessés. Aujourd'hui, ce fait d'arme apparait en quelque sorte comme une forme de résurrection d'une armée française humiliée pendant trois années. C'est aussi le commencement d'un changement de pratiques avec peu après, la création de la Force de Réaction Rapide (FRR), multinationale et bien armée qui va neutraliser plusieurs points de blocage serbes. Les résolutions de l'ONU sont enfin appliquées et mettent un terme à l'interposition. Les actions deviennent de plus en plus efficaces et les feux nourris d'artillerie s'abattent sur de nombreux objectifs serbes. La situation évolue et sur le terrain, les Croates et Bosniaques repoussent les Serbes.

Les accords de Dayton au mois de décembre 1995 permettent une fin de conflit avec la partition de la Bosnie qui est finalement partagée en deux entités : la fédération croato-bosniaque et l'entité serbe, la Republika Srpska. Il se met ensuite en place, sur le territoire, une force de l'OTAN. Dans un premier temps, l'IFOR est une force opérationnelle qui est chargée du maintien de la paix en Bosnie-Herzégovine à partir du 20 décembre 1995, elle succède à la FORPRONU après les accords de Dayton. À partir du 21 décembre 1996, la SFOR remplace l'IFOR et a pour mission d'appliquer les accords de Dayton tels que la restauration de paix, la surveillance, le désarmement, la protection des autorités civiles, ou encore la reconstruction des infrastructures. La France continuera de fournir des unités pour les opérations de l'OTAN jusqu'en 2009 qui verra le désengagement de l'armée française en Bosnie Herzégovine. Il est assez compliqué de comprendre la situation sur le terrain car ce pays n'est pas délimité par une frontière administrative bien réelle mais par une diversité de territoires mouvants, tels que les croates pris par des Serbes, des zones serbes de Bosnie où se situent des enclaves musulmanes, des zones de Bosnie à majorité croate, les zones de Bosnie à majorité musulmane, ce qui peut entrainer chez des soldats n'ayant pas de connaissances préalables sur les populations présentes et sur la situation, une vision éloignée de celle attendue à priori d'un militaire en mission dans un pays en guerre *: «Les Balkans c'est[sic]des pays qui historiquement ont toujours été un peu bordélique.»*[91]

[91] Jean Saintot, « Militaires français en Opex et populations locales », *Les Champs de Mars*, vol. 20, no 1, p. 35-55, p. 45.

L'OTAN exige que les Serbes cessent leurs attaques contre les zones de sécurité de l'ONU et respectent l'ultimatum de la FORPRONU qui consiste à retirer toutes les armes lourdes de la zone d'exclusion de Sarajevo. Le 27 mai, l'organisation *« condamne le meurtre et la détention de membres des forces de maintien de la paix des Nations Unies ».*[92] Elle va mener de nombreuses frappes aériennes contre des positions des Serbes de Bosnie, près de Sarajevo ou Srebrenica. En septembre, les Serbes se sentant de plus en plus en difficulté acceptent de retirer leurs armes lourdes de la zone d'exclusion de vingt kilomètres, délimitée autour de Sarajevo. À partir de l'automne, les arrangements entre belligérants prennent forme, le cessez-le-feu en Bosnie entre en vigueur le 2 octobre 1995.

À l'initiative de la France, une Force de Réaction Rapide est créée en juin 1995, afin de protéger la FORPRONU. La particularité de cette force est que les soldats exercent avec leur uniforme national, ne portent pas de casques bleus, n'ont pas de véhicules peints en blanc, tout en agissant sous contrôle de l'ONU :

> *« Un casque bleu pour eux, ce n'était pas un soldat. Voilà. Les gens nous regardaient, étaient agressifs en même temps. L'attitude a changé quand on a changé de béret, qu'on a repeint le véhicule en vert et qu'on a remis nos bérets rouges. Les gens se sont dits, ça rigole moins. Ça été vraiment très impressionnant le regard des gens. Et nous, on a repris un peu de notre dignité.* [93]*»*

Le massacre de Bosniaques musulmans à Srebrenica accélère la fréquence des frappes de l'OTAN et, par son intensification, le conflit s'oriente vers une sortie de crise. Le 14 décembre 1995, les accords de Dayton sont signés.

En conclusion, les casques bleus « *sont partis pour faire la paix au nom de l'ONU. Pour la plupart, ils n'ont été que les spectateurs passifs, les voyeurs, de cette guerre totale. Bien souvent, des Croates, des Bosniaques et des Serbes leur ont fait la guerre. Certes, leur séjour a été de courte durée (de 6 à 4 mois). Mais pour beaucoup, ils ont vécu des expériences opérationnelles d'une rare intensité, physiquement et psychiquement éprouvantes.»*[94] Mais pour beaucoup, cette opération reste comme *« une pantalonnade qui*

[92] OTAN, Chronology, Brussels, Office of Information an Press, 1998. p. 80.
[93] Entretien semi directif du 1e cl DCN, 1er régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 6 février 2023.
[94] André Thiéblemont, « Unités de combat en Bosnie (1992-95) : la tactique déstructurée, la débrouille, le ludique », *art. cit.,* p. 87.

laisse un goût amer aux dizaines de millier de soldats français passés sur ce théâtre – dans tous les sens du terme.»[95]

Le soldat combattant français est comme, à cette période, dans une forme de mutation d'identité, son image en fait un sauveur, un expert de la négociation, un humanitaire : *« cette figure du « soldat de la paix » purifiait l'image de marque de l'institution militaire, donnant à voir une armée pacifique, valeureuse et secourable jusqu'au martyre et la débarrassait des scories d'un passé récent, guerrier et sulfureux. »*[96] Armée pacifique, passé sulfureux, à chaque époque, son icone ; comment ne pas se souvenir de cette époque qui continue à faire débat encore aujourd'hui : celle de la guerre d'Algérie et de ses troupes qui ont créé ce passé dit sulfureux : *« En Algérie, ces hommes font partie des meilleures troupes de pacification et d'intervention. Ils protègent les populations contre les représailles des rebelles. Ils sont toujours aux endroits les plus menacés. Ils luttent pour mater le terrorisme aveugle et cruel dans les montagnes les plus reculées, où se cachent les bandes. Partout, ils ramènent la sécurité et l'espoir. »*[97] Dans ces deux conflits différents, quel est le sens du mot pacification ? Il faut se rappeler que ce début d'intervention des casques bleus est sublimé, que le casque bleu a une forme d'auréole :

> *« Le président Mitterrand avait refusé d'envoyer des appelés dans ce qui est devenu la guerre du Golfe. S'il acceptait cette fois-ci, c'était, dans notre esprit, qu'il y avait peu de risques pour eux. Nous étions en pleine période de recherche des dividendes de la paix. Nous étions engagés dans une opération humanitaire. Nous étions neutres. Le bleu de nos casques et le blanc de nos véhicules nous donnaient un sentiment d'« extraterritorialité » par rapport aux belligérants. Ajoutez à cela les images de Bernard Kouchner déchargeant les sacs de riz sur les plages somaliennes et vous comprendrez que l'ambiance n'était pas belliqueuse.»*[98]

Certains soldats vivent des situations d'accueil glorieux, au travers de leur arrivée sur certains territoires :

---

[95] Michel Goya, *Le temps des Guépards : la guerre mondiale de la France : de 1961 à nos jours*, *op. cit.,* p. 136.
[96] *Ibid*.
[97] Denis Sébastien, « Aventure, virilité et engagement : le modèle « para » dans le cinéma militaire pendant les guerres d'Indochine et d'Algérie », *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, nº 7, vol. 132, 2010, p.171-183, p. 178.
[98] Jean-Luc Cotard, « Kakanj 1992 : les sapeurs découvrent la violence », *Inflexions,* nº 1, vol. 31, 2016, p. 117-129, p. 120.

« La population de Bihac savait qu'on arrivait et j'ai vécu l'entrée dans la poche de Bihac un peu comme les Américains en 44. Les enfants montaient sur les VAB, on nous jetait des fleurs sur les véhicules, c'était assez impressionnant, c'était l'entrée dans la poche de Bihac. »[99]

Mais pour combien de temps ?

B) La réalité du théâtre d'opérations yougoslave

Je n'ai pas souhaité dans cette partie du mémoire reprendre une approche chronologique des événements, car les bibliographies et les sources existantes relatent parfaitement les faits de ces trois années. J'ai opté pour des thèmes relatifs aux impressions des soldats, à leurs expériences, à leurs représentations, abordés au fur et à mesure du temps passé sur le terrain. Dans cette période, il est essentiel de revenir dans un premier temps sur un passage obligé pour chaque soldat intégrant une force de l'ONU : changer son identité.

Pendant la décennie des années 1980, les politiques et militaires réfléchissent à leur nouveau raisonnement tactique en s'appuyant sur une idéologie *« pacifico-dissuasive »*[100] pour les opérations de maintien de la paix. Le soldat de la paix est protégé par son aura. *« La paix dans la brutalité des choses »* [101] représente la symbolique de l'action du casque bleu. Celle-ci permet à l'institution militaire de se redonner une image positive. Force d'interposition, la FORPRONU, en tant que force des Nations Unies, est la continuité d'une idéologie de la paix, celle qui depuis les années 1980 fait la part belle à l'inaction du combattant, celle qui manque de stratégie et de tactique dans le cadre de la mission. La force d'interposition est une force de l'ONU qui se positionne entre deux ou plusieurs forces antagonistes. Cela laisse supposer que les belligérants souhaitent arrêter les combats au profit de la négociation. Or, ce n'est pas le cas dans le cadre du théâtre yougoslave ; les bataillons français se retrouvent dans des situations complexes, victimes des enjeux politiques ou idéologiques. Le règlement du conflit est orienté dans la même dynamique onusienne classique comme cela a été le cas avec le cessez-le-feu, la zone d'exclusion, l'interposition, la reconnaissance de zone démilitarisée.

[99] Entretien semi directif du Mdlc DRD, 5e régiment de chasseurs, BATINF 3, 1992, 7 février 2023.
[100] André Thiéblemont, « Culture de paix et emploi de la force armée », *Le Débat*, no 5, vol. 142, 2006, p. 19-31, p. 25.
[101] *Ibid.*

Les forces en présence se soucient peu de la présence de l'interposition, elles les considèrent comme *« des pièces sur l'échiquier de leur rivalité »*[102] . Initialement positionnées dans des zones démilitarisées, les unités d'interposition subissent les actions des belligérants qui visent à restreindre l'application des résolutions du Conseil de sécurité. Le conflit yougoslave n'est pas celui, conventionnel et classique, où deux puissances s'affrontent. Il s'agit à nouveau d'une guerre civile où tout est permis. Ce qui paraissait désormais inimaginable en Europe se produit à nouveau : une violence inouïe où l'épuration ethnique, le viol, le camp de concentration, la torture et l'opportunisme des belligérants sont légion. L'armée française, formée à cette époque au conflit conventionnel, sortant d'un conflit contre l'Irak, et encore conditionnée par son orientation antisoviétique et anti pacte de Varsovie, ne s'attendait pas à vivre cette violence de guerre civile, malgré l'expérience de Beyrouth entre 1982 et 1984.

Celle-ci est plus que tout autre forme de conflit, une guerre dont la particularité est que *« si l'amoralité de la guerre s'oppose à l'immoralité du crime, la guerre civile introduit à pire : la haine et le goût de la destruction ; si bien que la perception de la guerre civile relève ordinairement une vision quasi météorologique, qui l'inscrit comme les tempêtes et autres catastrophes inévitables parmi les malheurs ordinaires étant puisque la méchanceté humaine n'a ni origine ni limites. »*[103]

Cette OPEX reste gravée pour tous comme une expérience unique :

> *« Pourtant, pour ma génération sortant de la guerre froide, cette première opaque gardera une place de choix, celle de l'apprentissage des combats et des situations complexes sur notre propre continent, l'efficacité de la combinaison interarmes au quotidien et la révélation de la puissance des forces morales face à la mort. »*[104]

[102] *Ibid.*

[103] Martin Jean-Clément, « La guerre civile : une notion explicative en histoire ? », *Espaces Temps*, nº 1, vol. 71, 1999, p 84-99, p. 85.

[104] Témoignage du Général de corps d'armée Bernard Barrera, commandant d'unité à l'époque des faits, 92e régiment d'infanterie dans : Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits op. cit.,* p. 103.

1) Le rituel de passage, du combattant au soldat de la paix.

Les archives sont rares ou difficilement accessibles. Il a fallu utiliser d'autres sources, d'une part les témoignages oraux et d'autre part les photographies. Certains soldats figurant sur les photographies analysées ont connu l'opération extérieure sous forme de conflit conventionnel (division Daguet, 1991…). Puis, peu de temps après, il a été demandé de repeindre les véhicules en passant du bariolage sable au blanc. Une nouvelle mission d'interposition de l'ONU a vu le soldat français stopper l'action combattante au profit du soldat de la paix. J'ai choisi de commencer mon travail avec une source particulière qui est un témoignage du premier mandat sous forme de livret photo. Il s'agit d'un livret d'un format A4 comportant 90 pages, réalisé par la cellule communication du 3ème corps d'armée de Lille en novembre 1992. Le titre est : *« Forces de protection des nations unies, 1er Mandat, avril 92 à octobre 92, 403 -ème bataillon de soutien logistique.* » Ce livret de photos ne possède pas de couverture rigide. Il a été édité afin que chaque participant puisse le conserver en souvenir de l'opération pour cultiver la mémoire. Mais quelle mémoire ? L'individuelle ? Celle du corps ? Il est nécessaire de resituer le contexte, les prises de vue ont été pensées pour que l'évènement soit mis en scène. Les sources qui existent correspondent pour la plupart à des interventions d'officiers supérieurs. Je retrouve néanmoins des témoignages vidéo de soldats, des ouvrages mais venant très peu de la troupe. Je choisis donc de commencer ce travail par extraire ces deux photographies.



Ces deux documents représentent un cérémonial lors de l'entrée dans les eaux territoriales yougoslaves et qui vise à faire passer symboliquement l'armée française à l'armée « onusienne ». La cérémonie du changement de béret consiste donc, à ce moment donné, à passer du soldat combattant au soldat de la paix. Il s'agit d'un rituel de passage en quelque sorte. Les soldats viennent de la 9e division d'infanterie de marine et du 3e corps d'armée de Lille. Ils forment un bataillon logistique et un bataillon d'infanterie et ils sont appuyés par une unité de génie. Le premier se déploie à Zagreb en Croatie et à Pancevo (Belgrade) en Serbie. Le deuxième est prépositionné en Krajina. Personne ne peut prévoir à ce moment donné que la situation va dégénérer dans le pays et que l'extension de la mission des casques bleus dans le pays est inéluctable. Cette sorte de grande cérémonie protocolaire est unique car ensuite les unités vont arriver sur le théâtre yougoslave par les airs. Comment faut-il considérer cette source photographique ? Comme un document, un objet quelconque ou une œuvre d'art ? Dans le cadre de ma recherche, je considère que cela peut être un document.

La question à se poser est de savoir pourquoi ces photos sont reproduites dans ce livret. Il faut s'interroger sur les raisons qui ont conduit à créer celui-ci sachant qu'il n'y en a pas eu pour chaque mandat. Nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il n'a été édité que pour les militaires ayant participé à cette opération, pour maintenir la mémoire mais aussi matérialiser l'appartenance à une structure, même temporaire. L'esprit de corps est en effet une composante forte dans les unités, destinée à créer du lien entre les soldats. La brochure donne

une dimension mémorielle, commémorative et certainement, corporative. Elle est une trace de l'engagement de tous ces hommes. Laisser l'histoire sous cette forme relève d'une commande intentionnelle et institutionnelle.

Il est possible aussi d'émettre l'hypothèse que les photographies prises à deux secondes d'intervalle ont fait l'objet d'étude quant au cadrage et à l'angle. La prise de photos montre divers plans qui ont leurs significations. Le premier oriente vers la masse d'hommes présents sur le pont. L'unité, le groupe, la masse, autant de termes qui rappellent que le soldat travaille en équipe, que la cohésion est importante. On peut aussi observer que le groupe est face au chef de corps et ainsi unis avec celui qui mène l'opération. En interrogeant le document, on peut aussi observer le changement d'identité en quelques secondes. Passer de l'armée française à l'armée « onusienne » (tout en restant militaire français). Entrer dans les eaux territoriales yougoslaves peut être représenté par le sillon laissé par le navire qui tourne dans une autre direction. On observe aussi que la symbolique de la couleur bleue est prégnante, identique à celle des casques bleus. Tout est bleu, l'eau, le ciel et les bérets. Ce moment est photographié sous plusieurs angles et l'une des photos sert à réaliser la couverture. L'ensemble amène prendre en considération la dimension importante de l'évènement.

La photographie est utilisée comme source en histoire depuis plusieurs décennies. Si la première exposition universelle de Paris en 1855 qualifie la photographie d'invention purement technique[105], ce n'est qu'après coup que l'on a utilisé la photographie comme source historique, en 14-18 elle sert d'abord à informer. La photographie est une technologie d'enregistrement d'un évènement et exprime à travers de certains choix faits par le photographe, la technique, l'esthétique et l'intention. Elle reconstruit la réalité d'un moment. L'analyse de la photo et de son contenu nous permet de voir une réalité du passé, d'observer les pratiques, les attitudes et les comportements individuels et collectifs. En cela, elle est une source précieuse pour l'histoire culturelle et sociale. Les deux clichés ci-dessus sont ainsi un document unique pour réfléchir sur la représentation et la construction de modes de vie en société militaire. Ils aident aussi à penser l'ambiance de la journée. Ils représentent, pour les soldats, leur engagement, elles sont médiatrices de l'expérience vécue.

La photographie militaire apparait en Crimée et devient, au fil du temps, liée à l'activité guerrière : *« la guerre a modifié la photographie qui, en retour, a modifié la guerre*

[105] Fernando Do Nascimento Gonçalves, « De l'histoire de la photographie à la photographie comme histoire », *Sociétés*, vol. 142, nº 4, p.75-91, p. 79.

elle-même. »[106] Mais cette photographie ne reste que confidentielle. C'est à partir de la guerre de Sécession que la mort au travers des clichés sera présentée auprès du grand public. Il faut attendre quelques années et la première guerre balkanique (1912-1913) pour voir apparaitre une nouvelle façon de photographier, les négatifs préparés avant ne nécessitent plus une organisation drastique. La première guerre mondiale détermine une nouvelle approche de la photographie. Celle-ci transforme le *« regard de la guerre, et notre regard sur les images de guerre. »*[107] N'est-ce pas l'objectif de ces reporters de permettre d'avoir un regard sur les évènements ? Indépendamment de ces deux photos, le livret dans son ensemble permet aussi de voir comment évolue ce groupe d'hommes dans le cadre institutionnel normalisé et ritualisé. Il serait intéressant de s'interroger, à partir de ces photos, sur l'équipement des troupes par exemple. Dans tous les cas, cette source va peut-être nous permettre de répondre à certaines questions : Quelle perception à ce moment donné ? Est-ce que les soldats étaient fiers de vivre ce moment ? Il est essentiel de bien comprendre les apports et les limites de l'usage de la photographie. Malgré tous les possibles (intention, cadrage...), cette source peut être interprétée comme le passage de l'armée de guerre à l'armée de paix. Cette hypothèse demande donc à être croisée avec l'analyse de témoignages oraux qui viendront valider le reste des questions relatives à la situation pendant cette difficile mission.

Ce rituel de passage est accompagné d'un ordre du jour qui en quelques lignes résume les attentes de la mission mais aussi par sa forme embellit le contexte et démontre que ce début est idéalisé. Les termes employés envisagent une forme de mission salvatrice :

> « *Ce jour à 5H30, l'*Esterel *est entré dans les eaux territoriales yougoslaves. À compter de cet instant, l'ensemble du contingent français de la FORPRONU présent à bord est passé sous commandement de l'ONU. Cela se traduit de façon visible et évidente pour le port des attributs spécifiques de l'ONU. Cela implique surtout des devoirs et responsabilités particuliers, vis-à-vis des populations au service desquelles nous sommes engagés : compréhension, courtoisie, assistance. Cela exige simultanément un comportement exemplaire de soldat de la paix en toute circonstance : rigueur, compétence, disponibilité, maitrise de soi. Notre mission est complexe et délicate : assurer le soutien logistique de la force pour les uns ; sauvegarder la paix dans les territoires où celle-ci est menacée par les autres. Cela ne sera pas pour tous les jours faciles.*

[106] Stéphane Audoin-Rouzeau, *1914-1918, la violence de guerre*, Paris, Gallimard, Ministère de la Défense-DMPA, 2014, p. 11.
[107] *Ibid.*p.14.

Cela exigera en permanence discipline et courage. Soldats français de la FORPRONU, notre mot d'ordre est désormais, « SERVIR LA PAIX ». À tous, bonne chance. »[108]

La photographie ne peut libérer la parole et ne permet pas d'exprimer le vécu au moment présent. Une source vidéo contemporaine montre de jeunes soldats français, fiers de ce moment, enthousiastes, heureux… Étaient-ils conscients que ce théâtre d'opération n'allait pas être si simple ? Certaines vidéos montrent l'enthousiasme et la motivation de ces soldats engagés pour la bonne cause. N'y a-t-il pas dans cette forme de discours, une forme de naïveté ? Le début de cette opération ne laisse pas présager une dégradation sur le terrain. Elle est prévue pour une durée d'une année. Les témoignages recueillis expriment une certaine forme de légèreté, un voyage…

« J'ai sauté sur l'occasion comme beaucoup d'autres pour cette mission un petit peu extraordinaire, hors du commun… C'est une occasion de voyager, voir autre chose que le service national… »[109]

Ou encore ce témoignage d'un jeune brigadier qui exprime sur le bateau qui l'emmène vers le théâtre : *« c'est un peuple vraiment accueillant, aussi bien que les Serbes que les Croates, en dehors de cette atmosphère de guerre, bien sûr, je pense qu'ils méritent la paix, comme tous les peuples. »*[110]

Ce soldat ne perçoit pas qu'en face, *« les Croates ou les Bosniaques n'ont aucun motif pour accueillir en sauveurs des soldats de la paix qui font obstacle à leurs volontés de reconquête ou de revanche sur les Serbes. »*[111] Il est très intéressant de souligner qu'à cette époque, l'appréhension n'est pas exprimée. On relève plutôt de l'enthousiasme, on est sûr de ce que l'on va faire, mener à bien la mission, et que le statut de casque bleu à un moment donné est une force. Il y a une légitimité à intervenir, celle-ci est même inhérente à la mission et valorisante puisqu'elle amène la paix.

---

[108] Cellule communication 3e corps d'armée, *Force de protection des nations unies, 1er mandat, avril 92 octobre 92, 403e bataillon de soutien logistique, [Lille],*1992. p. 14.

[109] Mise en place de la FORPRONU (force de protection des Nations unies) en ex-Yougoslavie du 11 mars au 5 avril 1992., Référence : R 92374 V, ECPA, https://imagesdefense.gouv.fr/fr/noscollections/provenance/ecpad/ecpa-etablissement-cinematographique-et-photographique-des-armees-1969-2001.html

[110] *Ibid.*

[111] André Thiéblemont, *op cit*., p. 95.

On peut néanmoins relever que la représentation du soldat de la paix peut être aussi interprétée différemment en fonction du statut de la personne. Le sergent WLM qui était appelé du contingent dans l'infanterie au 7e bataillon de chasseurs alpins, est arrivé en juillet 1994 au BATINF 5. Il a travaillé à la chancellerie à Sarajevo. Son témoignage laisse entendre que les personnels d'active sont en décalage avec la demande :

> *« En tant qu'appelé, on avait un esprit totalement différent, on n'a pas cette dichotomie entre la guerre et l'armée, on était plutôt du côté de la paix. C'est plus une expérience, plus dans l'esprit des conscrits, des résistants, pas nécessairement des militaires, donc soldats de la paix, c'était une évidence*. »[112]

Ce témoignage peut être considéré assez particulier par son contenu, car l'auteur se fait porte-parole d'une forme de cause impliquant le soldat appelé comme un éventuel réfractaire au port des armes, en inadéquation avec les valeurs du soldat ; on peut aussi interpréter ce témoignage comme un peu antimilitariste et posant le soldat professionnel comme une machine obéissante sans réflexion sur sa mission, ce qui est bien évidemment en contradiction avec les extraits de témoignages.

Or selon les récits de certains professionnels, les soldats appelés avaient des comportements dignes des soldats de métier : *« je tire mon chapeau à ces jeunes. »*[113] Néanmoins, on peut penser que ce soldat a été conditionné dans une institution militaire qui ne répond depuis plusieurs années que par une stratégie fondée sur la dissuasion nucléaire et par une vision optimiste de la résolution de conflit par l'intermédiaire du casque bleu. C'est ainsi que le guerrier ne semble plus d'actualité (pourtant le conflit au Koweït a prouvé le contraire). Pourquoi donc ce soldat a-t-il cette vision du soldat de la paix ? Cela peut s'expliquer par le mythe qu'il dégage :

> *« Le mythe du « soldat de la paix » fait du soldat un parangon de la paix. Il introduit cette étrange idée que celui qui intervient pacifiquement dans la violence déchaînée sous les couleurs virginales de l'ONU en sera protégé, que sa seule présence suffira à arrêter la guerre et introduira de facto la paix dans « la brutalité des choses. »*[114]

---

[112] Entretien semi directif du Sgt WLM, 7e bataillon de chasseurs alpins, juillet 1994, BATINF 5, 16 Février 2023.
[113] Entretien semi directif du Mdlc DFR, 602e régiment de circulation routière, 403e BSL, 1993, 7 février 2023.
[114] André Thiéblemont, *« Unités de combat en Bosnie (1992-95) : la tactique déstructurée, la débrouille, le ludique », op cit*., p. 94.

Cette partie du témoignage pose aussi la question du sens de l'action militaire. Faire la paix au lieu de la guerre : cette idéologie est mise à dure épreuve et le sens de l'action militaire est remis en avant par la force trois années plus tard après le début de l'intervention. Pour que ce sens de l'action soit ainsi efficace, il faut nécessairement un *« principe d'efficience »*[115], ce qui est donc pratiqué par les interventions offensives des soldats français.

N'y aurait-il pas parfois une forme de sacralisation ou d'idéalisation de l'institution ? Le sergent M**,** du service de santé des armées, évoque sa réelle admiration pour l'ONU :

> *« À l'époque, j'étais jeune, j'avais de belles idées en tête, pour moi, l'ONU c'est bien cette mission ! Je croyais vraiment ce genre de choses… ça voulait dire quelque chose pour moi. J'avais 20 ans, l'impression d'être utile, de jouer un rôle, après une fois sur de terrain, j'ai assez vite déchanté, mais quelque part, je garde cela comme une très bonne expérience, je suis content d'en avoir fait partie un moment donné. »*[116]

Cela interroge aussi sur le conditionnement et la discipline militaire qui en quelque sorte par sa force d'organisation exerce une forme de domination sur ces personnels et lui inculque une vision des institutions particulière *: « La domination est un ordonnancement structuré des acteurs qui assure la volonté d'agir et encadre l'obéissance à l'institution. »*[117]

L'institution militaire n'est pas la seule actrice à mobiliser le soldat. La transmission des valeurs et la place de la famille dans l'éducation d'un homme peut aussi influencer sur le choix de vouloir se porter volontaire sur une OPEX : *« Lorsque j'ai su que mon régiment effectuait des opérations humanitaires, je me suis porté volontaire pour participer au mandat des Nations Unis en ex-Yougoslavie : une façon de mettre en pratique les valeurs que j'avais apprises et celles inculquées par mes parents. »*[118]

Si la plupart des militaires acceptent le fait de devenir des soldats de la paix, pour certains, l'ancrage identitaire de l'unité d'appartenance peut provoquer des réactions qui vont interroger l'homme dans sa représentation de la mission :

---

[115] Jean-René Bachelet, « L'action militaire : sens et contresens », *Inflexions*, vol. 1, nº 1. P 45-63, p. 50.
[116] Entretien semi directif du Sgt MSN, Service de Santé des Armées, BATINF 3, 1993, 20 Février 2023.
[117] Sébastien Jakubowski, « Le commandement de l'armée : professionnalisation et changement », *Les Champs de Mars,* 2003*,* vol. 13, nº 1, p 125-149, p. 130.
[118]« Pascal Ernault, l'ancien casque bleu, médaillé », [https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/gorron-53120/pascal-ernault-l-ancien-casque-bleu-medaille-4611678]. *Ouest-France*, 13 novembre 2016.

« Mon identité militaire, effectivement…On était très ancrée, parachutistes, avec le béret[rouge]sur la tête, ça nous a fait un choc de partir avec le béret bleu. Parce que ce n'est pas dans nos gènes, on allait pour aller combattre et là on se retrouve dans des situations où on est très briefé sur les règles d'engagement, et on est très briefé, qu'on est là, comme soldats de la paix, pas du tout dans le contexte habituel, surtout qu'on vient de rentrer de Centrafrique et là on a fait du maintien de la paix sous mandat français. »[119]

La chronologie des évènements, au fur et à mesure de l'action sur ce théâtre, démontre que la symbolique du casque bleu vient parfois interroger sur le bon sens de l'appartenance *:*

« Je venais pour défendre l'ONU, mais je n'aurais pas aimé faire partie de l'ONU, j'étais très fier de faire partie de la FORPRONU mais en étant de la FRR. Et non pas en portant le béret bleu, parce que, j'estimais que les règles d'engagement ne sont pas mises en valeur et prennent trop de temps, il faut rendre compte et tant que le temps d'attendre l'autorisation… Voilà maintenant c'était l'époque de Verbanja, ceux qui s'étaient rendus, donc on avait un peu marre de baisser la tête… »[120]

À propos de ce que l'on peut qualifier d'enthousiasme, peu de témoignages l'évoquent. L'engagement est lié à l'enthousiasme :

« L'enthousiasme, c'est un peu le courage du cœur, une émotion communicative puissante qui produit cette étonnante capacité à surmonter les obstacles les plus rudes. Il est le plus souvent le résultat d'un choix personnel inconscient, très dépendant des circonstances, de la place que l'on tient et du rôle que l'on joue dans le déroulement de l'action. »[121].

Cette notion d'enthousiasme est aussi parfois prise avec humour par certains interviewés :

« On avait l'enthousiasme… Jusqu'à ce qu'on voit l'avion, on est parti en avion de Lyon, c'était un transit russe et quand on a vu l'état des avions… on était tranquille (rires) »[122]

---

[119] Entretien semi directif du 1e cl DCN, 1er régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1er Février 2023.
[120] Entretien semi directif du Cne GTR, commandant une compagnie du 2e régiment étranger d'infanterie, FRR, 1995, 21 Février 2023.
[121] Elrick Irastorza, « Quatre principes pour fonder le moral », I*nflexions*, vol. 7, 2007, no 3, p 79-87, p. 82.
[122] Entretien semi directif du Sgt WLM, 7e bataillon de chasseurs alpins, BATINF 5, 1994, 16 Février 2023.

Le caporal-chef CDR, fantassin au 3e régiment parachutiste d'infanterie de marine, a ensuite été muté au 1er régiment médical de Metz. Affecté en 1993 au BATGEN de Kakanj, il servira comme infirmier. Il exprime un grand enthousiasme et une grande fierté d'avoir participé à cette mission : *« Pour moi, c'est un sentiment de devoir. »*[123]

Le commandant PKL[124], de l'arme du matériel, fut détaché lors du troisième mandat en 1993 au BATGEN de Kakanj. À cette époque, il avait à son actif 19 ans de service et c'était sa première opération extérieure. Pour lui, celle-ci marquait un changement car auparavant c'était toujours la Force d'Action Rapide qui partait, et là : *« c'est toute l'armée française qui participe à des opérations désormais. »*[125] Il a effectué six mois et demi en ex-Yougoslavie. Il est parti en individuel après un stage de trois semaines de cohésion à Suippes. Avant d'effectuer son mandat, il a fait une reconnaissance de 10 jours sur le territoire. Il était très enthousiaste en partant malgré une grande interrogation sur son avenir :

> « *Quand on a fait la reco, pendant 10 jours, au mois d'octobre, et après on est revenu en France, au retour en France, j'ai mon confort en France, et là… où je m'en vais pendant six mois ? Mon sentiment personnel, quand j'ai vu la situation là-bas, ça va être… à l'époque, ça canardait tous les jours quelque part. »*[126]

Je n'ai rencontré dans tous mes entretiens aucune personne exprimant un quelconque sentiment de démotivation, ni de rejet à vouloir réaliser cette mission :

> *« De toute façon, en tant que militaire on n'a pas à se poser de questions, savoir si notre mission est justifiée ou quoi, on est au service du pouvoir politique, donc si on n'est pas d'accord, on démissionne. À partir du moment où on accepte de prendre la mission en compte, on la prend en compte jusqu'au bout, il n'y a pas d'état d'âme à avoir*. »[127]

2) L'installation sur le théâtre d'opérations

[123] Entretien semi directif du Cch CDT, 1e Régiment Médical. BATGEN, 1993, 20 février 2023.
[124] Il est le président de l'ANOPEX, et, il a diffusé ma demande d'interview auprès des membres de son associations, grâce à lui, j'ai pu ainsi être en contact avec une trentaine de personnes.
[125] Entretien semi directif du Lcl PKL, 3e régiment du matériel. BATGEN, 1993, 26 janvier 2023.
[126] Entretien semi directif du Lcl PKL, 3e régiment du matériel. BATGEN, 1993, 26 janvier 2023.
[127] Témoignage du Chef de section, 04, compagnie blindée mécanisée dans : Emmanuelle Prevot-Forni et défense (Paris), Centre d'études en sciences sociales de la Défense, *L'Identité militaire à l'épreuve des opérations extérieures : l'exemple d'un régiment d'infanterie*, coll. « les documents du C2SD », 1995, p. 95.

En ce début de mission (1er mandat), une grande majorité des hommes du bataillon de soutien logistique vient principalement du 3e corps d'armée de Lille notamment du 8e régiment de commandement et de soutien (Amiens), du 2e régiment de commandement et de soutien (Versailles), du régiment de marche du Tchad (Montlhéry), du 625e régiment de circulation routière, du 3e régiment du matériel (Beauvais), du 153e régiment d'infanterie (Colmar), du 517e régiment du train (Vernon), du 71e régiment du génie (Rouen-Oissel), du 3e régiment du génie (Charleville-Mézières), associés à des détachements de plusieurs autres régiments composent principalement cette unité. Il n'est pas possible d'énumérer toutes les unités ayant fourni des hommes pour ce bataillon : *« il faut retenir que, sur une moyenne de 1300 hommes, 600 sont des appelés volontaires pour servir dans les Balkans.* »[128] Déployés sur une grande partie du territoire, ils effectuent le ravitaillement et le maintien en condition du matériel Quant aux hommes du BATINF composés du 2e Rima (Le Mans) et du 6e régiment du génie (Angers), ils ont pour mission d'effectuer des patrouilles, des reconnaissances et d'aménager des installations.

Lors de leur arrivée sur le territoire dans le port de Rijeka[129], les casques bleus français sont accueillis par le général MORILLON : *« vous servez une cause universelle. »*[130] La population croate est heureuse de voir arriver l'ONU en pensant qu'elle sera à leurs côtés pour contester l'armée serbe en s'interposant. Une année plus tard cela sera bien différent, les Croates considèrent que la FORPRONU les empêche de reconquérir les territoires perdus : *« au début d'un déploiement, les gens croient toujours que l'ONU est là pour régler leurs affaires suivant leur point de vue, et ne comprennent donc pas notre neutralité.* »[131] Le bataillon de soutien logistique sera en permanence face à la réalité d'un conflit particulier. Ses soldats vivront des attentes interminables sur des check-points contrôlés par différents milices, ils sont humiliés par des petits chefs, ils font l'objet de diverses manifestations visant à les empêcher de réaliser certains ravitaillements, ils subissent des tirs en déchargeant et des embuscades meurtrières : le Caporal-Chef GIGUEL du 71e régiment du génie fait partie de ces soldats blessés :

> *« Nous apportions des vivres aux casques bleus égyptiens, et nous devions attendre en ville avant de parvenir au campement. C'est là que nous avons été*

[128] Yves Debay, *Casques Bleus - 1992-1993 - Les soldats français de la paix dans les Balkans*, *op, cit,.* p.44.
[129] Annexe 9.
[130] *Ibid.* p. 22.
[131] *Ibid.*

pris pour cible. J'ai reçu un éclat d'obus dans la cuisse gauche et j'ai été soigné sur place par un médecin égyptien. »[132]

L'ONU ne souhaite pas positionner un état-major dans une ville Croate ou Serbe, mais pour des soucis de neutralité, il est décidé en mars 1992, d'installer le poste de commandement à Sarajevo dans le PTT Building. Ce bâtiment se situe non loin de sniper alley, sur *« un grand boulevard rectiligne où s'étendent des centaines d'immeubles collectifs, tristes et laids, qu'égaie seulement l'abondant linge étendu aux fenêtres. »* [133] Les premiers Français à Sarajevo sont les fantassins du 153e régiment d'infanterie. Ils sont chargés de protéger le PTT building et d'escorter les négociateurs de chaque faction. Cette compagnie composée de 74 casques bleus a la particularité d'avoir 45 appelés dans ses rangs. Ils se font particulièrement remarquer par leur action de protection auprès des populations et subiront des actions de feu à leur encontre. Ces soldats sont aussi l'escorte du président de la république lors de sa venue afin d'obtenir l'aéroport pour créer un couloir humanitaire *: « un coup d'audace qui aura forcé et marqué les esprits. »*[134] Ces soldats appelés auront : *« des réactions saines, rapides et adaptées dans les situations les plus délicates. »*[135]

La situation sur le terrain se détériore et Sarajevo devient le symbole du conflit. Le 1er juillet 1992, deux avions Transall c130 atterrissent sur l'aéroport au milieu des débris. Des contrôleurs aériens, des pompiers, des sapeurs du génie de l'air et des militaires avec d'autres spécialités arrivent à Sarajevo pour préparer l'ouverture de l'aéroport. Le détachement de l'armée de l'air est constitué. Il est appuyé par le BATINF 2. Les soldats français sont logés dans des hangars dévastés et transformés en dépotoirs, avec comme protection des sacs de sable, ils sont équipés de leur gilet pare-éclat et de leur casque lourd bleu. Les aviateurs gèrent le trafic aérien et le déchargement du fret. La piste doit être maintenue en l'état ainsi que le parking de déchargement. Le BATINF 2 est composé d'éléments du régiment d'infanterie de char de marine et du 2e régiment d'infanterie de marine. Ce dernier est déjà présent en Krajina depuis avril 1992. À la suite à la prise de l'aéroport, une nouvelle compagnie est projetée rapidement sur Sarajevo :

---

[132] V. B, « Yougoslavie : la dissuasion pour toute arme », *Paris-Normandie*, article, 6 octobre 1992. Annexe 10.
[133] Général Philippe Morillon, *Croire et oser*, Paris, Grasset, 1993, p. 27.
[134] 27 juin 1992 : François Mitterrand à Sarajevo, [https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-edito-politique/27-juin-1992-francois-mitterrand-a-sarajevo-4560494]
[135] Témoignage du Cne Lassalette dans : Yves Debay, *Casques Bleus - 1992-1993 - Les soldats français de la paix dans les Balkans, op, cit.,* p. 56.

« Le colonel adjoint de la 9e DIMA me dit à l'issue de la cérémonie qu'un départ se profile, mais encore rien de précis. Le lendemain matin, alors que j'étais parti courir avec la compagnie, une jeep vient me chercher pour me ramener d'urgence au PC régimentaire : la compagnie va être projetée à Sarajevo le lendemain. Le 28 juin, le président MITTERAND s'est posé dans la capitale martyre et à arracher un accord entre belligérants. Il faut marquer au plus vite la présence militaire française à Sarajevo en moins d'une journée, perception, préparation de la mission, confection des paquetages. Nous arrivons dans cette ville assiégée, sans eau, sans chauffage, sous la menace permanente des snipers des artilleurs, pour six mois. Nous installons sommairement sur l'aéroport. Priorité à la protection, car nous sommes harcelés par les uns et les autres. »[136]

Le BATINF est déployé sur Sarajevo et sur le mont Igman. Le bataillon effectuera huit mandats à partir de juillet 1992 jusqu'à la fin de l'année 1995 afin de sécuriser les installations de l'aéroport, de rendre les axes logistiques sûrs. Début septembre 1992, le commandement du transport aérien militaire a réalisé plus de 200 missions sur Sarajevo et a transporté plus de 1500 tonnes de matériel. Le 2e régiment étranger de parachutistes prend la relève le 16 janvier 1993. Le début d'installation de ce bataillon d'infanterie profite aux populations civiles car les convois humanitaires sont protégés et acheminent des tonnes de vivres et de médicaments. Comme évoqué précédemment, de nombreux bataillons (p.7) se succèderont avec l'immense responsabilité de continuer ce travail honorable. La plupart des unités françaises participeront à cette mission par l'envoi de compagnies professionnalisées complètes, soit de soldats appartenant à des unités composées majoritairement d'appelés du contingent.

3) Quelle perception sur le terrain ?

Les soldats de la FORPRONU sont confrontés à des « *environnements opérationnels singulièrement anxiogènes* »[137]. La gestion du stress et sa prise en compte sont des paramètres

[136] Témoignage du Général de corps d'armée François-Xavier le Pelletier de Woillemont, commandant d'unité au 2e Rima à l'époque des faits dans : Gilles Haberey, Rémi Scarpa*, Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits*, *op. cit.,* p. 100.

[137] Guillaume, Chef de bataillon, stagiaire de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique (EMSST), ancien chef d'équipe de recherche aéroportée et commandant d'unité au sein des forces spéciales Terre (FST), « La gestion du stress dans des conditions opérationnelles de combat », *Revue Défense Nationale*, Hors-série, no HS4.

à ne pas négliger afin que la mission soit accomplie dans les meilleures conditions. Des camps de cohésion sont planifiés en métropole avant les départs, afin de préparer les unités à découvrir ce théâtre. L'objectif de la cohésion est de travailler ensemble et demande des efforts permanents afin d'arriver à une élévation du moral en OPEX, la cohésion ne s'invente pas, elle est une multitude d'individualités motivées par un désir de partager l'expérience et de résister dans la difficulté. Elle n'est pas innée, elle se construit par la somme des postures : *« elle est le résultat d'un long processus d'adhésion individuel qu'il faut susciter puis entretenir tous les jours. »*[138] Cette cohésion permet de maintenir l'effort, d'appréhender les risques, de gérer les émotions, les joies et les peines qu'elles soient collectives ou individuelles. Les premières impressions de soldats en arrivant sur le terrain peuvent parfois être trompeuses.

L'exemple du maréchal des logis-chef D du 602e régiment de circulation routière affecté au 403e BSL est significatif de ce point de vue. Sa mission pendant son mandat était d'accompagner des convois. Pour lui, c'est *« une expérience fabuleuse »*. Il est, bien entendu, volontaire. Son escadron a été désigné pour effectuer cette mission d'octobre 1993 à avril 1994. Il a atterri à Zagreb où tout est calme : *« je n'ai pas eu l'impression que ce théâtre était dangereux. »*[139] Il prit conscience de la mission lorsqu'il commença à effectuer la sécurité de tous les convois sur le territoire. Car effectivement, ce sas d'entrée des unités par Zagreb, *« ici, à deux pas de la guerre, nous pouvons quasiment nous promener dans la ville sans souci, pas besoin de gilet pare-balles ou de casque. La vie est normale »*[140] ou par Split ne reflète pas la réalité de ce qui se passe sur d'autres zones. Le contraste est saisissant :

> *« On est accueilli en Croatie à côté de Split dans un port qu'on appelle Pinoche. Et ce port, simple… les vacances, on arrive, on est sur la plage… c'est magnifique, eau turquoise, on est dans un sas de décompression avant d'arriver à Sarajevo. »*[141]

Les entretiens démontrent que les situations ne sont pas toutes identiques et que les arrivées sur le terrain peuvent rapidement mettre les hommes dans des situations complexes

---

[138] *Ibid*.
[139] Entretien semi directif du Mdlc DFR, 602e régiment de circulation routière, 403e BSL, 1993, 7 février 2023.
[140] Philippe Libagé, *soldats de l'ONU : expériences ou blessures secrètes ?* Saint-Maur-des-Fossés, France, Éditions Jets d'encre, 2017. p. 49.
[141] Entretien semi directif du 1e Cl DCN, 1er régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1er février 2023.

qui les ont parfois marquées à jamais dans leur vie. Le première classe D est un soldat professionnel du 3e RIMa de Vannes. Il est pilote de VAB. Son témoignage exprime une situation que peu de soldats français dans l'armée actuelle ont vécu. Lorsque ce soldat s'est engagé et lorsqu'il est parti en Yougoslavie, il avait un sentiment particulier. Il était « *fier pour la patrie* ». Au travers de son parcours, il évoque ses quatre mois de classe pour partir directement au combat, en l'occurrence l'opération Daguet. Pour la mission de la FORPRONU, il a été affecté au BATINF 4 au mois de mai 1995. Lors de son déplacement en avion, il était enthousiaste tout en ayant un peu d'appréhension. En appuyant ma question sur l'appréhension, il me répondit en riant : « *après Daguet, je n'avais plus peur de rien.* » Pendant cet entretien, il a évoqué ses impressions lors de son arrivée sur le territoire ; il explique ce qu'il faisait. À chaque question, il revenait toujours sur l'opération Daguet. Au travers de ses explications hachurées, je ressentais chez lui une difficulté à raconter son histoire. Bienveillant et afin de ne pas le déstabiliser, j'ai supprimé quelques questions car celui-ci restait concentré sur les événements traumatiques qu'il avait vécus. Il avait été prisonnier des Serbes et il a effectué une mission d'une courte durée approchant les deux mois. *« Le 17 mai, j'ai débarqué à Zagreb. Le 26 juin j'ai embarqué à Zagreb pour Orléans suite à un pétage de plomb. J'ai un symptôme post-traumatique de guerre. »*[142]

Cette dernière phrase où le mot « guerre » est exprimé vient donc conforter que le soldat de la paix est bien en guerre. Ce premier chapitre a partiellement démontré que les soldats engagés dans cette nouvelle aventure militaire sont prêts pour cette mission et que la méconnaissance de celle-ci laisse place au mythe du soldat de la paix, celui qui va faire la paix, pas la guerre. Les casques bleus français se souviennent de ce théâtre, même s'il a été difficile, il reste une expérience unique. Convaincus du bienfait de leur engagement, ils vivent pour beaucoup des situations complexes tant sur le plan logistique ou la débrouille est reine, mais aussi sur le plan des actions au feu. Beaucoup font leur baptême du feu, vivent des situations cocasses, et se réinterrogent sur le sens de leur engagement, la vision de l'ONU se détériore. Ces sujets font l'objet de la deuxième partie de ce mémoire.

[142] Entretien semi directif du 1e Cl DCY, 3e régiment d'infanterie de marine, BATINF 4, 1995, 27 Janvier 2023.

CHAPITRE 2

Les casques bleus français dans la tourmente

A) La vie sur le terrain

1) La débrouille, une spécificité du soldat.

Les soldats français arrivés sur le terrain vivent des situations compliquées dans leur vie quotidienne, ils sont victimes parfois de problèmes de matériel, d'alimentation et de confort de vie. Ils trouvent différentes solutions à la promiscuité. L'unité se transforme en entreprise avec ses différents corps de métier et permet à ses membres de devenir aussi des techniciens du quotidien. La logistique et l'évolution des techniques qui transportent et distribuent toute l'aide nécessaire ne peuvent être uniformes sur tout le théâtre d'opérations. Il n'est pas possible de distribuer également tout le besoin nécessaire à chaque combattant. Cela peut s'expliquer par des contraintes de temps, de terrain, d'effectifs mais aussi, fléau de l'organisation : les règles bureaucratiques. Bien que la base arrière, responsable de la logistique, propose des moyens, ceux-ci peuvent paraitre inadaptés aux besoins du combattant sur le terrain. Il y a donc un décalage entre les deux. Ainsi, *« pour répondre à ces besoins et désirs que l'arrière ne peut satisfaire, l'unité ou la petite unité secrète une économie parallèle, sauvage, archaïque, artisanale, bricoleuse, « extra-ordinaire. »*[143]

L'amélioration de la qualité de vie est considérée comme essentielle pour faire face à un quotidien difficile rythmé par un contexte d'insécurité permanent. Bien que les conditions

[143] André Thiéblemont, *art cit,* p. 104.

de vie n'étaient pas parfaites, elles ne ressemblaient en rien à ce que les anciens conflits avaient pu connaitre en termes de précarité. L'armée française possède des matériels adaptés pour le terrain et aucun témoignage ne vient comparer les conditions de vie comme en Ex Yougoslavie avec ce que les soldats de la Grande guerre ont pu vivre. Personne ne se *« lave dans une boite de hareng en conserve. »*[144] Cela n'empêche pas certains de vivre dans des conditions sommaires pour effectuer une toilette de base quotidienne :

> *« Pour aller aux toilettes… il n'y avait plus d'eau courante dans la ville, donc on oublie la chasse d'eau. Nous prenons un petit récipient rempli de l'eau du gros tonneau et nous évacuions nos étrons comme cela. Nous étions revenus à la dînette de nos ancêtres. Et pour la toilette du matin, nous utilisons une petite bassine remplie d'eau, d'une nourrice stockée dans la chambrée est remplie à la citerne du sous-sol*. »[145]

Le problème vient donc de certains aménagements et de la nourriture. Néanmoins, le 403e BSL par son engagement a fait preuve pendant ces trois années d'ingéniosité relevant de prouesses :

> *« Lorsque nous sommes arrivés à Vukovar, début avril pour rejoindre Pancevo à côté de Belgrade pour s'installer, on m'a demandé de regarder sur un BRDM2*[146] *de chercher une fuite sur un radiateur, je l'ai bien trouvée cette fuite, un petit trou sur le dessus… J'ai mis un petit bâton et un chewing-gum pour colmater, pour finir les kilomètres restant… Mac Gyver…* » [147]

En 1992, le bataillon est composé d'un état-major nécessaire au commandement et à l'administration du bataillon. Il comprend un escadron de circulation dont les missions consistent à renseigner les mouvements, contrôler la viabilité des itinéraires et effectuer des actions de sureté en escortant les convois. L'escadron de transport doit acheminer les matériels et les personnels au profit de l'ensemble des bataillons de la FORPRONU. Les personnels parcourent les routes du pays et ils savent que le ravitaillement en nourriture et en matériel, le transport des renforts mis en place auprès des bataillons, l'acheminement des moyens d'infrastructure dépendent de leur compétence et leur diligence à réaliser ces missions difficiles et délicates. Le 403e BSL dispose aussi d'une compagnie du matériel qui

[144] Ernst Jünger, *Orages d'acier : journal de guerre*, Paris, Christian Bourgois, coll. « le livre de poche », 2004. p. 64.
[145] Philippe Libagé, *soldats de l'ONU : expériences ou blessures secrètes ? op. cit,.* p. 43.
[146] Véhicule de transport de troupe soviétique.
[147] Source : Cpl PVT, 71e régiment du génie, 403e BSL, 1992, 20 Février 2023.

dépanne dans toutes les zones opérationnelles, répare les matériels et équipements, accomplit des missions techniques au profit des bataillons. Elle fournit une diversité de moyens techniques indispensables à la conduite de la mission. La compagnie de ravitaillement stocke les vivres et le carburant. La compagnie de protection s'occupe des missions de gardes et d'escorte. A ces unités élémentaires viennent se greffer la section du génie pour la dépollution des sites minés et piégés, le détachement prévôtal et le bureau postal militaire. Cette structure restera dans sa systémie pendant le 1er mandat et verra quelques changements au fur et à mesure de la mission. Ceci s'expliquant par l'arrivée et l'installation de nouvelles unités et de bataillons sur le territoire. Le 403e BSL a effectué lors du premier mandat en 1992[148] :

- 626 missions
- 2 546 158 km parcourus
- 4800 m3 de carburant livrés
- 15100 tonnes de fret
- 84 missions de vivres frais livrés (7593 T)
- 363 tonnes de rations livrées
- 183 tonnes d'eau conditionnée livrées
- 1030 missions d'accompagnement et d'escorte

> *« J'ai fait Pancevo-Sarajevo où il a fallu faire la piste Igman pour livrer du sable en GCB8 KT[149] au PTT building pour faire des sacs de sable ! on la découvrait cette piste. C'était particulièrement spécial, fallait piloter... Traverser l'aéroport qui était encore Serbe… De sacrées missions. »* [150]

Le bataillon est souvent pris à partie et il subit les premières pertes françaises avec le décès de deux militaires de l'escadron de transport, le 8 septembre 1992, à la suite d'une action hostile provoquée par les belligérants serbes et bosniaques à la hauteur de l'aéroport de Sarajevo à Butmir. Déjà, dès ce début de conflit, la question de la réponse face aux agressions se pose. Le général MORILLON s'exprime sur cette situation « *Si nous sommes systématiquement pris pour cibles, les simples mesures passives ne suffiront pas.*»[151] L'histoire

[148] Cellule communication 3e corps d'armée, Force de protection des nations unies, 1er mandat, avril 92 octobre 92, 403e bataillon de soutien logistique, [Lille], 1992. p. 77.
[149] Camion français modulable en différentes versions
[150] Source : Cpl PVT, 71e régiment du génie, 403e BSL, 1992, 20 Février 2023. Annexe 11.
[151] « Le conflit dans l'ex-Yougoslavie Un responsable de l'ONU impute aux forces bosniaques la mort de deux " casques bleus " français », *Le Monde,* le 10 septembre 1992

retient qu'il aura fallu attendre trois années pour passer aux mesures actives. Au regard de ces chiffres qui démontrent l'implication de la logistique dans l'appui aux forces en présence, pourquoi certains témoignages viennent corroborer l'idée qu'il manquait beaucoup de choses et qu'il y avait une absence de cohérence. Pour certains soldats, la question du confort ne se pose pas, le lieu de garnison ne peut influencer la vie de terrain du soldat basé à Zagreb et qui effectue des missions sur le territoire :

> *« On ne manque de rien à Zagreb, tout était installé, en termes d'anecdotes d'amélioration du terrain, pas grand-chose à dire. Ma débrouille, c'était de trouver des solutions, je me souviens qu'un matin de très bonne heure, on passait un check-point et les miliciens en armes nous pointaient leur kalachnikov. On a discuté on a négocié et je fus obligé de boire une slibovic de bon matin. C'est ça la débrouille, trouver des solutions. »*[152]

Quelles sont les causes du non acheminement des denrées pour les unités et de l'aide humanitaire ? De nombreux paramètres peuvent intervenir. Cela peut être lié soit aux conditions de transports, car le blocage des axes routiers est fréquent, quelque soit le camp et ensuite à une volonté délibérée adverse de détruire le matériel sur la route. Les années 1990 voient une transformation des équipements de l'armée française. Le treillis camouflé revient en force, enfin pas en entier : *« On nous a demandé de porter le treillis camouflé, qu'on n'a pas eu totalement. On a eu que les couvres casques*[153]*...»*[154] De nouveaux équipements apparaissent tels que ceux de type « grand froid », une nouveauté car, à cette période, l'armée française n'a pas encore réalisé d'OPEX dans des territoires « froids ». Ses expériences étant principalement sur l'Afrique et le Moyen Orient. Il est indispensable de mettre à disposition des soldats des tenues permettant de résister à des températures très négatives dans cette partie de l'Europe centrale en hiver.[155] Celui-ci est rude dans les Balkans, et les soldats sont parfois les victimes collatérales des dysfonctionnements de l'armée, et il est assez facile de tenir responsable la logistique de terrain. Il n'y a pas d'analyse : est-ce un problème de production ? de livraison ? Est-ce qu'un container est bloqué ? Pour le soldat en difficulté, seul le logisticien casque bleu est responsable. Néanmoins, de nombreuses situations viennent

[152] Entretien semi directif du Mdlc DFR, 602e régiment de circulation routière, 403e BSL, 1993, 7 février 2023.
[153] Couvre casque camouflé, non bleu.
[154] Entretien semi directif du Cne GTR, commandant une compagnie du 2e régiment étranger d'infanterie, FRR, 1995, 21 Février 2023.
[155] Annexe 12.

irriter celui qui est sur le terrain, comme celle d'une tenue grand froid qui arrive en plusieurs temps :

> *« Nous avions perçu du matériel grand froid. Je me souviens avoir acheté des chaussures un peu plus costauds que les Rangers, un peu légers. Des grosses chaussures de montagne, on était dans des conditions climatiques très rudes, -28 à Sarajevo… on avait senti un peu le truc on avait du mal à être approvisionné en matériel, tellement. La preuve, c'est qu'on a touché nos polaires quasiment à la fin du mandat… »*[156]

A la lecture de cette source, on peut se demander si ce problème de défaillance n'est pas ancré dans le fonctionnement de l'institution :

> *« Pour ma part, j'ai connu ce genre de soucis à mon arrivée. Nos paquetages avaient été mis dans des containers à Split et aurait dû être acheminés à Sarajevo, il y avait dû y avoir une erreur humaine à la lecture des étiquettes de destination, car avec d'autres collègues, nous avons attendu 10 jours la réception du conteneur où étaient stockés nos paquetages. La personne responsable de l'acheminement des containers s'est effectivement trompée. Nous avons donc pu changer de treillis qu'au bout de 10 jours. Ces treillis qui avaient traversé, en pleine chaleur du mois d'août, la piste Igman poussiéreuse… je ne vous dis pas l'odeur, la sueur, la saleté et la poussière.* »[157]

Ces situations de non livraisons de tenue, de panachage, de ratés de l'approvisionnement étaient déjà légion dans l'armée française, bien avant le conflit yougoslave. Les exemples sont nombreux et la 1ère guerre mondiale connait aussi ces situations par cette éclipse de la logistique : la *« cohue de soldats emplissait Narbonne, habillés moitié en civil, moitié en militaire, on ne savait plus où caser tout ce peuple avec une exactitude qui déconcertait les autorités militaires elles-mêmes. »*[158]

---

[156] Entretien semi directif du 1e CL DCN, 1er régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 6 Février 2023.
[157] Philippe Libagé, *soldats de l'ONU : expériences ou blessures secrètes ? op cit.,* p. .35.
[158] Louis Barthas, *les carnets de guerre de Louis Barthas*, *tonnelier, 1914 1918*, Paris, la découverte, 2003. p.15 dans : de Serventi Silvano, *La cuisine des tranchées : l'alimentation en France pendant la Grande guerre,* Bordeaux, Éd. « Sud-Ouest », coll. « Référence », 2014. p. 69.

La guerre et sa réalité viennent aussi perturber la mission logistique. Le blocus de Sarajevo a demandé aux soldats présents sur le terrain de faire preuve de patience et d'adaptation. Lors de l'entretien avec le Lieutenant-colonel PKL au sujet de son retour d'expérience sur la débrouille, il a évoqué avoir mangé des rations pendant trois semaines lors du blocus. Il explique aussi :

> *« Lors du blocus, il y a eu des moments où on avait plus d'eau courante, on devait se laver avec des tétras brique en carton, et comme on était avec des unités du génie, on avait des mecs spécialisés dans le traitement de l'eau, ils avaient puisé dans la rivière qui passait, et l'on purifiait, ça nous servait à nous laver, mais pas les dents. Pour le visage et compagnie, ça, on ne pouvait plus le faire en privatif, c'était en collectif en plein air, dehors… mais c'est des bons souvenirs. On améliorait les conditions de vie, de bric et de broc, on récupérait des cageots, des caisses de bois, ceci cela, pour faire une table basse, faire autre chose… pour aménager les conditions de confort des uns et des autres. Pour moi, officier c'était bien différent. »*[159]

L'installation des soldats dans les lieux de fortune, les baraquements et les bâtiments a justifié une solide motivation pour réussir le challenge de l'artisan polyvalent en bâtiment :

> *« Quand on arrivait sur place, nous n'avions plus de fenêtres. Ça a été tout de suite se mettre à l'abri, au niveau hiver, il fait froid on a fabriqué des rideaux de fenêtres avec du plastique. Tout ce que l'on pouvait récupérer, petit à petit, construisait nos volets, vitrages… »*[160]

Il n'est pas possible de faire l'inventaire de tous les postes avancés, bases, camps que les soldats français ont occupés mais dans l'ensemble, le casernement est l'objet d'une attention particulière et une spécificité : bien s'installer pour effectuer sa mission à bien. Certaines sources viennent confirmer le fait que certains endroits comme l'aéroport de Pleso à Zagreb était très agréable lors de retour en base arrière. Il faut se rappeler que les premiers casques bleus arrivés sur place en avril 1992 découvrent un lieu où les combats entre Serbes et Croates ont fait rage. Sa dépollution et sa restauration sont une priorité. A Pancevo, autre base du 403e BSL près de Belgrade, les casques bleus réalisent aussi des missions de

[159] Entretien semi directif du Lcl PKL, 3e régiment du matériel, BATGEN, 1993, 26 janvier 2023.
[160] Entretien semi directif du Sgt WLM, 7e bataillon de chasseurs alpins, BATINF 5, 1994, 16 Février 2023.

préparation logistique en réceptionnant divers véhicules remplis de matériel pour les rediriger vers d'autres zones :

> *« C'était du sport de décharger des 38 tonnes de sacs de ciment à la main, car bien sûr, rien sur palettes, on était gris…poussiéreux, il fallait descendre tout ça en Bosnie. »*[161]

Lors de l'arrivée des casques bleus à Sarajevo au PPT building en 1992[162], ils ont découvert un bâtiment situé à la jonction des quartiers serbes de Nedarici et bosniaques de Dobrinja. Cet édifice administratif et technique qui a subi de nombreux dommages, comporte un sous-sol et sept étages. Il se situe près de la célèbre Sniper Alley (anglais pour « allée des Snipers »), avenue principale de Sarajevo. Il est jonché de nombreuses traces d'impacts de balles et destructions dues aux obus. Il devient alors un centre où diverses nationalités se côtoient, où diverses composantes de la FORPRONU organisent et planifient l'action sur le terrain. On y retrouve, un état-major, un PC logistique qui organise les convois humanitaires, un bureau postal militaire, une cellule finance avec une comptabilité gestion budget, une cellule soutien à la vie de campagne, une section transmission, le renseignement ainsi qu'un régiment de génie qui intervient pour le déminage. Le bâtiment est très insalubre et les soldats y vivent dans une *« promiscuité répugnante »*[163]. Il continue à se dégrader et au fur et à mesure que les missions s'enchaînent pendant trois années ; les fenêtres sont cassées, scotchées et protégées par des sacs de sable. À l'intérieur, il existe un labyrinthe de bureaux, d'escaliers, de couloirs. Le sous-sol sert d'abri lors des bombardements. Les fenêtres fermées depuis de nombreux mois, ne permettent pas une aération correcte. Ce problème d'aération est à l'origine d'une puanteur constante, accrue par l'odeur de la sueur humaine, la poussière et la saleté. Le PTT building est aussi un lieu de partage et de passage pour de nombreux soldats postés sur divers postes autour de Sarajevo, ils viennent prendre un peu de repos et de détente :

> *« Les soldats de passage renforcent l'odeur. Certains vivent sur des sites isolés autour de Sarajevo, par exemple sur le mont Bjelasnika… ils ne viennent à PTT building que toutes les semaines ou tous les 15 jours selon la situation du conflit ou la météo. Entre-temps, ils n'ont pas la possibilité de se doucher, car elle [la douche] n'existe pas. »*[164]

[161] Entretien semi directif du Cch EPD, 71e régiment du génie, 403e BSL, 1992, 15 Avril 2023. Annexe 13.
[162] Annexe 14.
[163] Philippe Libagé, *soldats de l'ONU : expériences ou blessures secrètes ? op. cit.,* p. 31.
[164] Philippe Libagé, *soldats de l'ONU : expériences ou blessures secrètes ? op. cit.,* p. 34.

L'aéroport, aux mains des Serbes, devient, en juillet 1992, le lieu du corridor humanitaire. Il accueille les premiers casques bleus qui créent une place forte pendant trois années. Ce lieu évolue et change de configuration au fil du temps. Les premiers arrivés doivent rapidement faire preuve d'adaptation et d'organisation afin de commencer l'installation des futurs bataillons. Cet aéroport est un endroit idéal pour tout belligérant cherchant à tirer sur les soldats de la paix :

> *« Vous voyez très bien la personne en face de vous qui vous tire dessus, vous savez où elle est. Tous les soirs, elle vient au même endroit. On vous tirait dessus, on avait le droit de rien faire. Nous avions un poste de sécurité qu'on avait équipé avec un pare-brise de VAB car il était blindé. Le premier soir, il a tiré dessus, heureusement, la personne derrière n'a rien eu, grâce au blindage sinon on l'avait en pleine tête, fallait qu'on baisse la tête et pas qu'on l'embête. »*[165]

Il est donc urgent pour les soldats de se protéger :

> *« Pour la dimension terrain, on n'avait aucun moyen de protection quand on est arrivé, on a fait nos sacs de sable dans l'aéroport, on a pris nos pelles US pour charger les sacs, au départ c'était notre installation. Quand on est arrivé à l'aéroport, il était complètement pillé il y avait encore quelques cadavres… il a fallu nettoyer, mettre en place ce qu'il faut pour se protéger. »*[166]

Tout soldat exprime un besoin de confort dans chaque mission. Les chefs font l'objet du fait de leur grade d'une attention particulière, ils s'appuient sur l'ingéniosité des sous-officiers et la technicité du soldat pour améliorer leur quotidien :

> *« Installer la télé par parabole, c'était le plus important pour les conditions. Il a fallu monter tout en haut du bâtiment pour installer la parabole, chose que nos voisins n'ont pas trop appréciée, en nous tirant dessus… Avant que la parabole soit installée, elle avait déjà été bien percée. Quand on a réussi à installer la parabole, il y a le général MORILLON qui m'a appelé pour m'installer chez lui à Tito Barak. Personne n'était capable de lui installer sa parabole, et un magnétoscope, car il avait des cassettes vidéo à visionner. »*[167]

[165] Entretien semi directif du Sch BCR, 4e régiment du matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.
[166] Entretien semi directif du Sch BCR, 4e régiment du matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.
[167] Entretien semi directif du Sch BCR, 4e régiment du matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.

Le sport comme exutoire est aussi le moyen d'essayer de trouver un peu de temps libre dans un espace restreint où toute activité physique à l'extérieur est impossible. La salle de sport[168]créée dans l'aéroport est primordiale, la transformation de locaux est un enjeu du maintien du moral de la troupe. Et le moral passe aussi par la nécessité de se nourrir correctement, d'adapter le quotidien. Il y a toujours un popotier, un fédérateur qui sait offrir des sources de divertissement :

> *« De nombreuses cantines étaient encore abondamment pourvues de victuailles et de boissons ; il y avait une bibliothèque, un café ; il y eut même plus tard, ingénieusement installé dans une vaste grange, un cinéma.* »[169]

2) Boire + manger = survivre

Trouver des solutions sur le terrain permet d'améliorer le bien-être du combattant mais il nécessite aussi de faire preuve de réflexion afin d'éviter des situations que l'on peut qualifier d'anecdotique :

> *« Nous voulions faire du café, pas d'électricité, pas de cafetière… Juste un paquet de café moulu, et comme on en avait un peu marre du café soluble de ration, j'ai découpé une bouteille d'eau, retourné le goulot et mis une chaussette à l'envers afin de faire un filtre. J'ai fait chauffer l'eau et j'ai versé… Café au gout de lessive… lI ne faut pas oublier de prendre une chaussette neuve… »*[170]

Le rapport à la nourriture est très important et comme évoqué précédemment, bien que les livraisons de ration et de vivres soient importantes, les unités possèdent souvent un ancien professionnel de la restauration, figure emblématique, respectée de l'unité pour améliorer le quotidien :

> « *Faire à bouffer, on était quand même en autonomie sur la bouffe, on faisait tout quoi. On avait d'ailleurs un popotier qui faisait à manger. Le première classe Gérard est un ancien boucher de métier. Il faisait des plats avec des rations ou avec des améliorations. J'ai un souvenir où on a acheté un mouton. Sur le mont*

[168] Annexe 15.
[169] Silvano De Serventi, *La cuisine des tranchées : l'alimentation en France pendant la Grande guerre*, *op. cit.,* p. 50.
[170] Source : Cpl PVT, 71e régiment du génie, 403e BSL, 1992, 20 Février 2023.

Igman, il y a toujours des gens qui passaient avec des moutons. On en avait acheté un et c'est moi qui l'ai tué. Je l'ai gardé toute la nuit près de moi. »[171]

Le cuisinier est celui qui rend la vie moins pénible, celui qui améliore le quotidien. L'image du cuisinier pendant la Grande Guerre était déjà valorisée, *« le cuisinier est la grande figure de cette guerre »*[172]... C'est toujours le cas en Yougoslavie. Il est une obligation pour chaque unité de créer aussi un lieu de décompression [173], le lieu où on se retrouve afin de débriefer, de combattre sa solitude et parfois sa nostalgie du pays : le bar où plus communément appelé la popote[174] n'est pas un espace éphémère, il sert à long terme pour toutes les unités qui se sont succédées au fil du temps : *« un bar en bois, c'était vraiment installé pour durer. »*[175] Il est dans un des objectifs de la débrouille :

« On a récupéré tout ce qui traîne à droite à gauche pour monter un bar, quelque chose qui se soit accessible et qui ressemble à un bar. On essaie tant bien que mal à créer un bureau dans l'aéroport pour le prévôt. Et surtout pour le bureau postal militaire. Il n'avait pas de coffre-fort et on touchait le salaire en liquide, mais comme nous n'avons pas besoin d'argent, rien n'à dépenser sauf la boisson le soir. Fallait bricoler à droite, à gauche. »[176]

Il est intéressant de comprendre pourquoi le soldat a un lien particulier à l'alcool et à se besoin de se retrouver ensemble autour d'un verre.[177] Bien qu'existant sur tous les conflits, ce phénomène est déjà présent lors de la première guerre mondiale. La couverture de *la Baïonnette* n°76[178] du 14 décembre 1916 dessinée par Marcel CAPY, dessinateur humoriste et caricaturiste français fait partie des nombreux dessins qui paraissent dans tous les journaux illustrés de l'époque, du *Rire au Sourire*, en passant par *Comoedia, Fantasio,* ou encore *La Baïonnette*.[179] Ce dessin est paru dans le journal La *Baïonnette* qui fut publié de 1915 à 1919. Créé en 1915 pendant la première guerre mondiale par le dessinateur HENRIOT, ce journal

[171] Entretien semi directif du 1eCl DCN, 1e régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1e Février 2023.
[172] Paul Cazin, *L'humaniste à la guerre*, *Hauts de Meuse 1915*, Paris Plon,1920, dans de Serventi Silvano, *La cuisine des tranchées : l'alimentation en France pendant la Grande guerre, op. Cit.,* p. 37.
[173] Annexe 16.
[174] Emmanuelle Prévot, « Alcool et sociabilité militaire : de la cohésion au contrôle, de l'intégration à l'exclusion », *Travailler,* no 2, vol. 18, 2007, p.166.
La popote : forme d'association de type « amical » dans les collectifs de travail militaires (section, compagnie, service, etc. ou par catégorie hiérarchique), mais qui désigne généralement le lieu de détente qui y est associé : la « popote section ».
[175] Entretien semi directif du 1e DCN, 1e régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1e février 2023.
[176] Entretien semi directif du Sch BCR, 4e régiment du matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.
[177] Annexe 17.
[178] *La Baïonnette,* [https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6580975f].
[179] Annexe 18.

satirique abondamment illustré participait au soutien du moral des troupes françaises. La couverture de ce journal représente trois soldats autour d'une bouteille de vin. Le lieutenant est au centre, et autour de lui se tiennent deux soldats, l'un de la coloniale et l'autre, des troupes de montagne, représentant donc l'ensemble de l'Armée. Le message est que la hiérarchie valide le fait que le pinard est autorisé. L'officier ouvre la bouteille tandis que les deux soldats attendent d'être servis. On peut observer sur les visages que l'attente est palpable et l'envie pressante. Le message passé est que ce pinard est le breuvage qui motive, celui qui réconforte et donne du courage ; qu'il est thérapeutique dans un contexte de guerre. Pour tenir le coup dans l'absurdité de cette guerre, les soldats français se sont bien souvent réfugiés dans l'alcool, encouragés par leur hiérarchie qui veillait à ce qu'ils ne manquent jamais de pinard. Le vin a ainsi gagné le statut de breuvage patriotique.

Pour la ration réglementaire, à la suite des terribles combats de Verdun et de la Somme, les poilus obtiennent des autorités militaires au moins un litre de vin par jour et par personne, auquel s'ajoute une ration de gnole, distribuée quotidiennement à l'aube à toutes les troupes stationnées dans les tranchées. Dans celles-ci, le pinard et les autres alcools deviennent incontournables. Le vin, la gnole, et l'alcool en général s'imposent comme le remède contre le froid, l'angoisse, la faim… Au combat, le pinard suspend, un temps, l'épouvante qui s'empare de chacun au moment de l'assaut. Le gouvernement sait que le vin est le facteur essentiel de soutien au moral des poilus.

Les autorités entretiennent une politique d'alcoolisation massive. Le front ne manquera jamais de vin. De 12 à 17 millions d'hectolitres ont été bus chaque année, de 1914 à 1918. Durant tout le conflit, l'enivrement devient un phénomène répandu qui n'épargne personne. Et aujourd'hui ? Il n'est pas utile de revenir sur chaque théâtre d'opérations. Les témoignages révèlent à quel point cette pratique associée à l'importance du lieu de regroupement est relatif à un plaisir, au lien social, à un exutoire dans ce contexte particulier, l'important étant que ces pratiques ne deviennent pas addictives. Il y a des évolutions depuis la fin des années 1980, la petite rasade de gnole dans la ration de combat n'existe plus. Alors pourquoi l'alcool est assez présent ? Il est certainement associé au contexte guerrier, il est culturel, il est l'ami, il désinhibe et permet l'évasion :

« On boit dans sa perspective angoissante, pour surmonter son imminence et s'exalter avant d'affronter l'ennemi, on s'enivre pour fêter la victoire ou encore

pour oublier l'horreur des combats, enfin on se grise pour s'occuper en son absence. »[180]

Les sources établissent que l'alcool joue un rôle important dans la vie quotidienne du soldat en opération, il est attendu, il est le relâchement de fin de journée et il confère une sensation de bien-être dans une solitude non affichée mais si présente :

« On est un petit groupe et le soir on est pressé d'aller à la popote boire des coups, comme ça on oublie tout. A B. [un autre camp d'ex-Yougoslavie], ils sont capables de faire quelque chose pour se détendre, ici pour se détendre, c'est un peu dur. Au Sénégal, on pouvait sortir, il y avait un cinéma dans le bataillon, des salles de musculation grandioses, on pouvait sortir, côtoyer des civils, on avait toujours quelque chose pour se détendre. […] Ici, on est au cinquième mois, j'ai gardé mon treillis pendant cinq mois, il n'y a pas un seul instant de détente. C'est normal que les gens pètent les plombs… En fait, vous trouvez un exutoire dans le sport ou dans l'alcool… En sport, c'est un peu limite, à part de petites salles de musculation où, quand il y a 10 personnes, on ne peut plus rien faire, et courir, ça va cinq minutes. […] En l'occurrence, pour moi, c'est deux ou trois verres le soir avant d'aller se coucher. On ne fait rien, pas de sorties, pas de visites, donc on essaie de se changer les esprits comme on peut. C'est vrai que ce n'est pas sain, mais je pense que, s'il n'y avait pas ça, les problèmes seraient nettement plus graves. »[181]

Les popotes sont aussi des lieux où les échanges multinationaux sont légion, c'est le passage obligé lors des missions, c'est le lieu connu de tous et il fait l'objet de classement :

« Les coins où on picolait, Split, le bar de la légion espagnole, le bar de l'Alat. On part vers Sarajevo, vite une halte chez les Belges. Visoko, halte mouvementée chez les Canadiens. Sarajevo, hop, 2e REI, on est en famille, PTT building, très bizarre comme endroit. Grachac, bon accueil. Glina, accueil bizarre, et Pleso, là, le top. Le bar Evat et découvert sur le tard le bar suédois. »[182]

[180] Emmanuelle Prévot, « Alcool et sociabilité militaire : de la cohésion au contrôle, de l'intégration à l'exclusion », *art cit.,* p. 159.
[181] Témoignage d'un militaire du rang, *Ibid*, p163.
[182] Témoignage de Philippe M, les anciens de Bosnie : Forpronu, Facebook, consulté le 10 décembre 2023

C'est le souvenir marquant de soirées bien arrosées, qui reste ancré comme un moment de bonheur :

> « *Mon meilleur souvenir de popote, un soir au Bosna bar des pompiers de l'air, une p… De cuite, je suis reparti avec leurs insignes. Bon, j'ai dû boire un liquide alcoolisé dans un verre à bière. »*[183]

L'alcool, c'est aussi le moyen de pallier aux conditions météorologiques éprouvantes :

> *« On était logé dans les tentes et par -15, on était sur des [lits] picots, pas de chauffage, on se réchauffait à la vodka. »*[184]

Bien que l'on puisse trouver toute sorte d'alcool, même un Côtes-du-rhône avec sa cuvée des casques bleus [185], l'alcool le plus symbolique, qui a marqué les esprits est la célèbre Slibovic, alcool local, objet de rapprochement ou d'intimidation de la part des belligérants :

> *« On tombait sur des check point, des gars, tirant l'air, nous arrêtaient, nous fouillaient… si on s'entendait bien avec eux, on buvait la slibovic*[186]*. On repartait bourré. Mais au moins on repartait. »*[187]

Si l'alcool rapproche les soldats de différentes nationalités, les situations permettent à certains, un moment d'échanges entre ces casques bleus, de s'orienter vers le champ de l'humour et du stéréotype :

> *« On avait des visites d'autorité, d'autres pays, notamment un général anglais qui venait visiter notre unité. Il a regardé nos VAB et à l'intérieur de celui-ci, il y avait du jambon fumé qui pendait avec armement et tout le reste. Les gens avaient faim, on ne recevait pas toutes les rations qui nous étaient prévues. Le général anglais et son accent : « oh yes, français, toujours nourriture… » il fallait se débrouiller un peu comme ça. C'était compliqué, parce que les rations tout le temps, ce n'est pas évident et surtout ils avaient enlevé tout ce qui ne correspondait pas à l'identité musulmane. Ensuite ça change, la logistique est un*

[183] Témoignage de Laurent J, les anciens de Bosnie : Forpronu, Facebook, consulté le 10 décembre 2023
[184] Entretien semi directif du Cne GTR, commandant une compagnie du 2e régiment étranger d'infanterie, FRR, 1995, 21 Février 2023.
[185] Annexe 19.
[186] Annexe 20.
[187] Entretien semi directif du Sch BCR, 4e régiment du matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.

peu mieux on avait des entrées fournies par l'ONU et le plat de résistance par l'OTAN. Et pendant un moment, on a eu que des entrées, et pendant un moment on a eu que des plats. Ça ne suivait pas tellement la logistique. On a mangé en rations quasiment tout le temps. »[188]

Dans le cadre de la fraternité entre soldats de différents pays, cela se réalise en fonction des moyens de chacun : *« avec les autres unités aussi on échange nos rations de combat avec les Ukrainiens. Parce qu'ils n'avaient rien à bouffer les pauvres. »*[189]

La phrase précédente n'est pas seulement adaptée aux autres, certaines situations viennent confirmer le manque de nourriture :

« Pendant le Noël, c'était avec les légionnaires, comme c'était le blocus et qu'on n'avait rien et qu'aucun avion n'atterrissait, on avait comme ressource que des oignons… Il n'y avait plus ravitaillement, plus rien… Bon et bien des oignons… » [190]

La débrouille inopinée est ce moment imprévu, cet instant où la réactivité, l'idée et l'adaptation sont les outils essentiels d'une situation exceptionnelle :

« Nous les Français, on est champion de la débrouille, comme ça, on s'adapte, on se démerde quoi, qu'est-ce qu'on a fait… Une fois, on avait une évacuation sanitaire sur Zagreb et lorsque nous sommes revenus, il y avait de deux check-points dans un no man's land, un tenu par des casques bleus polonais et pour l'autre des Serbes. En fait, je me suis retrouvé bloqué entre les deux avec tout mon équipage, parce que les Polak nous ont laissé passer et les Serbes. Non, 19 heures, c'était trop tard et on ne passait plus. Donc vous êtes un peu comme un connard au milieu de deux check-points. Vous ne pouvez pas revenir en arrière aussi car le check-point polonais était fermé aussi. Ils sont casques bleus comme vous, mais ils ne pouvaient pas. On se retrouvait comme des cons. À camper comme des cons, vous appelez votre hiérarchie ils ne peuvent rien faire. Attendez que le check-point réouvre !! Et moi ? Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce qui se passe dans la nuit ? Je suis dans une bande où je ne dois pas être, entre deux check-points dans une zone non autorisée… alors on va rester là, on va camper,

[188] Entretien semi directif du Cne GTR, commandant une compagnie du 2e régiment étranger d'infanterie, FRR, 1995, 21 Février 2023.
[189] Entretien semi directif du 1e Cl DCN, 1e régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1er Février 2023.
[190] Entretien semi directif du Cne DRN, aviation légère de l'armée de terre, DETALAT, 1995, 24 février 2023

on a toujours des rations de combat, et aussi, bien sur le tour de garde, car ce véhicule sanitaire, il y a du matos dedans, on est des soldats français, on a des armes, des munitions. On ferme les écoutilles, et enfin on monte un tour de garde en tourelle. Et on surveille pendant la nuit parce qu'on n'a pas pu faire autre chose. Et puis là, vous vous sentez vachement soutenus par le commandement. Super coordination, l'ONU. Les Polak sont casques bleus derrière vous, comme nous dans le même camp, et là…. Je ne vois pas, ça pose un problème ? Les Serbes ferment à un moment, je peux comprendre, mais là... Les Polak… »[191]

En ce temps de guerre, la débrouille n'est pas seulement un moyen de compenser un manque pour les soldats. D'autres acteurs de ce conflit cherchent aussi à améliorer leur quotidien. Pour eux, il ne s'agit pas d'amélioration, mais de survie. La population civile affectée directement par les violences, vient aux contacts des casques bleus, seul moyen de survivre :

« Protéger les civils, soutien médical… oui, la mission n'était pas si débile que ça en fait. Elle avait un sens pour les civils, d'ailleurs quand on est rentré dans cette poche (Bihac), il y avait des gamins, ayant un profil un peu de somalien, au ventre rond et aux yeux exorbités. Ils demandaient des stylos, des feuilles, pas à bouffer ! On leur donnait tout ce qu'on avait, ils étaient tellement malheureux… »[192]

Les civils utilisent aussi les casques bleus pour faire passer des colis en dehors du territoire en guerre, situation digne d'un film d'aventures, les soldats se mettent aussi à faire dans le service à la personne :

« On devait faire une escorte de convois, on a dépassé la Krajina et puis ensuite on a dépassé la zone croate et mon adjudant-chef qui parlait couramment l'allemand, c'était un alsacien a rencontré un civil avec lequel on a échangé, qui avait de la famille dans la poche de Bihac. Ce civil travaillait en Suisse. Il a demandé à l'adjudant-chef s'il était d'accord pour donner quelque chose, le chef a dit OK… sauf qu'avec le téléphone arabe, c'était plus un truc, mais 10… en fait, on a rempli un VAB de colis et d'argent, on a franchi la Krajina comme ça, on a franchi les points de contrôle comme ça… une fois qu'on avait tout ça… on est

[191] Entretien semi directif du Sgt MTZ, service de santé des armées, BATINF 3, 1993, 20 Février 2023.
[192] Entretien semi directif du 1e classe DCN, 1e régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 6 Février 2023.

revenu… on a donc décidé avec l'adjudant-chef d'expliquer au capitaine qu'on allait s'occuper des cadeaux de départ de la compagnie, donc en P4[193]*, on a fait tout le tour de la Krajina pour livrer le tout…(rires)… »*[194]

Comme leurs prédécesseurs, le soldat en campagne est un virtuose de l'ingéniosité. La vie sociale de celui-ci est primordiale, essentielle dans un contexte permanent d'insécurité. Si ces expériences restent ancrées comme de bons souvenirs, qu'en est-il des situations propres à l'acte de guerre ?

B) La guerre au quotidien

1) L'expérience vécue, quelles expériences de guerre ?

Comme évoqué dans le premier chapitre, les militaires français partent en Yougoslavie avec la volonté de vouloir arrêter le conflit, avec la conviction que l'intervention pacifique est le moyen de faire cesser la guerre. Les casques bleus « *n'ont pas fait la guerre, mais ils ont été dans la guerre, et Serbes, Croates ou Bosniaques leur ont fait la guerre »*[195]. Ils subissent les bombardements, les tirs, les embuscades. Ils sont donc témoins et acteurs, ils vivent donc une expérience de guerre importante : *« car l'expérience de guerre, vécue comme témoin, précisément, mais plus encore comme acteur et au premier chef, comme acteur dans l'activité de combat, constitue une expérience centrale dans le cours d'une vie humaine. »*[196]

D'autres humiliations au quotidien telles que les risques d'affrontement physique, les menaces de tirs à bout portant, la torture sont bien présents. Cette dernière a été évoquée lors de l'un de mes entretiens avec le première classe D du 3e RIMa. Celui-ci a réussi malgré l'émotion à raconter ce qu'il a vécu. Bien entendu, cette période fut très compliquée pour lui et lorsque j'ai évoqué son souvenir le plus marquant, il m'a répondu : « *la cigarette* ». J'ai cru qu'il n'avait pas compris ma question et je lui rétorquais qu'il ne s'agissait pas du manquant mais du marquant. Il a réaffirmé :

[193] Véhicule léger français.
[194] Entretien semi directif du Mdlc DRD, 5e régiment de chasseurs, BATINF 3, 1992, 7 février 2023.
[195] André Thiéblemont, « Culture de paix et emploi de la force armée », *Le Débat*, no 5, vol. 142, 2006, p. 19-31. p. 21.
[196] Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne ; (XIXe - XXIe siècle),* Paris, Ed. du Seuil, coll. « Les livres du nouveau monde »,2008. p. 11.

« La cigarette, la dernière cigarette, je descendais, les miliciens te descendaient en bas, mettaient la cigarette à notre service, nous tirions une taf, et on entendait derrière la kalachnikov s'armer. Ils ont fait ça pendant plusieurs reprises. Je me souviens avoir été déplacé dans une caserne serbe gardée par des Serbes. J'ai été prisonnier du 27 mai au 13 juin. »[197]

Les sources relèvent de nombreuses situations de guerre. Les soldats étaient-ils en guerre ou en mission de la paix ? Quelles sont leurs représentations de la guerre ? Qu'est-ce la guerre pour eux ? Est-ce que les casques bleus voyaient les belligérants comme des ennemis ? Quelle est la représentation de l'ennemi, et les casques bleus avaient-ils des ennemis ?

Engagés dans une opération de la paix, les casques bleus vivent donc la guerre sans la faire au sens propre du terme. Faire la guerre ? Faut-il tuer pour faire la guerre ou subir pour faire la paix ? La guerre *« est un mal absolu. Il n'y a pas de guerre joyeuse ou de guerre triste, de belle guerre ou de sale guerre. La guerre, c'est le sang, la souffrance, les visages brulés, les yeux agrandis par la fièvre, les blessures monstrueuses, les femmes et les enfants transformés en charognes. La guerre humilie, déshonore, dégrade. C'est l'horreur du monde rassemblée dans un paroxysme de sang et de larmes. »*[198] La guerre, c'est aussi ce moment de vie particulier où tous les sens sont en éveil, ou le surpassement de soi sous toutes ses formes prend le dessus sur tout modèle de fonctionnement normal, c'est une mutation de soi :

« *J'ai pu faire des observations sur moi-même pendant la guerre. Je sais, par violente expérience, ce que c'est que la force physique et mentale qui vous donne des nerfs bien placés. Mais je sais aussi celle que vous donne la sensation physique de la force mentale et physique de ceux qui combattent avec vous. J'ai aussi éprouvé la peur, et comment est renforcée par la panique, au point que, non seulement le groupe, mais encore la volonté individuelle elle-même, l'instinct brut de la vie même se dissolve en même temps. »*[199]

[197] Entretien semi directif du 1e Cl DCY, 3e régiment d'infanterie de marine, BATINF 4, 1995, 27 Janvier 2023.
[198] Benoît Royal, *L'éthique du soldat français : la conviction d'humanité*, préface Hélie de st Marc, 3e éd., Paris, Économica, coll. « Stratégies & doctrines », 2014, p. 7.
[199] Œuvre de Moss : extrait de la conférence donnée le 10 janvier 1924 à la société de psychologie : « notion de vigueur mentale » dans Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne ; (XIXe - XXIe siècle), op cit.,* p. 90.

À la lecture de ce dernier paragraphe, il apparait évident que les casques bleus, initialement engagés à faire la paix, font donc la guerre. Mais est-ce que l'ensemble du contingent l'a fait ? Non, au travers des sources, on peut s'apercevoir que les actes de guerre sont individuels, parfois collectifs mais non général. Les casques bleus ne sont pas en guerre contre un État. Ils vivent donc deux pratiques de guerre, l'une des pratiques comparables à un conflit classique avec des combats entre unités, et l'autre qui répond à des pratiques inconnues, imaginées comme des pratiques de territoires lointains, irréalisables en Europe. Personne n'imaginait une telle cruauté. Bien que les casques bleus n'aient théoriquement pas d'ennemis, ils continuent à évoluer entre les belligérants, ce qui provoque au travers de ses actes hostiles, la mort de nombreux soldats. Moment intense et particulier dans la vie d'un soldat, être témoin de la mort de son collègue bouleverse à jamais l'équilibre mental, il rappelle aussi que la mort est une loterie :

> *« Noël triste, la mort a dorénavant un visage, celle d'un camarade. Moment délicat où la troupe réalise le danger, le risque. Moment sensible où les chefs rassurent, commandent, expliquent avec encore plus d'humanité. Dès lors, les prises à partie n'ont plus le même goût d'insouciance, les ripostes deviennent plus précises. Le 11 mars, la mort frappe à nouveau un Spahis, tué par balles, en poste à Otoka, sur la bordure sud face aux Serbes, sans assurance quant à l'origine du départ du coup. »*[200]

Les belligérants n'ont aucun état d'âme et les véhicules blancs, frappés de grandes lettres, UN, servent constamment de défouloir collectif contre les casques bleus :

> *« Les tirs se rapprochaient, frappaient régulièrement les VAB comme pour bloquer l'axe, comme pour tuer avant la relève. »*[201]

L'expérience de la mort est présente, elle se manifeste par diverses actions vécues directement où elle est éprouvée par la mort de l'autre. L'aéroport de Sarajevo est le lieu d'embarquement des cercueils recouverts du drapeau français.[202] Rappelé au travers d'un

[200] Témoignage du général de corps d'armée Bernard Barrera, commandant d'unité à l'époque des faits, 92e régiment d'infanterie dans : Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits, op. cit.,* p. 103.
[201] *Ibid.*
[202] Annexe 21.

cérémonial, la mort rappelle à tous, qu'en ce lieu, elle est partout. Elle touche le collectif mais aussi l'équilibre individuel psychologique :

> *« Apprendre la mort d'un ami, photographe du SIRPA, il est tombé dans une embuscade, son véhicule tombé dans un ravin. Le deuxième c'est un caporal du génie qui nous a mis autour du camp tous les containers de protection et après il est parti à Sarajevo, pour faire la même chose, pour protéger. Il s'est pris une balle au travers de la vitre. Le pire c'est quand je rentre en Transall[203], il n'y avait que moi dans l'avion, plus les deux caisses… »*[204]

Et parfois, elle attend au-dessus de chaque tête, en invitant directement le casque bleu à se questionner sur l'évolution d'une situation difficile :

> *« Nous avons pris, aussi, une roquette juste au-dessus de notre salle radio, j'étais de permanence ce jour-là avec d'autres gars. Par chance, cette roquette a soufflé qu'une petite partie du toit qui se trouvait immédiatement au-dessus nos têtes. Elle n'avait pas percuté. J'ai dû quand même rester de permanence le temps de l'extraction de cette merde. Mes camarades m'avaient recouvert de leurs kevlars par précaution. C'est ce que l'on appelle une belle journée qui se termine bien. »*[205]

Il est donc essentiel de comprendre dans ce conflit quelles étaient les relations entre les casques bleus et les combattants de chaque partie. Quelles ont donc été les spécificités de ce front qui ont bousculé l'image traditionnelle de la guerre ? La mort faisant partie de la vie, *« compagne obligée du soldat en campagne »*,[206] elle vient obligatoirement s'initier dans les discussions entre soldats, elle est force d'angoisse et de questionnement. À quoi peut se raccrocher un soldat qui fait face à la mort dans d'éprouvantes situations ? La dimension spirituelle et religieuse permet pour certains de mieux vivre leurs expériences. La spiritualité *« apparaît également comme une source de soutien moral. »*[207] Elle permet d'affronter des

[203] Avion français utilisé pour le transport ou le parachutage des troupes.
[204] Entretien semi directif de l'Adj KRL, armée de l'air, FRR, 1995, 23 mars 2023.
[205] Entretien avec le Cch VDV, 17e régiment du génie parachutiste, BATINF 2, 1994, 16 février 2024.
[206] Alexandre Lalanne-Berdouticq , « Armées et religions. Un point de vue "traditionnel" au travers d'une approche historique », *Inflexions,* nº 2, vol. 9, 2008, p. 37.
[207] Xavier Boniface, « les motivations spirituelles du combattant », *Pensées mili-terre,* Centre de doctrine et d'enseignement du commandement, 2021.

situations difficiles et interroge sur certaines expériences qui peuvent être qualifiées de paranormales, mystiques :

> *« Je me rappelle qu'à Belgrade, nous devions aller livrer des containers de matériel à Sarajevo. Nous attendions au feu rouge, quand une dame très âgée nous a donné une image pieuse représentant la Cène avec des écritures écrites en cyrillique au dos. Nous l'avons tous eu, sauf GIGUEL. Quand on est arrivé à Sarajevo, son camion a crevé, il a pris des éclats sur l'aéroport. Puis ensuite, dans Sarajevo, nous avons été pris pour cible par les Serbes, et le seul qui a pris des éclats et qui a été blessé, c'est GIGUEL. Je me suis toujours interrogé sur cette chance ; est ce que la carte nous a protégé ? C'est mystérieux. »*[208]

Ce témoignage peut être interprété comme une *« expérience exceptionnelle, ou vécue comme « paranormale », est une expérience généralement rare, spontanée ou provoquée, impliquant du point de vue du sujet une interaction non ordinaire avec son environnement. »*[209] Cette expérience détermine une interaction avec un environnement selon des modalités que le soldat interprète comme un évènement inexplicable. Dans ce cas, le lien entre la vieille dame, l'action de guerre et la malchance de l'individu blessé vient confirmer le caractère inhabituel d'une situation inédite, on peut alors exprimer que *« le soldat s'attache à des valeurs, à des croyances, à des représentations qui l'aident à dépasser l'éprouvante réalité vécue. »*[210]

Dans le cadre des entretiens semi directifs que j'ai menés, je n'ai pas posé la question de la pratique d'un culte religieux. Dans le questionnaire, il est évoqué l'écoute et le soutien des soldats en cas de difficultés. Indépendamment des différentes réponses sur l'expérience vécue du soutien, les soldats soulignent la présence de représentants religieux permettant d'être à l'écoute de ceux-ci. L'attachement à la religion comme source de continuité et de motivation a été toujours présent lors des différents conflits. Est-ce que le casque bleu invoque son Dieu et retrouve-t-il la foi inculquée dans une éducation traditionnelle par le rituel de passage de l'enfance face à la religion, seulement dans le cas d'une situation difficile comme le faisait les poilus de la Grande Guerre ? Redevient-il croyant ? :

---

[208] Source : Cpl PVT, 71e régiment du génie, 403e BSL, 1992, 20 Février 2023.
[209] Thomas Rabeyron, Bernard Chouvier, Pascal Le Maléfan , « Clinique des expériences exceptionnelles : du trauma à la solution paranormale », *L'Évolution Psychiatrique*, no 4, vol. 75, 2010, p. 633.
[210] Xavier Boniface, « les motivations spirituelles du combattant », art, cit.

« Tu dois te penser, ma chère Corine ; moi qui n'allais pas souvent à la messe avant la guerre, et que maintenant j'y vais toutes les fois que j'ai l'occasion. Tu vas être obligée de croire que je suis redevenu chrétien. Et bien, entre les deux, je ne veux qu'il n'y ait rien de caché, je veux te faire savoir tout ce que je pense et tout ce que je fais. Je vais à la messe car le danger m'a effrayé et m'a fait réfléchir à des choses auxquelles je ne voulais penser avant la guerre. […] Mais lorsque je me suis privé de tous les plaisirs, quand les obus et les balles m'ont mis devant la mort, et c'est aussi en prenant les longues heures de garde au créneau que j'ai eu le temps de réfléchir, et maintenant j'ai pris au sérieux ces croyances avec lesquelles, j'ai si souvent discuté avec les camarades. »[211]

Dans ce témoignage, il est clairement établi que redevenir chrétien permet de tenir face à une expérience traumatisante. Le témoignage de ce casque bleu rappelle que, la force spirituelle peut resserrer les liens et que le surnaturel maintient l'espoir en captivité :

« La solidarité entre nous ? Oui, mon fameux lieutenant, il nous a commencé à faire croire à Dieu… et tout… oui, on a prié entre parenthèses et des fois, on avait la mauvaise idée de s'échapper… mais pour aller où ? On n'en savait rien !»[212]

« *La seconde expérience s'est déroulée lors d'une reconnaissance de nuit. Victime d'une embuscade, j'ai fait face aux belligérants pour répondre par les armes aux tirs hostiles et les repousser. Le fait de donner la mort n'a provoqué aucune hésitation à cet instant précis, reposant sur l'exécution froide d'une suite de gestes élémentaires précis. La situation était simple : tuer ou être tué. Mais une fois l'attaque repoussée, bien plus tard au quartier, conscient de la légitimité de mon action, j'ai compris que la maîtrise de la force et du pouvoir de tuer repose pour beaucoup sur les enseignements reçus dans le cadre de ma formation d'une part, mais aussi sur ma formation morale et spirituelle d'autre part. »*[213]

[211] Jean Pierre Guéno, *Les poilus : lettres et témoignages des Français dans la Grande guerre, 1914-1918*, Éd. du centenaire., Paris, Librio, coll. « Librio », 2013.p.136.
[212] Entretien semi directif du 1e Cl DCY, 3e régiment d'infanterie de marine, BATINF 4, 1995, 27 Janvier 2023.
[213] Karim Saa, « Témoignage d'un officier d'infanterie de marine », *Inflexions*, vol. 9, no 2.

2) Les relations avec les belligérants et la population

2.1) Le casque bleu, une cible de choix

L'ONU découvre dans le cadre de ses missions de maintien de la paix que les conflits intraétatiques ont la particularité de faire face *« à des sécessions, à des partitions, à des affrontements ethniques, à des rivalités tribales. Nous avons à faire non plus à des armées régulières mais, dans la plupart des cas, à des milices, à des bandes armées, ou même à de simples individus en armes. »*[214] Le fait de ne pas être en guerre face à un État, suscite des perceptions différentes des belligérants. La relation avec les différentes factions dépend de plusieurs facteurs d'ordre sociologique, historique, et géographique. La vision du casque bleu par les belligérants ne fait que renforcer certaines pratiques car, dans le cadre de ce conflit, *« une force de maintien de la paix dans un pays en crise peut se retrouver dans un rôle de complice, d'otage ou d'ennemis, voire les trois à la fois. »*[215] Ce sont donc ces situations qui éclairent les représentations des différents acteurs de ce conflit par les soldats français.

Le militaire français en poste à Zagreb, bénéficiant d'un cadre de vie confortable, qui peut souvent se rendre en ville et vivre sereinement, n'aura pas la même relation avec un Croate, qu'un casque bleu déployé en zone de combat qui interdit l'accès à un autre Croate. Bien entendu, cet exemple s'applique à tous les acteurs de ce conflit. Je m'appuie donc sur des sources qui évoquent les situations en zone de combat. Ces relations sont en notre temps ambivalentes par la manifestation des comportements contradictoires ou opposés. Le régime de l'intimidation est bien présent et beaucoup vivent les manifestations des belligérants à leur encontre comme des provocations et humiliations. La frustration est bien réelle et la question du bon sens de la mission est posée :

---

[214] Jean-Claude Zarka, « Chapitre 18. L'ONU et le maintien de la paix », *Relations internationales*, Paris, Ellipses, coll. « Mise au point », 2020, p. 203-216. p. 212.

[215] Emmanuelle Prevot-Forni et défense (Paris), *L'Identité militaire à l'épreuve des opérations extérieures : l'exemple d'un régiment d'infanterie, op. cit.,* p. 69.

« Tous les jours, il faut savoir qu'on avait l'armement sur nous, tous les jours, casques et gilet pare-balles en permanence, chaque déplacement se faisait, équipé. Notre bâtiment est un peu excentré, on se déplaçait, on se faisait tirer dessus, il n'y avait pas de sacs, rien du tout. On faisait nos voyages en courant et puis au fur et à mesure on a repéré les claquements ou le sifflement de la balle, on apprit la différence rapidement, c'était très pénible…Une fois, je montais la garde sur la route pour interdire l'accès à l'aéroport à des gens, il fallait descendre du VAB pour contrôler l'identité des personnes. Je suis tombé sur un véhicule où le gars, il avait la kalachnikov[216] sur les genoux, le canon dirigé vers moi et quand j'ai demandé ses papiers, il a baissé la tête, m'a fait comprendre de regarder la main sur la gâchette… j'ai bien compris que… »[217]

Les représentations des belligérants se font aussi en fonction de l'histoire et des situations vécues, ce qui implique donc pour certains soldats, un manque d'objectivité, en inadéquation avec un devoir de neutralité :

« C'est bien très particulier. On était très partagé entre ce qu'on faisait et ce qu'on aurait pu faire pour aider ces gens-là. Et que le discours que l'on avait en France et discours sur zone, c'est pas du tout la même chose. En France, dès qu'on regarde la télé, les grands méchants, c'était les Serbes, et les gentils Croates. Sur zone ce n'était pas du tout ça. Les Croates sont un peuple extrêmement difficile. Nous avions de meilleurs rapports avec les Serbes qui nous appréciaient suite à nos relations datant de la guerre mondiale. Nous n'étions pas bien vus des Croates. Les Bosniaques nous ont utilisés et ont utilisé l'ONU. On avait vraiment l'impression que la population était abandonnée… j'ai vraiment un peu de mal avec ça. On n'a pas aidé les gens, on a aidé les forces armées au détriment des populations, j'ai un sentiment de frustration. »[218]

Il serait intéressant de savoir ce qui s'est passé, quelle somme de détails explique pourquoi ce témoignage est subjectif ? Sur quels éléments, le casque bleu appuie sa théorie du

[216] Fusil d'assaut soviétique.
[217] Entretien semi directif du Sch BCR, 4e régiment du matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.
[218] Entretien semi directif du Mdlc DFR, 602e régiment de circulation routière, 403e BSL, 1993, 7 février 2023.

« mal vu par des croates » ? Le sentiment des « gentils Serbes » n'est pas unique,[219]mais est-ce la réalité ? Est-ce le cas pour ce soldat, prisonnier des Serbes ?

> *« Un moment, quand on était tous dans le même endroit, dans la même pièce, au bout de quatre jours, on a demandé un Serbe, s'il était possible d'avoir un jeu de cartes pour s'occuper. Et ça s'est retrouvé en engueulade contre le mur parce qu'il a cru qu'on voulait un plan de cartes pour s'évader. Attendre et puis voilà… »*[220]

Malgré les représentations qui invitent à penser que les belligérants sont des brutes sans forme d'humanité, les soldats français ont eu des relations particulières avec certains combattants. Le témoignage suivant exprime que le belligérant n'est pas seulement un combattant marqué par l'expérience de guerre, il est empreint d'humanité et l'éclatement de son pays ne peut effacer l'histoire de vie :

> *« On avait pas mal sympathisé avec les Bosniaques, il y en a un qui expliquait qu'il avait eu des soucis avec son chef car il n'avait pas voulu tirer avec sa mitrailleuse sur des Serbes qui reculaient. Pour lui, il était marié à une serbe, l'importance est de défende son village, et s'il n'y a pas de danger pour lui, il ne va pas tirer sur un autre serbe. »*[221]

Les casques bleus n'ont pas seulement des missions d'interposition ou d'acheminement d'aide humanitaire. Certains sont spécialisés dans l'aide à la population au travers de la réfection d'infrastructure détruites. L'exemple de ce témoignage montre aussi qu'il restait toujours du lien dans certaines situations chez les belligérants. La réparation des lignes électriques a ainsi mobilisé les anciens de l'entreprise du réseau :

> *« J'étais affecté en mission spéciale par la direction du personnel militaire de l'armée de terre pour effectuer une mission de traçage de coupure sur les lignes hautes tension en Bosnie. Les ouvriers étaient des trois ethnies. Le chef d'équipe était serbe, par exemple, nous en avions de Kiseljack pour les Croates et sur un*

[219] Annexe 22.
[220] Entretien semi directif du 1e Cl DCY, 3e régiment d'infanterie de marine, BATINF 4, 1995, 27 Janvier 2023.
[221] Entretien semi directif du Mdlc DRD, 5e régiment de chasseurs, BATINF 3, 1992, 7 février 2023.

check-point nous récupérions des gars… ils se connaissaient tous… l'équipe ERDF de là-bas séparée par le conflit.[222] *Il y avait des hommes en armes avec nous et c'étaient des Bosniaques, on réparait les pylônes sur la ligne de front serbo- bosniaque. On était escorté par des Canadiens. Nous assurions le transport, la protection des ouvriers locaux… une semaine pleine de tension et d'émotion. Malgré la guerre, les ethnies s'entendaient. »*[223]

Le contexte de destruction totale des infrastructures inquiète aussi certains belligérants car avant d'être acteurs de ce conflit, ceux-ci étaient avant tout des professionnels de certaines branches. La lucidité des casques bleus permet d'apporter une dose d'humanité dans ce contexte :

« Je me souviens d'une anecdote, vers mars 1995. Lieu : Igman... Au poste de sécu arrive un type. Il parle un peu le français. Il nous explique qu'il est ingénieur, qu'il a posé son arme chez lui et qu'il est venu demander l'autorisation de réparer les remontées mécaniques du site. Pour info, c'était un tas de ferraille suite aux divers bombardements de la zone. Nos chefs ont accepté et, chaque jour, il venait réparer avec son équipe d'ouvriers... Et je me souviens également que quand nous allions à l'ordinaire, nous prélevions un peu de chaque plateau et allions le donner à ces hommes. Cet ingénieur nous avait promis que si nous revenions dans son pays dans quelques années, nous ferions du ski et non du maintien de la paix ! C'est à ce moment-là que j'ai compris toute l'importance de notre job !!! »[224]

Mais dans tous les cas, la représentation des belligérants est aussi due à la nature de la mission car la légitimité du casque bleu dans l'opération de maintien de la paix *« se nourrit encore de l'idée d'un Occident civilisateur et pacificateur s'interposant dans la violence déchaînée. »*[225]Le soldat de la paix se représente intellectuellement les belligérants en fonction de l'éducation politique, sur la manière de faire la guerre, sur les relations passées dans les évènements historiques où la France fut alliée ou non, mais aussi de la religion qui vient aussi influencer les perceptions et les représentations :

[222] Annexe 23.
[223] Entretien avec le Sgt VTE, 17e régiment du génie parachutiste, BATGEN, 1994, 8 février 2024.
[224] Témoignage de S Jouanne, les anciens de Bosnie : Forpronu, Facebook, consulté le 11 avril 2024.
[225] André Thiéblemont, « Les rapports du combattant français à l'ennemi. Le lointain et le proche », *Inflexions,* nº 1, vol. 28, 2015, p. 37-47, p. 38.

« En Bosnie, parfois, ce fut aussi la figure d'un islam conquérant que certains casques bleus reconnurent derrière le guerrier bosniaque, « Bosniouque » ou « Bosgnoul » au « regard fourbe et haineux ». En bonne logique, les Serbes, combattant « le fléau musulman », passaient pour « des Charles Martel du XXe siècle. »[226]

Même si la neutralité est une obligation, comment en tant qu'homme et soldat français, ne pas succomber à la tentation de la vengeance ou du mépris face à des acteurs toujours aussi hostiles à la présence des casques bleus ? Comment ne pas employer des qualifications particulièrement méprisantes en cas d'interactions houleuses ? Le check-point reste le lieu privilégié de la représentation rapide du belligérant : soit il est sympathique : *« Le contact avec les Serbes sur les checks point était assez convivial. Beaucoup de discussions et de troc et bien sur la slibovitz qui scelle les accords.* »[227], soit il est antipathique : *« Très bon rapport avec les Serbes au check point, un peu moins avec les Bosniaques, surtout les barbus. (Rires) »*[228]

2.2) Situations de crise au quotidien

« *Mais ces bruits sont plus faciles à décrire qu'à subir, car l'instinct lie à chacun, de ces grondements de fer vibrant l'idée de la mort. »* [229] Cette phrase décrit parfaitement à quel point on peut se sentir isolé face à cette situation. Qui peut dire qu'il n'a pas pensé à la mort lorsque le sifflement des obus d'artillerie ou de mortiers d'infanterie vient ajouter à nouveau dans un climat tendu, une nouvelle menace ? Le bombardement génère auprès de chaque personne qui l'a vécu une transformation d'elle-même, une perte de ses moyens et un instinct de survie. La plupart des installations de l'ONU est visée par de nombreux tirs. Chaque entretien réalisé démontre que presque tous les casques bleus ont vécu des situations de bombardement, soit par intimidation, soit par attaque directe. Mais dans tous les cas, les effets dévastateurs de ces situations n'ont pas eu raison de la volonté des casques bleus à poursuivre leur mission *:*

[226] *Ibid*, p.40.
[227] Entretien avec le Cch VDV, 17e régiment du génie parachutiste, BATINF 2, 1995, 16 février 2024.
[228] Entretien avec le Sgt JBT, 17e régiment du génie parachutiste, BATINF 2, 1995, 7 février 2024.
[229] Ernst Jünger, *Orages d'acier : journal de guerre*, *op cit.,* p. 107.

« Dès le début du mois de mai 1994, après que la villa lui était renforcée et valorisée par une section du génie, un obus de 82mm tombe devant la porte d'entrée criblant d'éclat la position de la section. » [230]

Dans cette situation, il est bien clair qu'il s'agit d'un acte délibéré, une manière pour les belligérants de mettre la pression sur les forces de l'ONU en place. L'objectif est d'intimider les casques bleus. Les belligérants sont bien conscients que l'ONU ne répond pas ou très peu aux actes de provocations et que subir une riposte des casques blues fait l'objet de lourdes procédures. Donc intimider, est une pratique courante :

« À cause d'un véhicule, on a eu un accident, on s'est retourné, on a eu la milice sur le dos, ça été très tendu. Aussi sur deux positions, à deux endroits différents, on a essuyé des tirs de mortier. Alors la première, on n'a pas répondu, c'était soi-disant l'avertissement d'après ce que l'on m'a expliqué. Dès l'arrivée, de suite la première journée, on a essuyé quatre tirs de mortier. Je m'étais dit, j'étais jeune, sans expérience, tiens, on nous a ratés. Mon chef m'a dit, non, ils t'ont cadré. Et c'est effectivement, une fois, j'ai réalisé, un obus derrière, un devant et deux sur le côté. Et sur la position où j'étais, on faisait une tranchée antichar, et on a eu de la chance car le RHP[231], les mecs ont démarré les 10 RC[232] et ont nettoyé la zone d'où ça canardait. »[233]

En relevant les divers témoignages, on peut s'apercevoir que les actions sont délibérées, que le casque bleu gêne et qu'il n'est pas le bienvenu. Les belligérants n'hésitent pas à le faire savoir et ainsi, emploient la force comme arme d'expression *:*

« Lorsque nous descendions de Zagreb vers Sarajevo nous ravitaillons le secteur, tous feux éteints, accompagnés par des blindés de légionnaires. Lors d'un convoi, on s'est fait mitrailler par des différentes forces. Chaque fois que l'on descendait sur Sarajevo, il y avait les Serbes d'un côté et de l'autre, les

[230] Témoignage du Col Pierre. S, chef de section à l'époque des faits, 5e régiment d'infanterie dans : Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits*, *op. cit.,* p.109.
[231] Régiment de Hussards Parachutistes.
[232] AMX 10 RC, véhicule de combat équipé d'un canon de 105mm.
[233] Entretien semi directif du Sgt MSN, service de santé des armées, BATINF 3, 1993, 20 Février 2023.

Bosniaques, nous étions pris entre deux. Lorsqu'on est arrivé à Sarajevo, mon collègue, près de moi, a pris une balle dans la jambe. »[234]

« En six mois, la compagnie va totaliser plus de 70 actions de feu, subies ou en réaction, qui vont souder cadres et VSL, renforcer la compagnie. Certaines restent ancrées dans la mémoire des Gaulois[235] *: le 22 décembre ? Les « sudistes » attaquent le col de Skokovi. La population terrorisée se réfugie dans le poste section et pendant plus de 24 heures, nous sommes sous les obus de mortier et les tirs directs… Une longue rafale de mitrailleuse « nordiste » passe en zigzaguant entre mon chef de section et moi avant de blesser mortellement un « sudiste » juste derrière nous. Elle nous confirme que les casques bleus ne sont pas les bienvenus. »*[236]

« Ensuite quand j'étais là-bas, plusieurs obus de mortier sont tombés sur l'aéroport, et ont blessé et tué des légionnaires du 2e REI qui faisaient du travail de maintenance sur les véhicules. Dès que l'on sortait, le moindre fait de traverser la ville, il y avait des snipers et on se prenait des tirs directs d'armes de précision d'infanterie sur le VAB[237] *et quand on était sur le terrain, il nous est arrivé de se faire tirer dessus au mortier et notamment je me souviens d'un guidage qu'on avait mené à ZETRA et l'équipe a été prise à partie. On a même eu des difficultés à s'extraire mais on s'est exfiltré grâce à la présence d'un A10*[238] *que l'on guidait, qui a vu les coups de départ de mortier. Et à notre demande, il a accepté de faire un passage simulé, une attaque simulée, ce qu'on appelle dans notre jargon, un show force, en dessous des 30 000 pieds autorisés de façon à montrer qu'on savait qu'ils étaient là, ce qui nous a permis de nous exfiltrer. »*[239]

« On a subi des tirs nourris c'est difficile car on ne trouvait pas l'origine, on avait du mal à identifier, à se défendre et à riposter. C'était très stressant, surtout

---

[234] Entretien semi directif du Mdlc DFR, 602e régiment de circulation routière, 403e BSL, 1993, 7 février 2023.
[235] Surnom donné aux militaires du 92e RI basé à Clermont-Ferrand, près de Gergovie où Vercingétorix fut battu. L'insigne du régiment comporte une tête de gaulois.
[236] Témoignage du général de corps d'armée Bernard Barrera, commandant d'unité à l'époque des faits, 92e régiment d'infanterie dans : Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits*, *op. cit.,* p. 103.
[237] Véhicule de l'Avant Blindé, transport de troupes.
[238] A 10 Thunderbolt, avion américain dit « tueur de char ».
[239] Entretien semi directif du Cne DRN, aviation légère de l'armée de terre, DETALAT, 1995, 24 février 2023.

la première fois. Finalement on s'y habitue et on adopte des réflexes d'autoprotection pour nous et pour les équipes. »[240]

Bien sûr, le casque bleu reste intègre dans sa mission et malgré un quotidien mouvementé, il continue à aider la population :

« Les visions d'horreur ne sont plus les seuls faits des zones de combat puisque le combat peut être partout. Lors de l'hiver 1993, des enfants faisaient de la luge à proximité de notre base au cœur de Sarajevo croyant peut-être y être en sûreté. Un obus de mortier est tombé au milieu d'eux et les a pulvérisés sous les yeux d'un de mes caporaux-chefs. Il a ensuite fallu ramasser leurs cadavres et continuer la mission. »[241]

Les missions quotidiennes d'aide à la population sont nombreuses et les casques bleus, empreints d'humanité, mettent en exergue leur dimension humanitaire, leur bonté et leur bienveillance au service des populations, comme ce capitaine qui a recueilli une personne âgée :

« Baba kalashnikov (longue histoire sortie des sentiers battu, et surtout initiative du capitaine pour au final avoir fait choux blancs, mais bon on aura essayé). »[242]

Les enfants, curieux, se mettent en scène et sont particulièrement proches des casques bleus. Nombreuses sources témoignent d'une telle proximité. Les soldats sont aussi sensibles à cette enfance volée :

« On attendait des heures de traverser le village avec une escorte de blindés suédois. On venait de Split pour aller à Tuzla en passant par l'ouest de Sarajevo.

[240] Entretien semi directif du Sgt WLM, 7e bataillon de chasseurs alpins, BATINF 5, 1994, 16 Février 2023.
[241] Michel Goya, *Sous le feu : la mort comme hypothèse de travail*, Paris, Tallandier, 2016, p. 46.
[242] Témoignage anonyme, les anciens de Bosnie : Forpronu, Facebook, consulté le 10 décembre 2023. Annexe 24.

Un groupe d'enfants sortait de la forêt pour venir nous voir. Qu'est-elle[243] *devenue, j'aimerais le savoir. »*[244]

Mais le paradoxe de ces casques bleus, c'est qu'ils viennent auprès des enfants pour faire la paix mais ils jouent avec eux à la guerre.[245] Remerciés rapidement, les casques bleus sont à nouveau l'objet du défoulement collectif :

« On avait planté un VAB, et mon adjudant-chef avait voulu donner un coup de main. À côté des postes pour garder Igman, il y avait aussi les camions bosniaques plantés dans la boue. Juste à côté du poste, il a sorti un VAB, pour sortir ce camion. Une fois fait, le camion avec les bosniaques s'est barré, et du coup le VAB est resté planté. On a dû sortir une Sagaie[246] *pour sortir le VAB et me souviens qu'on s'est fait canarder par les gens du village en bas. C'est un moment assez dense, il a fallu que je descende avec le VBL dans le village avec la 12,7*[247] *pour calmer les esprits, on a montré qu'on était là. »*[248]

Les situations ne se résument pas à des actions considérées comme par l'action de tir ou de bombardements, les échanges de proximité au détour d'un check-point sont proches, houleux, à la limite du combat au corps à corps :

« J'ai connu par deux fois, au cours de ma première mission en ex-Yougoslavie, l'expérience du risque mortel. Intervenant face à des individus lourdement armés et résolus, je fus confronté à l'un d'entre eux qui menaçait de nous faire exploser tous les deux à l'aide d'une grenade, alors que nous nous étions empoignés. Pendant une éternelle fraction de seconde, l'univers semble s'effondrer sous nos pieds, la fin est proche, et dans notre esprit les images défilent à toute vitesse : il n'existe plus rien que soi, l'autre et Dieu, Dieu qui

[243] Elle, est la jeune fille représentée sur la photo en annexe 25, l'auteur du témoignage revient sur cette photo, bien qu'il ait parlé d'un groupe.
[244] Témoignage de G Antoine, les anciens de Bosnie : Forpronu, Facebook, consulté le 10 décembre 2023. Annexe 25.
[245] Annexe 26.
[246] Engin blindé de reconnaissance français.
[247] Mitrailleuse américaine browning de calibre 50, en fonction dans l'armée française depuis le plan Marshall.
[248] Entretien semi directif du 1e Cl DCN, 1er régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1e février 2023.

apporte sérénité et sang-froid, puis, la présence d'esprit et l'entraînement faisant le reste, la réalité reprend le dessus et la confrontation s'achève. »[249]

Situations complexes qui ne peuvent qu'engendrer colère et frustration au profit des belligérants qui savent bien que l'ONU ne répondra pas ou très peu :

« Ma plus grande frustration, ça a été, lorsqu'on était près du quartier général serbe qui se trouvait à Pale, il y avait les Serbes de Bosnie qui étaient sur tout un secteur où nous étions, en position, et nous on est arrivé près de leur premier poste de contrôle, on avait un peloton de blindés, on est à peu près une trentaine et donc on voulait avancer pour voir. En fait, on devait faire la reconnaissance dans le secteur, et on se retrouve avec quatre mecs dans un véhicule serbe qui nous demandent de reculer. Ils devaient tourner à la Slibovich car ils étaient bien amochés. Ils ont commencé à nous bousculer, et nous ont fait reculer… et c'est là qu'on s'est dit, on a les ordres de notre chef de section, qu'on était prêt à intervenir… On se met en position pour faire descendre l'escouade dont je fais partie et les gars nous font reculer et nous sermonnent de dégager de la route. On fait un compte rendu au commandant anglais ; les Anglais nous disent : « non ! non ! Vous rentrez, vous reculez, on ne tente pas le diable, on ne veut pas… aites montrer l'exemple… On a fait demi-tour. »[250]

Les contrôles permanents des check-points déterminent pour chaque casque bleu un choix entre résister à la pression ou céder aux demandes des belligérants. Tout cela dépendait de plusieurs facteurs tels que l'attitude des belligérants, l'armement et la capacité de réaction :

« Les moments de tension finissent toujours par s'arranger, parce qu'on arrive pratiquement à faire copain-copain avec eux, on est quasiment obligé, c'est-à-dire qu'on ne peut pas… Il y a des chefs qui veulent mettre le feu aux poudres, et puis il y a aussi les combattants qui s'ennuient, c'est pour ça qu'ils boivent à mon avis, ils ont envie de profiter un peu de l'occasion. À chaque fois on leur échangeait un paquet de cigarettes, on leur donne un appareil photo jetable, contre leur « gentillesse » de nous laisser passer. Ça ne nous revenait pas

[249] Saa Karim, « Témoignage d'un officier d'infanterie de marine », *Inflexions*, nº 2, vol. 9, 2008, p. 73.
[250] Entretien semi directif du 1e DCN, 1er régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995,1e février 2023.

tellement cher, parce qu'à chaque fois ce n'était pas toujours un paquet de cigarettes : on avait pris le truc de n'avoir que trois cigarettes, un paquet de cigarettes entamées, et puis voilà, en général ça se terminait toujours bien. »[251]

Le casque bleu est clairement objet de haine et de mépris de la part des belligérants. La crédibilité, la reconnaissance de l'ONU comme force d'interposition ne sont que balivernes pour eux. Tout est permis, même de considérer le casque bleu comme prisonnier, sans être ennemi de celui-ci :

« Un jour on était en reconnaissance dans la forêt avoisinant Sarajevo en direction de Pale, on observait des positions serbes d'artillerie, au moment où on faisait un relevé topo, il y a une patrouille serbe qui s'est présentée à nous, on a très bien vu que, ce n'était pas très clair car ils étaient à bord d'un véhicule de l'ONU qu'ils avaient volé et maquillé, ils étaient quatre ou cinq à boire. Ça sentait à leur haleine qu'ils avaient bu et pas sucé que des glaçons. Dans tous les cas, ils nous ont pris en otage, on a dû leur donner nos cartes d'identité ONU et ils nous ont obligé de les suivre en direction de Pale. Ils sont passés devant et on devait les suivre derrière. Il y a eu une petite patte d'oie dans la forêt, ils sont partis à droite, j'ai alors intimé à mon pilote de prendre tout à gauche, de dévaler la pente et rejoindre Sarajevo le plus rapidement possible sans s'arrêter en espérant que les Serbes n'aient pas donné l'alerte, on a beaucoup de chance, cela aurait pu très mal se terminer. »[252]

Il est donc intéressant de s'interroger sur les postures des acteurs de ce conflit. Pourquoi, dans certains endroits, le casque bleu est une sorte de plus-value au maintien de la paix et au développement humanitaire, plus que dans d'autres secteurs, celui-ci devient un exutoire ? Quel symbole paradoxal que ce casque bleu obligé de tendre la main, de donner, d'aider et de recevoir en tendant la joue !

Cette opération extérieure, frustrante pour le militaire dont l'identité combattante est mise à l'épreuve, est un succès pour celui qui participe pleinement aux opérations d'ordre humanitaire : les relations avec les populations, le lien avec les enfants, l'approche et l'aide médicalisée ou encore les actions de déminage démontrent que la mission onusienne apporte

[251]Emmanuelle Prevot-Forni et défense (Paris), Entretien d'un sous-officier anonyme, *op.cit.,* p. 102.
[252] Entretien semi directif du Cne DRN, aviation légère de l'armée de terre, DETALAT, 1995, 24 février 2023.

sa contribution à un pays ravagé par un conflit : *« j'ai toujours été rattaché au service de santé des armées et le fait d'être plus dans l'accompagnement que dans le combat, pour moi c'était bénéfique. »*[253]

2.3) « Démineurs de l'espoir »[254]

Dans l'histoire de la fabrication des mines, la Yougoslavie s'est positionnée comme un pays avant-gardiste en la matière. D'une efficacité redoutable, les mines ont fait partie du quotidien des casques bleus français. Elles vont causer de nombreux dégâts chez les belligérants, les forces de l'ONU et bien évidemment dans la population civile. Les origines de l'invention de la mine remontent à la première guerre mondiale, décrite comme la première guerre industrielle. Certaines branches d'armement sont en forte expansion et la mise au point par Alfred NOBEL de la dynamite ouvre un vaste champ d'application militaire pour différentes sortes de munitions. Pendant de nombreuses années, cette invention a cherché à mettre en œuvre une forme d'explosifs qui prend le relais de la poudre noire utilisée depuis plus de 1000 ans et de la nitroglycérine trop instable. En 1865, il invente des détonateurs qui sont composés de capsules à amorces au mercure. Plus tard, il observe que la terre siliceuse poreuse absorbe la nitroglycérine. Le fait de mélanger cette terre avec l'explosif rend le contenu plus stable et plus facile à manipuler : la dynamite, du grec *dunamis*[255] « force », est créée.

Si cet explosif est employé au début du conflit par les sapeurs pour créer une sape afin de faire détruire les tranchées par le dessous du sol, il va être utilisé à partir de 1916 pour combattre les premiers chars d'assaut à travers une nouvelle arme, la mine antichar. L'entre-deux-guerres est la période où les nouvelles inventions et technologies prennent forme. La mine, qu'elle soit antichar ou antipersonnel devient un objet défensif. Elle prend toute son importance lors de la seconde guerre mondiale. Initialement utilisée sur la ligne MAGINOT, la mine devient l'arme indispensable, devenue un fléau sur tous les champs de

[253] Entretien semi directif avec le Cch BHK, service de santé des armées, BATGEN, 1995, 6 février 2023.
[254] Titre d'un ouvrage de Pierre Dufour, *« 17ème RGP, démineurs de l'espoir »,* Lavauzelle, 1996, 160 p. J'ai choisi ce titre car tous les sapeurs français ont été des démineurs de l'espoir pour les populations.
[255] @NatGeoFrance, Nobel, le fabricant d'armes qui aimait la paix, [https://www.nationalgeographic.fr/histoire/nobel-le-fabricant-darmes-qui-aimait-la-paix].

bataille durant ce conflit. De nombreuses régions du monde subissent encore les effets d'un minage intensif, qu'il soit terrestre ou maritime : *« depuis 1945, ce sont plus de 660 000 bombes qui ont été dégagées, 13 000 000 ½ de mines, et 24 millions d'obus et autres explosifs. À ce rythme, il faudra environ 700 ans pour nettoyer et détruire la totalité des obus non explosés enfouis dans les sols français.* »[256] Après la seconde guerre mondiale, la France, qui participe à de nombreux conflits, fait du déminage une spécialité de son armée reconnue dans le monde entier.

Lors du conflit en ex-Yougoslavie, les sapeurs Français vont exceller dans le domaine et vont s'efforcer de rendre une vie normale aux zones minées. Il s'agit du déminage militaire. Au cours de leurs missions, les casques bleus subissent au quotidien les effets pervers de l'utilisation des mines . Qu'elles servent à contrôler et à stopper les convois humanitaires, ou encore à tuer ou blesser les belligérants ou les civils, les mines sont d'une efficacité redoutable. Théoriquement, leur utilisation est réglementée par une « *convention sur l'interdiction où la limitation de l'emploi de certaines armes classiques qui peuvent être considérées comme produisant des effets traumatiques excessifs ou comme frappant sans discrimination. »* [257]

Il s'avère que ce texte ne restreint pas ou n'interdit pas l'utilisation des mines mais il délimite les conditions de leur emploi. En 1993, la conférence de Vienne a durci la législation internationale en élargissant la convention de 1980. Le texte initial est amélioré sans vraiment apporter une interdiction de l'emploi des mines. Peu de pays adhèrent à l'idée de mettre fin à l'utilisation des mines antipersonnel. La convention d'Ottawa en 1997 vient interdire *: « l'emploi, la mise au point, la fabrication, le stockage et le transfert des mines antipersonnel »*[258] . De ce fait cette convention annule et remplace celle de 1980. Le président Jacques CHIRAC appelle en octobre 1997 aux 40 pays du Conseil de l'Europe et aux pays qui refusent de signer la convention d'Ottawa *:*

> *« J'appelle l'ensemble des États représentés dans cette enceinte à signer dès le mois de décembre à Ottawa le traité d'interdiction totale des mines antipersonnel qui a été conclu le mois dernier à Oslo. Parmi les tâches essentielles qui*

[256] Pierre Dufour, *Mines et déminage : les sentiers de Satan*, Boulogne-Billancourt, ETAI, 2010. p. 18.
[257] Adoptée en 1980, la Convention est entrée en vigueur en 1983.
[258] La Convention sur l'interdiction des mines antipersonnel - CICR, [https://www.icrc.org/fr/doc/resources/documents/legal-fact-sheet/landmines-factsheet-150807.htm].

incombent aux signataires du traité d'Ottawa, il est urgent de renforcer les capacités locales de prise en charge médico-sociale des victimes des mines antipersonnel, voisine de zéro dans les pays du tiers-monde. L'intensification des efforts de déminage et de développements des capacités locales de lutte contre les mines antipersonnel constituent les autres volets prioritaires de l'action anti mines. »[259]

Le président CHIRAC donne une position claire de la France sur le sujet des mines. Elle est un des pays expert, producteur, exportateur de telles armes dans le monde. Elle s'engage au fur et à mesure des années à détruire tous ses stocks qui en 1996 étaient évalués à 1,4 millions de mines. Néanmoins elle va en garder en réserve pour la protection des forces françaises en opérations. La France s'est complètement impliquée dans l'action anti mines. Depuis 1978, les équipes de démineurs français sont intervenues dans une vingtaine de pays dont le Tchad, le Liban, le Koweït, la Somalie, le Cambodge et l'ex-Yougoslavie. Aujourd'hui et depuis la fin du conflit yougoslave, les démineurs français ont fait preuve d'abnégation et de professionnalisme dans d'autres conflits.

Le conflit yougoslave par sa violence vient démontrer à quel point les mines sont l'exemple du non-respect du droit international humanitaire : *« on peut décrire les mines comme des combattants qui ne ratent jamais leurs cibles, qui lancent des attaques indiscriminées, qui ne portent pas leur arme ouvertement et qui continuent à tuer longtemps après la fin des hostilités. En somme, les mines sont les plus grands violateurs du droit international humanitaire, qu'elle pratique un terrorisme aveugle.* »[260] La Yougoslavie figure au palmarès des pays où les mines, les munitions piégées et les sous munitions ont une place prépondérante dans l'activité guerrière, activité qui a des conséquences effroyables sur la population. Les mines ont été aussi utilisées pour la purification ethnique en Bosnie-Herzégovine. Dans ces conditions, l'action des casques bleus dans l'exercice de leurs missions s'avère particulièrement délicate. La vigilance doit toujours être de mise :

« On a commencé à traverser des villages où effectivement on a vu qu'il y avait eu des bagarres et plus on se rapprochait de l'objectif, plus les villages

[259] Prononcé le 10 octobre 1997 - Allocution de M. Jacques Chirac, Président de la République, | vie-publique.fr, [http://www.vie-publique.fr/discours/189282-allocution-de-m-jacques-chirac-president-de-la-republique-sur-lel arg].
[260] Pierre Dufour, *Mines et déminage : les sentiers de Satan*, *op.cit.,* p. 92.

étaient détruits, pillés et encore des flammes et puis après on a commencé à voir des morts sur le bas-côté de la route. Et puis en voir partout… Et puis on est obligé de rouler sur les morts, on ne peut pas les déplacer, ne sachant pas ce qui était à côté, parce que le territoire était piégé partout. Donc là, on a commencé à s'apercevoir qu'on est dans la merde… » [261]

Théoriquement, les techniques d'utilisation des mines sont enseignées dans les manuels du génie en appliquant des règles rigoureuses lorsque le sapeur utilise des mines antipersonnel combinées parfois avec des mines antichars, il existe alors une procédure obligeant le relevé de pose. Concernant l'emploi des mines par les milices et les groupes incontrôlés, les techniques sont moins bien maîtrisées. Poser des mines, c'est empêcher le retour de minorités ethniques dans leur région d'origine. Il faut noter que la plupart de celles qui sont utilisées[262] pendant le conflit sont d'origine yougoslave. Ce pays avant son éclatement en était un grand producteur et exportateur. Son implosion permet donc d'accéder aux stocks très facilement. Selon les rapports des Nations unies, *« le pays est pollué par 750 000 mines répandues sur 30 000 champs de mines et il existe des enregistrements pour 17 854 d'entre eux. »*[263] Les casques bleus issus principalement des paras du 17e régiment du génie parachutiste et des légionnaires du 6e régiment étranger du génie ont été très sollicités :

« On s'occupait de l'ouverture d'itinéraire sur les routes ou pistes et on faisait le déminage de bouchon de mines et de points minés, comme la route de Butmir qui est ligne de front qui bordait l'aéroport. On pratiquait aussi le déminage de zone des lignes de front comme pour l'usine Famos. »[264]

Des sapeurs du 1e, 2e, 3e,6e, 19e, 31e, 34e et 71e régiment du génie ont aussi participé au déminage du pays. Leurs premières missions sont de déminer les axes et les points de passage obligés : *« on prêtait mains fortes pour déplacer les mines antichar (souvent TMA4*[265]*) pour faire passer les convois. »*[266] Il s'agit ensuite de dépolluer, de remettre en état et de renforcer les casernements ainsi que les positions destinées à être tenues par des casques bleus :

[261] Entretien semi directif du SCH BCR, 4e régiment du matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.
[262] Annexe 27.
[263] Pierre Dufour, *Mines et déminage : les sentiers de Satan*, *op.cit.,* p. 159.
[264] Entretien avec le Sgt JBT, 17e régiment du génie parachutiste, BATINF 2, 1995, 7 février 2024. Annexe 28.
[265] Mine à effet de souffle antichar yougoslave.
[266] Entretien avec le Sgt JBT, 17e régiment du génie parachutiste, BATINF 2, 1995, 7 février 2024.

« *Au niveau piège, lors de notre arrivée en avril 92 à Zagreb, en attendant notre future destination, il y avait beaucoup de petites surprises, telles que la grenade coincée au fond de la gourde, coupée pour l'occasion ...Ne jamais être attiré par le futur souvenir d'Opex. Au 17, les anciens de Beyrouth nous avaient formés au piégeage et expliquaient l'ingéniosité des belligérants en matière de piégeage, jusqu'au téléviseur par exemple. Beaucoup d'américains ont été touchés. Le coup de pied dans la cannette de coca dans la rue ...piégée avec une grenade.* »[267]

À partir de janvier 1993, avec l'installation du bataillon du génie à Kakanj, puis l'arrivée d'unités spécialisées dont les compagnies du 17e, les missions seront rudes, intenses et humanitaires. La 3e compagnie de combat du 17e RGP participe aussi au nettoyage des rues de Sarajevo avec le retrait de 4000 tonnes de déchets durant tout le séjour, déchets truffés de sous munitions ou autres, avec des particularités qui en disent long sur la mauvaise utilisation des armes : *« Beaucoup de grenades et roquettes tirées avec la sécurité à cause de la méconnaissance du fonctionnement. »*[268] Indépendamment des missions au profit des différents bataillons de la FORPRONU, les compagnies dévouées au déminage excellent dans leur pratique, chacune d'entre elles effectue des déminages et des dépollutions importantes. L'hiver 1995 voit les 2e et 3e compagnie du 17 déminer et dépolluer *« 203 000 m² et relever et détruire 10 730 engins et munitions, dont 1735 mines, 7487 grenades, 374 obus et 44 missiles.* »[269]

Le travail exceptionnel des sapeurs, présents sur tous les fronts, sur tous les axes, sur toute forme de mission, a permis à la population de survivre dans ce conflit :

«Lors de situations tendues, nos sapeurs se sont bien comportés, qu'il s'agisse de faire face à l'explosion d'une mine sous le godet d'un de nos engins MPG, de réagir à des tirs isolés sur certains de nos convois, de réparer des lignes électriques à Sarajevo sur la ligne de confrontation, de monter des merlons de protection alors que des snipers « s'amusaient » avec eux quand le travail

[267] Source : Cpl PVT, 71e régiment du génie, 403e BSL, 1992, 20 Février 2023.
[268] Entretien avec le Sgt JBT, 17e régiment du génie parachutiste, BATINF 2, 1995, 7 février 2024.
[269] *Ibid.* p.164.

avançait trop vite ou, en fin de mandat, d'apaiser le plus possible les tensions et d'aider les populations apeurées. »[270]

Les mines antichars sont aussi le cauchemar des logisticiens qui, au travers de missions dans tout le pays, sont confrontés à des barrages permanents sur les check-points. Pour les professionnels du déminage, il arrive parfois aussi de rencontrer des situations cocasses :

« Sur les routes ou les lignes hautes tensions dans la campagne étaient coupées, sur le front entre les Serbes et les Bosniaques il y avait pas mal de mines antichars avec antenne afin de bloquer le passage des convois… Bon moi, je poussais les mines avec les pieds, tu sais comment on fait… J'enlevais le déto, je poussais avec mes pieds, bien qu'on n'ait pas le droit, au cas où c'était piégé, on me traitait de fou mais c'est vrai qu'au bout de six à huit mois de présence sur le territoire, on commençait à faire des conneries. Une fois la journée de travail terminée, les gens repassaient, et on remettait tout. Il m'est arrivé aussi une fois, arrivé à un check-point, il n'y avait personne, donc tu attends, tu attends… Au bout d'un moment, on est passé, grand coup de pied dans les mines… »[271]

Ce témoignage concernant l'épisode des mines bougées avec le pied ne correspond pas avec la formation initiale d'un sapeur de combat. La mine aurait très bien pu être piégée avec une grenade sous le corps principal. Son comportement n'est pas adapté mais comme il le souligne, « faire des conneries » ne serait pas le signe d'une routine ou d'une lassitude ? Est-ce que le temps ne favorise pas l'ennui du soldat en opération, entrainant ainsi des situations illogiques qui peuvent éventuellement impacter le moral ? Lors de cet entretien, ce sous-officier a expliqué qu'il avait été détaché avec un autre collègue sur une mission de rétablissement de lignes électriques. Il est souvent seul avec les populations locales. Il est cloisonné, imbriqué dans un système où il ne peut sortir. L'absence de groupe et donc de cohésion impacte le moral et entraine un risque de *« fragilisation individuelle ».*[272] Mais la cohésion ne peut être tenue responsable de certains comportements inadaptés en temps de guerre, il faut se rappeler que chaque homme a une structure psychique différente, et que *« le*

[270] Jean-Luc Cotard, « Kakanj 1992 : les sapeurs découvrent la violence », *Inflexions*, nº 1, vol. 31, 2016, p 117-129, p. 124.
[271] Entretien avec le Sgt VTE, 17e régiment du génie parachutiste, BATGEN, 1994, 8 février 2024. Annexe 29.
[272] Rolland Jean-Pierre et Engelhart Dominique, « L'impact des opérations extérieures sur le moral (1999-2001) », *Les Champs de Mars*, nº 1, vol. 11, 2002, p. 107-116.

soldat « type », doté d'un même registre émotif en tout temps et lieux »[273] n'existe pas. Alors pourquoi adopter un jeu suicidaire ? Ennui ? Routine ? Folie ? Certains exemples confortent l'idée que l'ennui est facteur de changement de comportements : ces *« soldats russes mobilisées en 1877 contre l'Empire Ottoman avaient déjà trouvé un jeu tout aussi dangereux pour faire passer le temps : la roulette russe » ?* [274] Celui-ci, en tant de guerre, est une constante du combat pouvant ainsi entrainer des comportements cognitifs allant de *« l'oisiveté et de la lassitude à la fatigue, l'abrutissement et l'aliénation.* »[275]L'ennui a toujours été une composante de l'activité guerrière. On le retrouve aussi dans les missions de paix ; les casques bleus canadiens reconnaissent que : *« Peacekeeping is boring. »*[276] Il peut être associé à la routine. L'habitude des missions extérieures sur différents continents transforme la réalité et incite le soldat à se sentir presque intouchable :

> *« Ce n'était pas de la routine mais presque. Cela devient dangereux, tellement habitué, on fait plus vraiment attention. Et pourtant, chaque pays change et est différent. »*[277]

3) Une violence ordinaire

Le contexte conflictuel entraine une multitude de formes de violence dont la population civile est victime au premier chef ; indépendamment d'une guerre reprenant certaines pratiques conventionnelles, ce conflit est l'exemple d'un surcroit de violence, jusqu'au boutisme de la guerre civile. Les casques bleus aident la population tant bien que mal à survivre au milieu de l'exode, de l'épuration ethnique et des massacres. Certaines sources viennent confirmer que l'action humanitaire a été bénéfique :

> *« On a quand même créé beaucoup de choses en unités statiques*[278]*… Protéger les civils, soutien médical… oui, la mission n'était pas si débile que ça en fait. Elle avait un sens pour les civils. »*[279]

---

[273] Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest , *Une histoire de la guerre: du XIXe siècle à nos jours,* Paris, Seuil, 2018.p.458.
[274] Ibid, p. 460.
[275] Ibid, p. 458.
[276] Ibid, p. 459. Traduction : Le maintien de la paix est ennuyeux.
[277] Entretien semi directif du 1ère classe CDT, 1er régiment Médical de Metz, BATGEN, 1993, 1er février 2023.
[278] L'unité statique est le campement où sont prodigués les soins.
[279] Entretien semi directif du 1e Cl DCN, 1er régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1er Février 2023. Annexe 30.

La violence est légitimée par l'action de guerre mais la cruauté ne l'est pas, elle est excessive et gratuite. La violence de la guerre est déterminée par ses actions rationnelles et relatives à des objectifs précis. Celles-ci sont commanditées par les politiques qui utilisent la guerre comme moyen pour atteindre leur but et de justifier l'action violente : *« la guerre est la simple continuation de la politique par d'autres moyens. »*[280] Les actions violentes telles que la radicalisation, processus de totalisation de la guerre, deviennent cruelles lorsque l'ennemi choisit de détruire tout ce qui est dans la proximité de la victime, il veut la voir souffrir, l'anéantir par des actions disproportionnées, le phénomène d'animalisation se met en place : *« les acteurs sociaux et les enjeux ont changé, la présence de structures mimétiques, des comportements, la réitération d'opérations sémantiques et de gestuelle de violence visant à convertir l'autre en sous hommes, voire en animal : c'est bien d'une phénoménologie de la terreur qu'il s'agit. »*[281]La violence peut être analysée comme stratégique et politique, elle est inévitable dans la guerre. D'un point de vue culture, elle est quelque peu légitimisée. La particularité du conflit yougoslave est que ces personnes vivaient ensemble avant l'éclatement. Les guerres civiles développent la proximité des partenaires ; comment une personne proche peut devenir le bourreau ? Le plaisir de celui-ci est d'infliger les supplices, pour rien, et c'est cela le point extrême de la cruauté, le « gratuitement ». Les ennemis se connaissant au travers de leurs histoires et coutumes en viennent à développer les pires supplices. Tout au long de leur périple, les casques bleus sont confrontés à des visions d'horreur et sont témoins d'exactions. Ils sont aussi les victimes collatérales de ces actes cruels qui provoquent des traumatismes psychologiques chez certains d'entre eux.

La triste appellation « épuration ethnique » est bien présente sur ce territoire d'Europe, provoquée par une armée fédérale yougoslave. Elle est due à la responsabilité du gouvernement serbe de Belgrade et de Pale (capitale de la république serbe de Bosnie). *« Les déplacements territoriaux »*[282] sont nombreux et sont l'occasion pour chaque camp de pratiquer sa propre violence de guerre. Mais la Serbie n'est pas seule à commettre une épuration ethnique, bien qu'elle en ait la primauté. Les Croates et Musulmans de Bosnie, alliés d'un temps, se séparent sur un nettoyage ethnique commis par les extrémistes croates qui menèrent *« la guerre dans la guerre, en utilisant les mêmes méthodes que les Serbes*

[280] Frédéric Le Roy, « XXIV. Carl von Clausewitz – Penser la guerre, penser la Stratégie », *Les grands auteurs en stratégie*, Caen, EMS Éditions, coll. « Grands auteurs », 2020, p. 440.
[281] Marie Victoria Uribe dans : Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne ; (XIXe - XXIe siècle), op.cit.,* p.214.
[282] John Keegan, *Histoire de la guerre : du néolithique à nos jours*, Paris, l'Esprit frappeur, 2000, p. 126.

contre la population civile majoritairement musulmane, afin de d'acquérir les territoires destinés à devenir un État croate au sein de la Bosnie. »[283] Les Bosniaques sont aussi cruels en employant des unités venues de l'étranger et notamment, du bataillon « el moudjahidin », *« créé le 13 août 1993, et mobilisée par le président IZETBEGOVIC lui-même, cette unité dirigée par l'Algérien Abou EL MAALI, ex membre du Groupe Islamique Armé (GIA), était la mieux équipée de l'armée Bosniaque et la plus combative »*[284] *:*

> *« On arrivait sur Igman… Ça commence à sentir mauvais, on était stationné avec un escadron du 1er REC. On a vu passer un nombre conséquent de camions et des volontaires, on va dire des moudjahidines bosniaques avec un foulard vert autour de la tête avec des inscriptions en arabe dessus. Déjà ils tiraient en l'air, on voyait bien qu'ils ne nous aimaient pas trop, on était sur le bord de la route, prêt à monter, ça commence… »*[285]

Les observateurs estiment qu'environ quatre à 6000 combattants irréguliers *« venus de 30 pays ont combattu au sein de la 7e brigade musulmane de l'Armée de Bosnie. »*[286] Ils venaient de divers horizons tels que l'Afghanistan, de groupes islamistes armés, des mouvances chiites comme le Hezbollah et quelques volontaires venus de pays occidentaux. Les pratiques de déshumanisation et d'animalisation sont devenues courantes. Afin d'alimenter la propagande qui sera diffusée à l'international, ces hommes n'hésitent pas à faire du football avec une tête de soldats serbes[287]. Ils sont décidés à instaurer un régime islamique appliquant la charia et reçoivent des consignes à appliquer face aux catholiques et orthodoxes : *« Un livret imprimé à des dizaines de milliers d'exemplaires énonce les « Instructions à l'usage du combattant musulman ». La torture, la mutilation ou l'exécution des prisonniers – militaires comme civils, femmes comme enfants – y est autorisée. »*[288] Cette propagande, enregistrée sur cassette vidéo, est le moyen de répandre le message clair du djihad envers le monde : *« Les cassettes vidéo enregistrées par les membres de cette unité ont*

[283] Gabrielle Varro, *Regards croisés sur l'Ex-Yougoslavie : des chercheurs face à leurs objets de recherche et aux événements sociaux et politiques*, Paris Budapest Torino, l'Harmattan, coll. « Espaces interculturels », 2005, p. 53.
[284] *Dictionnaire géopolitique de l'islamisme*, Montrouge, Bayard, 2009. p.370.
[285] Entretien semi directif du Cne GTR, commandant une compagnie du 2e régiment étranger d'infanterie, FRR, 1995, 21 Février 2023.
[286] Ana Otašević, « Les organisations combattantes irrégulières en Bosnie Herzégovine », *Stratégique*, no 2, vol. 103, 2013, p. 219.
[287] Les pratiques du Hezbollah, https://www.france.tv/france-5/hezbollah-l-enquete-interdite/toutes-les-videos/
[288] Quand le djihad se déroulait en Bosnie, *L'Opinion Indépendante : Actualités et Infos à Toulouse*, 2016. [Https://lopinion.com/articles/archives/6114_].

circulé ouvertement en Bosnie-Herzégovine jusqu'en 2001. Elles contiennent des scènes de torture, de mutilation et de décapitation des prisonniers serbo-bosniaques – soldats comme civils. »[289]

L'action violente est à son paroxysme, la délimitation des territoires et l'avertissement donné aux entrées des check-points expliquent que la cruauté, outil préféré de certains belligérants, est pratiquée :

> *« Il m'arrivait sur le territoire dans une poche croate entre les Bosniaques et les Croates de voir des têtes plantées sur des pics, sur des check-points, ce n'était pas des Serbes. »*[290]

Lors de ce conflit, la cruauté contre les populations civiles est répandue, mais on peut se rendre compte que certaines pratiques comme les exécutions sommaires, la torture, le viol deviennent quasiment habituels. Qu'est-ce qu'être cruel et quels actes pour anéantir l'autre ? Il ne peut être dressé une liste des différents types d'actes cruels, tellement ces derniers sont variés. Pendant ce conflit, indépendamment des actes de combat, les morts, les blessés, d'autres actes comme le viol ont été source de violence extrême. L'objectif du viol n'étant pas de porter la mort mais de faire souffrir la victime en assassinant sa personne sociale et morale :

> *« Le témoin 50 a affirmé qu'un autre homme serbe l'avait emmené du centre sportif Partizan dans son appartement à Brod où il vivait avec sa mère. Il a présenté le témoin à sa mère en la faisant passer pour sa petite amie serbe. Il l'a obligée à utiliser un nom serbe et à dire que sa mère et son père étaient Serbes. On lui a servi du cognac, mais elle n'avait jamais bu d'alcool parce qu'elle n'avait même pas 17 ans et que les femmes musulmanes, pour la plupart, n'en buvaient pas. Il l'a emmené ensuite dans sa chambre et l'a violé pendant quatre heures. Il était très cruel. « [C'était] inimaginable », a dit le témoin. « Je ne sais même pas comment le dire, l'expliquer. Je ne savais pas où prendre une douche. Je ne pouvais même pas me laver les mains. »*[291]

[289] Ana Otašević, « Les organisations combattantes irrégulières en Bosnie Herzégovine », *Stratégique*, nº 2, vol. 103, 2013, p. 219-230. P. 220.
[290] Entretien avec le Sgt VTE, 17e régiment du génie parachutiste, BATGEN, 1994, 8 février 2024
[291] Le témoin 50 | Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, [https://www.icty.org/fr/sid/188].

Cette souffrance morale, plus redoutable parfois que la souffrance physique, permet de définir la cruauté comme objet d'instrumentalisation politique. Le politique se félicite de cette souffrance infligée : elle transforme l'image de l'ennemi qui n'est plus une victime de combat. Il est connu que lorsque l'agresseur décide de pratiquer sa cruauté en ciblant l'identité sexuelle de la victime, il vise à éradiquer « l'espèce ». Il s'agit alors d'un viol politique, plus orienté vers l'extinction de la race que par une préoccupation d'ordre pulsionnel :

« Vous, les femmes musulmanes, vous les Bule [terme péjoratif], on va vous montrer. »[292]

Le viol est donc l'arme « efficace » pour détruire l'identité d'un peuple. Sa cruauté tranche toute filiation et annihile donc l'identité : *« C'est dans les tentatives d'élimination d'une communauté dans sa totalité qu'interviennent les viols politiques, c'est-à-dire pétris de significations autres que pulsionnelles. Lorsque l'ennemi est défini par ses liens de filiation étendue (une race), son éradication va au-delà de la mort de la seule personne physique et suppose d'empêcher les pousses, d'écraser les germes des générations futures, portées par ce même tronc commun de l'arbre de la filiation : cet ensemble à éliminer qu'est la communauté ennemie existe dans son passé comme dans son avenir, puisqu'elle est définie par le sang. »*[293]Le viol n'est pas une nouveauté dans ce conflit yougoslave, c'est une pratique courante des armées d'occupation. Les exemples en sont nombreux et chaque conflit connait de telles pratiques conquérantes car, *« en période de guerre, la « conquête sexuelle » des femmes de l'ennemi apparait comme une récompense ou un trophée couronnant le succès militaire. »*[294] Chaque conflit contemporain récent relate ces faits de violences sexuelles. La Grèce au travers de sa guerre civile, la guerre d'Espagne (1936-1939), la guerre civile de Colombie, la Somalie, le Rwanda rappellent entre autres que le viol est un invariant de la guerre, *« son objectif n'est pas seulement de viser le corps physique, mais de désintégrer la communauté et de propager le chaos social. »*[295] Qui se souvient qu'en 1992, en Inde, des milices privées en opposition avec la guérilla maoïste pratiquant le viol à grande échelle, se

[292] *Ibid.*

[293] Véronique Nahoum-Grappe, *« L'usage politique de la cruauté : l'épuration ethnique (ex-Yougoslavie, 1991-1995) »,* De la violence I, Paris, Odile Jacob, coll. « Hors collection », 2005, p. 280.

[294] Regina Mulhauser, « la violence sexuelle des soldats allemands pendant la guerre d'anéantissement en Union Soviétique (1941-1945) » dans, Raphaëlle Branche, Fabrice Virgili, *Viols en temps de guerre,* Paris, Payot, 2011, p. 43.

[295] Katherine Stefatos, la victimisation du corps et de la politique du corps : viol et abus sexuel pendant la guerre civile grecque, dans : Raphaëlle Branche, Fabrice Virgili, *Viols en temps de guerre*, op, cit., p. 55.

manifestent par les mêmes exemples de cruauté relatives au conflit yougoslave ? *« Les hommes présents sont généralement assassinés, les femmes molestées parfois mutilées, le cas échéant violées et tuées, et les maisons systématiquement détruites. »*[296] Et la France ? Aucune armée ne peut se targuer de n'avoir eu aucun recours à cette pratique. Les soldats français appelés ou engagés dans les évènements d'Algérie mettent en exergue leurs capacités à détruire, ils se transforment, torturent, violent. Ils sont bien conscients de la valeur transgressive du viol mais la situation de guerre est bien la preuve d'une mutation interne : *« les soldats ont pu alors laisser faire ou accomplir eux-mêmes des violences sur des êtres qui, avant d'être leurs semblables dans l'humanité, leur apparaissaient avant tout comme différents : femmes, Algériennes et ennemies. »*[297]

Le viol en Yougoslavie est beaucoup plus médiatisé car *« il est placé en pleine lumière »* [298] par sa localisation en Europe.

C'est ainsi que le viol de guerre est l'une des tactiques de guerre employée par les belligérants yougoslaves pour commettre le nettoyage ethnique. Il est très utilisé en Bosnie pour terroriser les autochtones et ainsi forcer cette population à partir. Les femmes qui subissent ces viols se retrouvent dans les camps de réfugiés. Accompagnées des vieillards et des enfants, elles sont prises en charge par l'ONU et par le personnel médical français :

> *« J'ai fait des soins dans un camp de réfugiés déplacés, que des femmes et des vieillards qui avaient été déplacés. C'était en école, on a fait des soins là-bas, j'ai fait des soins à des personnes qui avaient des infections importantes, et à d'autres qui étaient très stressées. »*[299]

Indépendamment de la pratique de destruction « banale » de l'acte de guerre, le bourreau choisira d'être cruel s'il souhaite que la victime soit consciente de son état, l'idée étant de la détruire au plus profond d'elle-même :

> *« Je sais que j'étais terrifiée. J'avais très peur, j'avais honte et je me sentais extrêmement sale, souillée. »*[300]

---

[296] Alexandre Soucaille : promettre le viol : milices privées contre guérilla maoïste dans l'État du Bihar (Inde), dans : Raphaëlle Branche, Fabrice Virgili, *Viols en temps de guerre*, op, cit., p. 119.
[297] Raphaëlle Branche, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire,* nº 3, vol. 75, 2002, p. 123-132, p. 132.
[298] Ibid, p. 132.
[299] Entretien semi directif avec le Cch BHK, service de santé des armées, BATGEN, 1995, 6 février 2023.
[300] Le témoin 87 | Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, [https://www.icty.org/fr/content/le-t%C3%A9moin-87].

Pour que la cruauté puisse être instrument politique, il faut en théorie que cela soit rationnel, la terreur étant l'outil du politique. La cruauté ne peut être considérée « cruelle » que par les victimes. Les bourreaux la détermineront comme outil positif d'une politique de purification et donc la légitimeront. Cynique, même le voisin d'un temps passé devient le bourreau :

> *« Elle fut forcée de boire de l'alcool, breuvage interdit aux musulmans, et de prendre un nom serbe avant d'être violée, comment un voisin, « un père de famille de vingt ans mon aîné, qui prenait le car avec moi tous les matins », a abusé d'elle. »*[301]

Les Serbes mènent une campagne de haine envers les populations croates et bosniaques. Ayant conquis les zones sécurisées, ils pratiquent le nettoyage ethnique afin d'anéantir les populations bosniaques. Le territoire doit être pur. L'épisode le plus connu de la pratique du nettoyage ethnique est celui de Srebrenica, ville de 44 000 habitants dont la moitié sont des réfugiés. Cette enclave bosniaque qui se situe dans la République des Serbes de Bosnie est protégée par 400 casques bleus néerlandais. En juillet 1995, les troupes serbes de Bosnie, sous les ordres par Ratko MLADIC et soutenues par le gouvernement serbe de MILOSEVIC, s'emparent la ville et veulent que les casques bleus quittent le territoire. C'est ainsi que les Serbes effectuent le nettoyage ethnique des Bosniaques en séparant les hommes, *« les femmes et enfants sont expulsés et déportés en bus. Plus de 20 000 sont déplacés de force en territoire contrôlé par les Bosniaques. Du 11 au 16 juillet 1995, 8 372 hommes et garçons restés dans l'enclave sont massacrés. Ils sont fusillés ou décapités avant d'être enterrés dans des charniers. »*[302] Pourtant entre mars et avril 1993, le général MORILLON, qui cherchait à éviter le nettoyage, s'était rendu à Srebrenica pour négocier l'évacuation des civils bosniaques. Il se rend compte d'une situation critique. La population attend avec impatience la venue de l'ONU afin d'ouvrir le corridor humanitaire. Son angoisse est telle que le Général MORILLON est pris d'assaut par les habitants :

---

[301] « *Le TPI veut démontrer que les viols de Foca faisaient partie intégrante de la purification ethnique en Bosnie »* - Le Temps.
https://www.letemps.ch/monde/le-tpi-veut-demontrer-que-les-viols-de-foca-faisaient-partie-integrante-de-la-purification-ethnique-en-bosnie.

[302] *« Le génocide des Musulmans de Bosnie ».*
https://museeholocauste.ca/fr/ressources-et-formations/genocide-musulmans-de-bosnie/

« Lorsque je veux monter dans mon véhicule et donner le signal du départ, une marée de femmes et d'enfants nous entourent ; elles ne veulent pas nous laisser partir… La légende de Srebrenica commence. »[303]

Les civils pris dans cet engrenage du nettoyage ethnique considèrent l'ONU comme le seul moyen d'échapper à cette situation ; les femmes prises dans une panique extrême sont incontrôlables :

« Les casques bleus vont rester avec elle, je dois moi-même aller négocier à Belgrade, à Pale la fin de leur souffrance et leur délivrance. Rien n'y fait. Elles sont dans la panique la plus totale que les hommes s'avèrent impuissants à conjurer. Elles ont décidé que je suis leur seule garantie et elles s'organisent pour m'empêcher de les abandonner. Grand nombre d'entre elles se couche avec leur enfant dans la neige devant nos roues. Pas question de forcer le passage. »[304]

Bien que général MORILLON tienne la promesse auprès de la population de ne pas l'abandonner, les événements au fil du temps démontrent la passivité des casques bleus néerlandais face au bourreau Serbe. Et en découle cette tuerie, qualifiée d'acte de génocide, tuerie la plus meurtrière contre des civils sur le continent européen depuis la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, la mission continue et dans les derniers mois de la FORPRONU, en octobre 1995, avant les accords de Dayton, les soldats français poursuivent leur action humanitaire en livrant une aide alimentaire à la population restante dans Srebrenica :

« J'ai ouvert le premier convoi, la zone d'Ilidza, de marche vers la poche de Srebrenica. Je suis donc monté à côté dans le véhicule du bosniaque, j'étais censé protéger le chauffeur, donc en fait on a convoyé des camions, avec un peloton de blindés, trois Sagaies, un avant deux en arrière. Il y a aussi un VAB au cas où ça cartonne, de façon de débarquer du camion et rejoindre le véhicule de protection. On a traversé tout le quartier serbe dans ces camions jusqu'à Srebrenica. On apportait de la bouffe dans la poche encerclée par les Serbes. »[305]

[303] Philippe Morillon, *Croire et oser : chronique de Sarajevo*, Paris, B. Grasset, 1993. p. 172.
[304] *Ibid.* p.172.
[305] Entretien semi directif du 1e CI DCN, 1er régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1er Février 2023.

Srebrenica, le lieu des exactions serbes le plus connu, n'est pas unique. On peut aussi citer, dès 1992, un massacre parmi tant d'autres, commis par des miliciens et des policiers Serbes dans le village musulman de Hranca. Les populations qui fuient les combats, dans leur exode, découvrent de nombreux villages victime d'exactions :

> *« La fumée qui s'échappe de maisons brûlées dans un champ attirent l'attention (...). Un village musulman, dans une zone d'habitat serbe. En territoires bosniaques occupés. Là le concert des pleurs. Des femmes de tous âges, voilées, vêtus de longues robes, parfois recouvertes de vestes en jean, pleurent dans les jardinières, sur les bas-côtés, dans les cours. Pas d'hommes à deux ou trois exceptions près. Le spectacle des maisons complètement détruites, de vaches gisantes, de matériel agricole brisé. Le spectacle d'un massacre. »*[306]

Le monopole du massacre ne revient pas qu'aux Serbes, les Croates commettent aussi l'impardonnable dans le village d'Ahmići en Bosnie centrale, près de Vitez, où plus de 100 civils, dont 32 femmes et 11 enfants, sont tués *:*

> *« C'est dans cette même vallée qu'eut lieu, le 16 avril, le massacre de la centaine d'habitants musulmans d'Ahmići, surpris dans leur sommeil au petit matin. Me rendant dans le village avec un aumônier catholique et un autre protestant ainsi qu'une équipe de l'AFP, nous avons été frappés par l'odeur de mort, de charogne. Le minaret était couché sur la petite mosquée, une maison éventrée laissait voir un lit, les chaussons du propriétaire à son pied, une canalisation d'eau rompue continuait de couler. Des soldats britanniques évacuaient les corps que l'on venait juste de découvrir, près d'une semaine après le massacre. »*[307]

Comment définir une telle haine afin que les voisins d'hier s'exterminent aujourd'hui ?

> *« Entretemps, j'ai appris que le fils d'une famille avec laquelle j'avais partagé le mouton de l'Aïd avait dû prouver son engagement et sa fidélité à la cause musulmane en égorgeant son meilleur ami croate. Ces deux garçons*

[306] Jean Hatzfeld, « Tuerie serbe dans un village bosniaque », *Libération,* 5 mai 1992. Annexe 31.
[307] Jean Luc Cotard, *Kakanj 1992 : les sapeurs découvrent la violence*, *art cit.,* p. 125.

habitaient dans une maison jumelée. La sœur de l'un était la copine de l'autre. Les quatre avaient été élèves de l'une de nos interprètes. »[308]

Que se passe-t-il dans la tête d'un simple personnage, citoyen d'un temps, père de famille qui se métamorphose en une brute cruelle ? Deux types de haine sont identifiés, la haine politique et la haine tragique. Celle-ci se manifeste lors de l'interaction proche dont la moindre vue ravive les raisons de détester l'autre. La haine politique se désamorce lorsque cette haine devient concrète, lorsque le bourreau, insensible en façade, doit faire face à sa victime. Il utilise les moyens pour ne pas le regarder, car au plus profond lui, il sait qu'il est aussi un homme identique. La propagande vient en aide à celui qui s'interroge sur l'explication de son geste, associe l'alcool au geste afin de le dédramatiser. Il est donc clair que la pratique du génocide n'est pas une multitude de pulsions mais bien une victoire de la raison, de la confiance, des arguments proposés officiellement, de la rationalisation technique, de la camaraderie et de la solidarité. L'obstacle de ce processus est le regard et le contact avec la victime. La condition du génocide est d'empêcher les regards entre le bourreau et sa victime. Une des conditions du génocide est de rendre sa victime repoussante, hideuse afin que cette pratique s'inscrive dans la réalité de la lecture de l'autre, sale, bestial, repoussant… La cruauté et son programme sont les éléments déclencheurs du travail sur le corps de l'autre. L'objectif étant de *« tuer l'identité communautaire. »*[309]

On peut être tenté de s'interroger sur l'action des casques bleus. Pourquoi n'ont-ils pas réussi à empêcher cela ? Pourtant, bien que les exactions soient nombreuses, ils participeront à la protection et à l'évacuation de la population, limitant le carnage. Les soldats français ne seraient-ils pas aussi les victimes collatérales d'un conflit particulier ? Ils subissent et ne peuvent aussi se comporter en soldats initialement formés à se battre contre un ennemi désigné :

« On nous avait enseigné un combat destiné à affronter les troupes du Pacte de Varsovie … Nous savions combattre au sein d'une division, d'un corps d'armée, avec au-dessus de nous des supérieurs qui nous donnaient notre mission et en face des ennemis qui voulaient nous imposer leur volonté… On aidait les copains cavaliers et fantassins à encaisser et à répliquer, éventuellement en participant directement au combat lui-même. C'était simple… Naïfs que nous

[308] *Ibid*. p. 128.
[309] Véronique Nahoum-Grappe, « Anthropologie de la violence extrême : le crime de profanation *», Revue internationale des sciences sociales*, nº 4, vol. 174, 2002, p. 609.

étions ! En Bosnie, l'environnement politique et tactique était complètement différent de ce à quoi nous avions été préparés. »[310]

4) L'utilisation de l'arme limitée à la stricte défense

« Le casque bleu est coincé au centre de combats passionnés et quasi impossibles à contrôler. Il doit assister, impuissant, à des meurtres et à des séances de torture sans pouvoir réagir, étant donné que son mandat ne l'autorise pas à intervenir par les armes. Ce qui m'amène à témoigner des difficultés auxquelles le soldat doit faire face en mission de maintien de la paix, et de l'importance d'une formation adéquate, car il sera confronté à la mort et à la torture des civils par les belligérants, ainsi qu'à l'éventualité de sa propre mort. »[311]

La violence de la guerre est bien réelle et le contexte humiliant laissant les belligérants en position de force ne fait donc qu'appuyer la frustration des soldats français tout au long du conflit : les procédures d'utilisation de l'armement sont strictes, et la réponse doit être adaptée en fonction de la situation, c'est cela être soldat de la paix :

« Les casques bleus des BATINF sont équipés des armes « les moins agressives possibles » et leur capacité à ouvrir le feu est limitée à la seule autodéfense, pour eux et, on en l'oubliera longtemps pour la population environnante. » [312]

La mission de type onusienne, celle qui entretient la culture de la paix depuis la création de la charte des Nations Unies s'organise autour d'un système à trois plans qui comprend le cessez-le-feu, les négociations en vue d'un règlement du conflit et la mise en place d'une force d'interposition et l'instauration d'une zone démilitarisée.

[310] Jean-Luc Cotard, *Kakanj 1992 : les sapeurs découvrent la violence*,*art. cit.,* p. 122.
[311] Michel Sartori, « Des casques bleus démunis face à un génocide en Bosnie-Herzégovine : La mort et le sacrifice ultime », *Frontières*, nº 2, vol. 14, 2002, p.78-81, p. 78.
[312] Michel Goya, *Le temps des Guépards : la guerre mondiale de la France : de 1961 à nos jours*, *op. cit.,* p. 135

L'opération de paix qui interpose une tierce force de l'ONU entre deux forces adverses, crée un *« déni stratégique et tactique. »* [313] Proposer une interposition laisse entendre que les belligérants du conflit s'orientent plus vers la négociation que la poursuite des combats. Il ne s'agit en fait que d'acteurs parmi les autres, destinés à gêner l'action conquérante du belligérant. Celui-ci ne renonce pas à ses objectifs guerriers. Il manipule la force d'interposition. Tout est bon pour le belligérant pour tromper le casque bleu. C'est ainsi que depuis le début du conflit, les forces de l'ONU sont réparties sur des bases importantes mais aussi dans de nombreux postes dispersés et à la merci des tirs des belligérants. Les casques bleus subissent tirs, bombardements, et deviennent otages :

> *« Lors de la prise du pont de Verbanja. Il était 4 heures du matin, le poste, ça faisait une journée qu'on était dedans, on avait fait la relève… lors de la relève entre nous, les miliciens serbes en ont profité pour envahir le pont ainsi que notre poste de survie. Je me suis retrouvé au fin fond d'un poste de surveillance et j'ai entendu des bruits. Ils avaient attaqué la zone de vie où on dormait et où on mangeait. Et je me suis retrouvé tout seul en disant : « qu'est-ce que je vais faire ? » J'entendais les autres gueuler. Moi, en tant que pilote VAB, j'ai dit si je prends le VAB, ce n'est pas possible car le temps qu'il démarre, parce qu'il faut un quart d'heure de préchauffage pour enclencher une vitesse, dont je me suis retrouvé comme un con, et je me suis retrouvé face à face avec un milicien serbe avec mon lieutenant carrément à poil. J'ai dit au lieutenant : « qu'est-ce que je fais ? » Il m'a dit « fais rien, tu rends ton Famas[314] et puis tu nous suis. » Après on était chahuté dans le poste. Après par les autres collègues ,ils avaient remarqué comme ça qu'on ne répondait plus toutes les demi-heures… Au truc. »*[315]

La consigne, en tant que force de la paix, est de ne pas répondre et de respecter scrupuleusement les règles d'ouverture du feu, ce qui interroge à nouveau l'identité du soldat sur le terrain :

> « *En ce moment-là, non, non, non pas comme un vrai soldat… parce que l'utilisation d'armes, un soldat utilise son arme pour se défendre, et pour défendre*

[313] André Thiéblemont, « Culture de paix et emploi de la force armée », *Le Débat*, nº 5, vol. 142, 2006, p 19-31, p. 20.
[314] Fusil d'Assaut Manufacture d'Armes de St Etienne, arme de dotation française.
[315] Entretien semi directif du 1e Cl DCY, 3e régiment d'infanterie de marine, BATINF 4, 1995, 27 Janvier 2023.

les autres…(silence)… On était très tenu par les règles d'engagement. Soldat oui, parce que l'on porte un uniforme, mais… Voilà… »[316]

« Parce qu'on est impuissant au sol, on était des soldats de la paix, on n'avait pas le droit de se servir de son arme, ni en légère [référence au fusil, arme légère], rien du tout. On arrivait au check-point, on attendait le bon vouloir de ceux qui tenaient le check-point. Que ce soient des Serbes, des Bosniaques, des Croates. Pour aller de Kakanj à Sarajevo il en avait un paquet de check-points ! Le problème, c'est que l'ONU dans le contexte de l'époque, 30 ans en arrière, n'autorisait pas l'emploi des armes. » [317]

Les forces de l'ONU sont donc dans ces moments de tension, impuissantes à faire appliquer les résolutions de l'ONU. Est-ce que la culture de la paix n'a pas tout simplement créé ces situations humiliantes ?

L'action de faire la guerre associe directement l'utilisation de l'arme comme nécessité. Or, dans ce contexte, les soldats français ne font pas la guerre. Pourtant ils vivent celle-ci, enfermés dans des dispositifs en contact permanent avec les différentes forces des trois peuples. Ils vivent des situations complexes lorsque leurs positions sont adossées aux lignes serbes ou bosniaques. Ces postes sont visibles grâce au drapeau aux couleurs de l'ONU, *« censés afficher la neutralité des casques bleus et les garantir contre toute attaque. »*[318]

La guerre est bien présente mais il y a possibilité qu'elle soit vécue autrement :

« *Toutes les expériences de combattants ne sont pas faites de souffrances et de scènes horrifiques. Là-bas, dans la guerre, ils peuvent avoir vécu d'extraordinaires moments : des peurs et des confrontations à des situations extrêmes, des montées d'adrénaline, une sorte d'ivresse dans des odeurs de poudre et des sonorités de mitraille. »*[319]

Toutes ces attaques, ces humiliations, jusqu'à ce dernier acte d'un lieutenant qui brandit le drapeau blanc le 25 mai 1995 où *« il était censé contrôler des armements bosno-serbes dans une caserne où était implanté… un état-major bosno-serbe ! »*[320]sont les

[316] Entretien semi directif du Mdlc DFR, 602e régiment de circulation routière, 403e BSL, 1993, 7 février 2023.
[317] Entretien semi directif du Lcl PKL, 3e régiment du matériel, BATGEN, 1993, 26 janvier 2023.
[318] *Ibid*.p.23.
[319]André Thiéblemont, « Retours de guerre et parole en berne », *Inflexions*, no 2, vol. 23, 2013, p135-142, p. 141.
[320] *Ibid.* p.27.

résultats d'une absolue nécessité de faire la paix à tout prix. Ces épisodes tragiques, car il ne faut pas oublier le nombre élevé de soldats français décédés (54 pour la FORPRONU de 1992 à 1995), blessés ou qui vivent encore aujourd'hui avec le sentiment d'humiliation, de frustration, ont ainsi créé des sentiments de honte, de colère et des questionnements sur l'institution onusienne. Aujourd'hui, cette logique de paix ne fait pas l'unanimité pas chez la plupart des anciens casques bleus. Et la frustration reste un des points négatifs de l'intervention :

> *« Très frustré, très, très, frustré. Voyez très bien la personne en face de vous qui vous tire dessus, vous savez où elle est. Tous les soirs, elle vient au même endroit. On vous tirait dessus, on avait le droit de rien faire. »* [321]

> *« Oui, plusieurs fois, disons que nous, on avait un camp de ravitaillement géré par des légionnaires qui étaient sur un plateau, j'avais une P4 que je prenais pour aller chercher les pièces détachées pour l'informatique et plusieurs fois je me suis fait tirer dessus. Frustré oui quand même un peu. Mais dans ces cas-là je peux vous garantir on roule comme des malades. »* [322]

> *« Oui, frustré, mission casques bleus, mission à la con, même si on n'a pas été aussi exposé que les gars de l'armée de terre qui partaient convoyer les convois et qui se retrouvaient vraiment dans des situations à la con. Il y avait des fois, des mecs en face, dans le quartier de Butmir, qui s'amusaient –, on entendait un pélot qui passe au-dessus de la tête, un mec qui s'amusait, et nous, on était là, on n'était pas armé, ont était là juste pour charger, décharger des avions. On n'était pas des combattants à proprement parler, c'est aussi pour ça que la mission casques bleus… ça m'est restée. »* [323]

La frustration est associée au manque d'agissement face aux situations exaspérantes ; agir permet de maintenir la confiance en soi et de diminuer la tension nerveuse, quand cela est réalisable. Les expériences de guerre démontrent que cette frustration est aussi le fruit de l'ordre du commandement :

> « *À Sarajevo de 1992 à 1995, les règles d'ouverture du feu, dans le cadre des règlements des Nations unies, pouvaient varier considérablement d'un bataillon à*

[321] Entretien semi directif du Sch BCR, 4e régiment du matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.
[322] Entretien semi directif de l'Adj KGL, armée de l'air, FRR, 1995, 23 mars 2023.
[323] Entretien semi directif de l'Adj KGL, armée de l'air, FRR, 1995, 23 mars 2023.

l'autre. Dans certains cas, le chef de corps se réservait seul le droit de faire ouvrir le feu ; dans d'autres unités, au contraire, l'initiative du tir était laissée au jugement de chacun, quel que soit son grade. La complexité des situations fit que les bataillons « décentralisés » n'ont pas beaucoup plus ouvert le feu que les unités « centralisées », mais il est certain que la frustration et donc les troubles psychologiques y furent bien moindres. »[324]

La difficulté de la mission réside aussi dans les moyens mis en place pour répondre. Le premier mandat n'est équipé que de fusil d'assaut Famas :

« Aussi sont-ils quasi-désarmés, en tous cas armés pour la seule autodéfense ; leur rôle est de garantir l'acheminement de « l'aide humanitaire », pas de s'opposer à ce qui nécessite celle-ci ; autrement dit, il s'agit de faire en sorte que les malheureuses populations otages de ce type de conflit meurent le ventre plein ; car elles meurent, puisqu'il n'est pas question d'intervenir à l'encontre de l'un ou l'autre des belligérants, sauf « légitime défense ». »[325]

Il faut attendre l'arrivée des bataillons suivants pour commencer à voir une évolution de l'armement, qui permet ainsi de répondre aux provocations des belligérants :

« Quelque part, oui, on a quand même l'impression, un vrai casque bleu, un soldat de la paix, c'est bien, c'est beau, c'est plein de bonnes choses, mais là quand on vous tire dessus la seule chose qu'on a envie c'est de se défendre, là c'était compliqué, avec mon armement de base en tant que personnel de santé, c'était compliqué de répondre à un tir de mortier avec mon Famas, mais heureusement on avait le RHP sur les positions, ils avaient de quoi répondre, ils ont répondu, et ça été réglé. »[326]

Au travers des divers entretiens, le sentiment de frustration laisse place au soulagement qui apparait en 1995 avec la fin de la FORPRONU, remplacée par la Force de Réaction Rapide :

« Oui, non. Oui être frustré d'attendre leur bon vouloir et de devoir négocier au check-point pour avoir le droit de passage. On n'avait pas le droit de forcer un check-point… C'était juste des chicanes ! Nous, avec les convois, on

[324] Goya Michel, Le temps des Guépards : la guerre mondiale de la France : de 1961 à nos jours, *op.cit.,* p. 132.
[325] Jean-René Bachelet, « L'action militaire : sens et contresens », *Inflexions*, nº 1, vol. 1, 2005, p.45-63, p. 47.
[326] Entretien semi directif du Sgt MSN, service de santé des armées, 20 Février 2023.

pouvait les forcer, mais on n'avait pas l'autorisation, fallait attendre que la petite dame où le petit monsieur en kaki mais qui n'avait rien de militaire veuille bien lever la barrière, donc ça, ça nous a énormément frustré. C'est pour ça, que quand les avions de l'OTAN sont intervenus on s'est dit enfin ! Je pense qu'après coup, quand la FRR est intervenue en 95 on s'est tous dit, ceux qui avaient vécu là-bas, enfin le président CHIRAC a décidé de rentrer dedans et là, les choses ont changé ! »[327]

Néanmoins, on ne peut prétendre que les soldats français sont restés passifs, à attendre sur une position. De nombreux témoignages viennent préciser que les belligérants ont appris aussi à savoir que les casques bleus français n'étaient pas des amateurs :

« Par radio, le blessé, conscient, me désigne la maison du départ des coups à 150 m. Le fusil est encore visible. Autorisation de feu ! 17 obus 20 mm d'abord perforants puis explosifs traversent et incendient l'habitation, tuant celui qui avait osé tirer sur mon SOA. Sur l'autre flanc, une mitrailleuse s'obstine contre le blindage de mon VBL et du VAB voisin. En Sagaie[328]*, les Spahis qui ont perdu DUBRULE dernièrement, ripostent sur ordre et sans état d'âme à l'arme automatique détruisant la mitrailleuse et menaçant de leur canon un binôme qui nous vise en RPG*[329] *antichars à moins de 20 m. »*[330]

De nombreuses actions contredisent la théorie du casque bleu inactif, il combat et vit les moments les plus compliqués de son existence, car combattre *« n'est pas un phénomène « normal », c'est un événement extraordinaire et les individus qui y participent ne le font pas de manière « moyenne ». Comme un objet à très forte gravité qui déforme les lois de la physique newtonienne à son approche, la proximité de la mort et la peur qu'elle induit déforment les individus et étirent leur comportement vers les extrêmes. »*[331]

Bien que les situations soient extrêmement complexes, les casques bleus, professionnels et appelés aguerris, maîtrisent l'utilisation de leur arme malgré toute la colère ressentie envers les belligérants : *« la maîtrise du feu appartient aux professionnels qui*

[327] Entretien semi directif du Sgt MSN, service de santé des armées, BATINF 3, 1993, 20 Février 2023.
[328] Véhicule de Reconnaissance à Canon de 90 mm, dit « Sagaie », blindé léger à six roues motrices français.
[329] RPG7, lance-roquette anti char de fabrication soviétique.
[330] Témoignage du général de corps d'armée Bernard Barrera, commandant d'unité à l'époque des faits, 92e régiment d'infanterie dans Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits* : *op. cit.,* p. 103.
[331] Michel Goya, *Le temps des Guépards : la guerre mondiale de la France : de 1961 à nos jours*, *op.cit.,* p. 8.

obéissent et ne succombent pas à la haine. Long face-à-face, armes fumantes, mais en feu. Imposer la force permet de ne pas subir et d'être respecté, craint et donc épargné. »[332]

Les soldats ripostent non pas seulement pour protéger leur vie mais aussi en cas d'exactions envers la population civile :

> *« Le 20 mai, la deuxième section est à nouveau sous le feu d'un sniper qui blesse une fillette à proximité de sa position. La riposte particulièrement précise du VAB canon de 20 du sous-officier adjoint sur la position identifiée du tireur le neutralise définitivement. »*[333]

Certaines sources montrent que quelques nations se soucient peu des recommandations onusiennes. Les Britanniques ont la réputation de ne pas se laisser faire face aux agressions des belligérants :

> *« Bon, là, on ne rigolait plus, Bosnie entre Prozor et Vitez en 1993, au moins les Anglais avaient une ouverture du feu très light… »* [334]

> *« Salut, oui, effectivement, je me rappelle qu'on appréciait être escorté par les Rosebeaf car ils ne se prenaient pas la tête avec les consignes d'ouverture du feu de l'ONU. Au moindre coup de feu et impact sur le véhicule, ils ouvraient le feu ! »*[335]

Règle onusienne ou fébrilité française du commandement ?

On peut donc dire que les casques bleus font la guerre. Est-ce pour cela qu'ils sont des combattants dans cette mission de la paix. Est-ce que l'ONU ne serait pas l'exutoire de ce malaise professionnel ? Car, en fin de compte, le casque bleu est l'opposé de ce que doit être un militaire combattant dans une armée nationale. Ces quelques lignes résument parfaitement sa situation :

> *« Qu'est-ce qu'un militaire qui attend d'être pris pour cible avant de faire feu ? Qui privilégie le dialogue à l'affrontement ? Qui se montre plus souvent passif que proactif ? Plus statique qu'en mouvement ? Qui cherche à se rendre visible*

---

[332] *Ibid.*
[333] Témoignage du colonel Pierre. S, chef de section à l'époque des faits, 5e régiment d'infanterie dans : Gilles Haberey, Rémi Scarpa, *Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits*, *op. cit.,* p. 109.
[334] Témoignage de P Marchal, les anciens de Bosnie : Forpronu, Facebook, consulté le 11 avril 2024.
[335] Témoignage de O Leroux, les anciens de Bosnie : Forpronu, Facebook, consulté le 11 avril 2024. Annexe 32.

plutôt qu'à se camoufler ? Un ahuri, un lâche, un incompétent ? Non, un Casque bleu. »[336]

L'ONU qui a pour mission de prévenir des conflits, de consolider et de maintenir la paix, doit maitriser son travail de médiation, de réconciliation et de négociation. Est-ce que cela s'est passé ainsi en Ex-Yougoslavie ? Certains exemples démontrent ainsi que des règles strictes doivent être légion. L'image de l'ONU n'a-t-elle pas été dégradée à cause de la non impartialité de ses responsables ? L'épisode de Srebrenica rappelle à quel point, cette impartialité envers les différentes parties est essentielle pour la suite de l'Opex. La promesse de protection de l'enclave par le Général MORILLON[337], non tenue, la prise de partie de celui-ci impactant les intérêts de l'autre belligérant, augmentent l'échec de la mission. Théoriquement, le maintien de la paix ne doit recourir à la force « *qu'en dernier ressort, en cas de légitime défense et elles doivent toujours agir avec le consentement du gouvernement du pays où elles sont déployées.* »[338] Suite aux divers témoignages des situations vécues par les casques bleus, on ne peut que s'interroger sur la différence entre la préconisation et la réalité. Demander aux Serbes l'autorisation de répondre parait absurde. Ce genre de contraintes ont-elles contribué à décrédibiliser l'ONU auprès des casques bleus ? Que pensent les soldats ayant vécu cette expérience ? Le septième chapitre de la charte des Nations unies autorise à prendre toutes les mesures nécessaires pour rétablir la paix : est-ce que cela a été le cas ? quelle est la vision 30 ans plus tard ? La grande majorité des personnes interviewées ont une vision négative de l'institution onusienne :

« Pas forcément que du bien, voilà. Je dis ça car j'ai fait aussi la Finul[339]*. Je ne suis pas sûr de grand-chose, je ne suis pas persuadé de son poids, en tout cas actuellement. »*[340]

« Une grosse merde, pardon mais… Ça ne serait pas passé comme ça si ça serait en compagnie normale. De toute façon, parce que c'est la pire mission que j'ai eue et comme par hasard c'est avec l'ONU… Après c'est personnel. »[341]

---

[336] Michel Liégeois, « Quel avenir pour les Casques bleus et le maintien de la paix ? », *Politique étrangère*, nº 3, Automne, 2013, p. 65-78. p. 66.
[337] Art, cit., p. 67.
[338] Paix et sécurité internationales, [https://unric.org/fr/ressources/lonu-en-bref/paix-et-securite-internationales/].
[339] Force Intérimaire des Nations Unies au Liban.
[340] Entretien semi directif du Mdlc DFR, 602e régiment de circulation routière, 403e BSL, 1993, 7 février 2023.
[341] Entretien semi directif du 1e Cl DCY, 3e régiment d'infanterie de marine, BATINF 4, 1995, 27 Janvier 2023.

« Je ne vais pas parapher le général DE GAULLE, le machin qui ne sert à rien, non mais franchement c'est le sentiment que j'ai… (rire)… Si on prend la gestion d'une crise aujourd'hui, comme l'Ukraine, est-ce que l'ONU est intervenue une seule fois ? Ou vote-t-elle une résolution ? Quand il vote une résolution d'attention sans usage de la force armée, ça ne sert à rien ! On fait que les déclarations d'intention. »[342]

« Heureusement qu'elle est là en tant qu'entité, elle a le mérite d'être là, maintenant de ma petite expérience, y a-t-il une réelle efficacité ? Je ne sais pas, si l'ONU n'avait pas été là, cela serait pire. Elle a eu le mérite de montrer sa présence, c'est une force d'opposition pacifique, en ce qui concerne son efficacité active, non, l'efficacité passive, oui. »[343]

« Le béret de l'ONU, je l'ai viré. »[344]

« La mise en valeur, je venais pour défendre l'ONU, mais je n'aurais pas aimé faire partie de l'ONU j'étais très fier de faire partie de la FORPRONU mais en étant de la FRR. Et non pas en portant le béret bleu, parce que, j'estimais que les règles d'engagement ne sont pas mises en valeur et prennent trop de temps, il faut rendre compte et tant que le temps arrive où il y a autorisation… voilà maintenant c'était l'époque de Verbanja, ceux qui s'étaient rendus, donc on avait un peu marre de baisser la tête… »[345]

« Alors l'ONU, je dirais, c'est une belle utopie ! Je pense que c'est bien, c'est un beau rêve, mais à partir du moment où on ne se donne pas les moyens de coercition on ne peut pas aller jusqu'au bout… » au moins pour la partie militaire… »[346]

L'ONU est donc considérée comme une organisation faible et n'apparait pas comme une institution en phase avec les valeurs et les traditions de l'armée française. Le soldat les voit parfois mises à dure épreuve dans certaines opérations.

[342] Entretien semi directif du Lcl PKL, 3e régiment du matériel, BATGEN, 1993, 26 janvier 2023.
[343] Entretien semi directif du Sgt MSN, service de santé des armées, BATINF 3, 1993, 20 Février 2023.
[344] Entretien semi directif du 1e Cl DCY, 3e régiment d'infanterie de marine, BATINF 4, 1995, 27 Janvier 2023.
[345] Entretien semi directif du CNE GTR, commandant une compagnie du 2e régiment étranger d'infanterie, FRR, 1995, 21 Février 2023.
[346] Entretien semi directif du Mdlc DRD, 5e régiment de chasseurs, BATINF 3, 1992, 7 février 2023.

Les principes inculqués guident le militaire dans sa mission et lui indiqueront la bonne posture à avoir en mission. Ces valeurs apprises par le soldat se retrouvent dans tout son parcours professionnel. La première des valeurs est peut-être celle qui façonne le plus l'identité et la plus importante dans l'armée : l'honneur. Celui-ci a été mis à rude épreuve :

> *« Les Serbes tournaient avec une Sagaie aux couleurs serbes [véhicule français volé par les Serbes], c'était quand même délirant. On a pris cher en termes d'éthique, et en termes d'amour-propre. On a vraiment mis cela au placard. On ne nous permettait pas de faire notre boulot. »*[347]

Le courage est aussi une valeur essentielle pour le soldat, car il doit être prêt à se surpasser et faire face à des situations dangereuses et complexes, en prenant aussi en considération que sa vie peut être mise en danger :

> *« La situation était simple : tuer ou être tué. Mais une fois l'attaque repoussée, bien plus tard au quartier, conscient de la légitimité de mon action, j'ai compris que la maîtrise de la force et du pouvoir de tuer repose pour beaucoup sur les enseignements reçus dans le cadre de ma formation d'une part, mais aussi sur ma formation morale et spirituelle d'autre part. »*[348]

La loyauté, valeur importante, est le ciment de la relation avec les camarades et les supérieurs hiérarchiques du soldat, elle impose un respect de la parole et de l'engagement, elle fédère et par sa cohérence dans l'action, permet de reconnaitre la valeur de l'autre :

> *« On avait un super chef, le colonel B, qui commandait le 126e RI et qui était un vrai Monsieur, un vrai chef… Celui-ci avait dit que le drapeau français devait être 10 cm au-dessus du drapeau de l'ONU sur le double mât qui avait été construit pour ; nous étions environ 1200 sur ce qui servait de place d'armes et il a bien précisé que le premier véhicule français qui s'arrête à un check-point à l'intérieur de la poche… viré ! Retour du chef de bord en France. Donc, deux jours après, ils (les Bosniaques) ont voulu mettre une barrière … (rires)… On n'a jamais plus été embêté pendant tout le séjour. »*[349]

Les nombreuses valeurs qui permettent le fonctionnement de l'institution ont un impact sur la façon de penser des soldats. Elles leurs permettent d'agir et d'interagir avec les

[347] Entretien semi directif du 1e Cl DCN, 1e régiment de hussards parachutistes, BATINF 4, 1995, 1er Février 2023.
[348] Saa Karim, « Témoignage d'un officier d'infanterie de marine », *Inflexions*, vol. 9, no 2. p. 71.79, p. 74.
[349] Entretien semi directif du Mdlc DRD, 5e régiment de chasseurs, BATINF 3, 1992, 7 février 2023.

autres unités et les diverses sociétés. Le sens de l'honneur et la fierté du devoir accompli sont façonnés par les valeurs. Plus celles-ci sont ancrées, plus le soldat est motivé et engagé dans son action. Les valeurs et les traditions permettent de faire face aux contextes difficiles car elles ont permis tout au long de la formation, d'acquérir les compétences nécessaires à avoir une force mentale et morale pour avancer malgré la difficulté. Dans le cadre des entretiens, il ressort souvent que la camaraderie est bien réelle. Travailler ensemble, se soutenir dans la difficulté créent de la solidarité. Cette dernière permet de développer les liens de confiance au sein de l'unité, efficaces pour maintenir une activité pertinente. Adhérent aux valeurs de l'armée, le soldat est en mesure de se projeter, dans d'autres missions extérieures, outre la défense du territoire national. Il développe ainsi un caractère afin de répondre aux challenges du métier. Il s'approprie au cours de sa carrière, une autre réflexion au fur et à mesure des défis auxquels il est confronté. Mais au regard des évènements, ils ont été mis à rude épreuve du fait de la spécificité du conflit et de leur rôle dans celui-ci. On peut donc bien affirmer que le soldat français sous l'égide de l'ONU est bien un combattant reconnu par ses pairs. Un ruban[350] rappelle l'engagement, malgré la difficulté, 30 ans plus tard, l'ensemble des acteurs est fier d'avoir participé à cette page d'histoire militaire : *« ah !! oui, j'y retourne direct ! »*[351]

[350] Annexe 33.

[351] Entretien semi directif du 1e CI CDT, 1er régiment médical de Metz, BATGEN, 1993, 1er février 2023.

Conclusion

La guerre s'est achevée en 1995 avec les accords de Dayton et la mort de plusieurs dizaines de casques bleus de nationalités différentes, dont une grande partie issue de l'armée française.

Le conflit est singulier car la relation, entre les belligérants et les actions de la communauté internationale, se complexifie par une législation du cadre d'action constamment modifiée et pesante. Le nombre important d'acteurs ne permet pas une vision globale, chacun travaille pour son intérêt, chacun se fait sa propre lecture de la situation et choisit d'être en contradiction en fonction de son besoin. La voie diplomatique est l'antagonisme de l'action armée, elles seront en rivalité tout au long de ce conflit.

L'ensemble des soldats français interrogés sont fiers d'avoir participé à leur mission de casque bleu, mais leur analyse en fait une mission hors norme en termes de reconnaissance, elle n'est pas considérée comme une action grandiose digne d'un passé glorieux militaire. La reconnaissance de cette armée ne se fait qu'au travers des actions opérationnelles, « *des actions opérationnelles – encastrées entre le jeu mouvant des règles et valeurs sociales – et le cadre politique et diplomatique complexe des organismes internationaux qui les initient.*[352] Les militaires français ont fait preuve de professionnalisme face à tous les challenges qui leurs ont été imposés. On peut les considérer comme des combattants bien que coiffés d'un béret de l'ONU, symbole d'une paix durable, mais appliquée qu'avec des mots. L'ONU et son administration, la politique française privilégiant la diplomatie et non l'engagement militaire ainsi que la culture de la paix permanente pour toutes actions ont affecté les forces françaises présentes sur le territoire. Au regard de l'organisation, des décisions irrationnelles, des humiliations, et du manque de neutralité de certains dirigeants, on ne peut donc que constater que ces soldats ont été nettement impactés par la non application des valeurs acquises dans le cadre de leur formation. Ils ont eu le sentiment que leur honneur était sali et ont remis en

[352] Éric Letonturier, « Reconnaissance, institution et identités militaires », *L'Année sociologique*, nº 2, vol. 61, 2011, p.323-350, p. 346.

question le sens de leur action, en-dehors même de leur situation de soldat de la paix : « *ce déclin de l'honneur concerne et frappe fortement les militaires, en affectant la pleine et entière reconnaissance qui leur était attribuée d'emblée comme porteurs d'une valeur rattachée. »*[353]

Le soldat français est une victime de la culture de la paix dont la logique est basée sur la non confrontation et le dialogue, ce qui est contraire à une logique militaire. Il est donc l'objet des hauts fonctionnaires des Nations unies qui prônent cette culture pendant tout le conflit. Cette culture de la paix a eu des effets néfastes sur l'éclatement de la Yougoslavie. L'ONU a souhaité ne pas reproduire les évènements de Somalie en 1992, lorsque les casques bleus ont pris parti pour un des belligérants, ce qui a couté la vie à de nombreux casques bleus et le départ de l'ONU : *"Ne jamais dépasser la ligne de Mogadiscio" devint une devise dans la FORPRONU, ce qui signifiait qu'il ne fallait jamais éveiller l'hostilité d'une des parties en guerre, au point d'en faire un ennemi mortel des Nations unies. »*[354] L 'administration onusienne a préféré protéger son personnel civil et militaire.

Ce conflit récent a suscité de nombreux questionnements mais aussi des enseignements sur l'emploi de la force. La médiatisation du conflit et donc par conséquent, la multiplication des informations relatives à la violence appliquée aux populations civiles vient remettre en question et approfondir une réflexion sur l'emploi de la force dans le cadre de la gestion de crise. Les exemples de situations complexes sans vision stratégique des acteurs onusiens et européens ont ainsi rendu la mission des casques bleus particulièrement dénuée de sens. Il n'y a pas de clarification dans l'action du mandat et cela affecte donc les valeurs essentielles du soldat qui ne peut agir et mettre un terme aux violences envers les populations.

Cette expérience a permis de revoir la doctrine de l'ONU. Le cadre de l'action a été redéfini, et aujourd'hui, dans les missions de maintien de la paix, l'usage de la force peut être appliqué.

L'armée française a donc, dans ce début de décennie 1990, modernisé son armée. Depuis le conflit au Koweït, elle est capable de projeter plusieurs bataillons sur un territoire donné, appuyé par une logistique opérationnelle. Elle a participé depuis 1992 à diverses opérations dans le monde. On ne peut oublier que le président MITERRAND a proposé un moratoire sur l'arme nucléaire au mois d'avril 1992, en prenant acte de la fin de la guerre

[353] *Ibid*, p 329.
[354] Les limites de la culture de paix, N°3413 - Rapport d'information de MM. René André et François Lamy sur les événements de Srebrenica (mission d'information commune), 2001 p.176. www.assemblee-nationale.fr

froide. Le cadre d'intervention du maintien de la paix a pu faire croire pendant près de deux décennies que les conflits conventionnels de haute intensité appartenaient au passé. Depuis, l'armée française, certes réduite dans son format, n'a plus participé avec des effectifs importants à certaines missions onusiennes qui d'ailleurs se font rares.

Être casque bleu à partir de 1992, c'est bien être combattant, car « *devenir combattant, c'est se porter volontaire pour pénétrer dans des bulles de violence. C'est accepter la transformation que cela induit avec le risque d'y être détruit ou mutilé dans son corps ou son âme. »*[355]

La difficulté est que le soldat doit faire preuve de discernement dans une mission dont l'institution est figée. C'est de représenter la paix alors que celui-ci est intellectuellement et physiquement dans la guerre. C'est faire preuve hypocritement de compréhension et de fatalité sur celui qui lui tire dessus et ne pas le considérer comme ennemi malgré l'intention de tuer. Le casque bleu ne peut faire abstraction de la situation et quoique la mission préconise, l'ennemi est celui qui *« ne prend plus la figure d'un adversaire extérieur, repérable par son uniforme, et qu'il faut combattre en suivant les règles de la chevalerie. Il prend la forme beaucoup plus confuse des instincts et des pulsions que chaque individu doit vaincre pour lui-même, mais sous le regard des autres. »*[356]

Il faut retenir que *« l'incapacité globale de la FORPRONU ne doit pas être assimilée à une incapacité totale »*[357], car de nombreuses actions des casques bleus français ont eu des effets positifs sur l'ensemble du conflit. Il faut donc accepter pour chaque soldat que *« l'ONU n'est pas une organisation militaire, ni une organisation de défense collective »*[358] et dans ce conflit, la FORPRONU, dans son opération de maintien de la paix, est incapable d'appliquer sa mission et les résolutions, du fait de l'inexpérience de certains contingents, des caractéristiques du conflit, *« de l'aspect palliatif »*[359] de l'opération, des problématiques de commandement, et le manque de stratégie. Par ces différents points, le casque bleu français n'a pu que subir ce fonctionnement. Il a donc été sous une forme de tension identitaire car à

[355] Michel, Goya*, Sous le feu : la mort comme hypothèse de travail,* Paris, Tallandier, 2019, p. 182.
[356] Michaël Fœssel, La morale militaire : une question de regards ? Valeurs et vertus, *inflexions* (n° 48), 2021.
[357] Thierry Tardy, *La France et la gestion des conflits yougoslaves (1991-1995) : enjeux et leçons d'une opération de maintien de la paix de l'ONU*, Bruxelles, Bruylant, coll. « Organisation internationale et relations internationales », 1999, p. 304.
[358] *Ibid*, p. 308.
[359] *Ibid*, p. 311.

ce moment de vie, il y a bien un conflit entre *« l'identité pour soi et l'identité pour autrui »*[360]*:* du combattant au casque bleu.

Est-ce que l'âme des anciens casques bleus s'est transformée, a été détruite ou mutilée ? Il est assez difficile de répondre à cette question car aujourd'hui, l'échantillon des témoignages est bien maigre et chaque situation est différente. Il serait pertinent de récolter ces histoires de vie et d'en faire des sujets de recherche. J'attends donc l'opportunité de pouvoir professionnellement ou au niveau associatif, participer à un éventuel projet de récolte de sources, les compiler et en faire une base de données conséquentes, et ainsi pour tous, par le non oubli de leur histoire, raconter leur histoire de vie afin de créer une mémoire collective *« dans le but de s'approprier un passé, de l'exposer, de lui donner une visibilité sociale. »*[361]

[360] Mokhtar Kaddouri, « Innovation et dynamiques identitaires », *Recherche & formation,* nº 1, vol. 31, 1999, p. 106.

[361] Gaston Pineau, Jean Louis Le Grand, *Les histoires de vie*, 5e éd. Mise à jour., Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2013, p. 9.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOURCES

- AUDOIN ROUZEAU Stéphane, *1914-1918, la violence de guerre*, Paris, Gallimard : Ministère de la Défense-DMPA, 2014, 160 p.
- COTARD Jean-Luc, « Kakanj 1992 : les sapeurs découvrent la violence », Inflexions, nº 1, vol. 31, 2016, p. 117‑129.
- GAUTIER Xavier, *Morillon et les casques bleus : mission impossible ?* Paris édition° 1, 1993, 305 p.
- GUENO Jean-Pierre, *Les poilus : lettres et témoignages des Français dans la Grande guerre, 1914-1918,* Éd. du centenaire., Paris, Librio, coll. « Librio », 2013, 189 p.
- HARBEREY Gilles, SCARPA Rémi, Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits, éditions Pierre de Taillac, 2018, 352 p.
- HATZFELD Jean, « Tuerie serbe dans un village bosniaque », Libération, 5 mai 1992.
- LIBAGE Philippe, Soldats de l'ONU : expériences ou blessures secrètes ? Saint-Maur-des-Fossés, France, Éditions Jets d'encre, 2017, 150 p.
- MORILLON Général Philippe, « Croire et oser », Paris, Grasset, 1993.
- PREVOT FORNI Emmanuelle et défense (Paris) Centre d'études en sciences sociales de la, *L'Identité militaire à l'épreuve des opérations extérieures : l'exemple d'un régiment d'infanterie*, coll. « les documents du C2SD ». Paris Centre d'études en sciences sociales de la défense 2001, 159 p.
- SAINTOT Jean, « Militaires français en Opex et populations locales », Les Champs de Mars, vol. 20, nº 1.
- Pascal ERNAULT, l'ancien casque bleu, médaillé, https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/gorron-53120/pascal-ernault-l-ancien-casque-bleu-medaille-4611678], *Ouest France,* consulté le 18 juillet 2023.
- V B, Yougoslavie : la dissuasion pour toute arme, Paris Normandie, consulté le 3 juillet 2023. https://www.paris-normandie.fr/

- https://www.france.tv/france-5/hezbollah-l-enquete-interdite/toutes-les-videos/
- « Le TPI veut démontrer que les viols de Foca faisaient partie intégrante de la purification ethnique en Bosnie - Le Temps ». Jean-Jacques Frank, *le temps*, publié le 31 mars 2000.
- Le témoin 87 | Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, https://www.icty.org
- Le témoin 50 | Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, https://www.icty.org
- Force de Protection Des Nations Unies, 1er Mandat, Avril 92 Octobre 92, 403ème Bataillon de Soutien Logistique, Cellule communication 3ème corps d'armée, 1992, 62 p.
- Mise en place de la FORPRONU (force de protection des Nations unies) en ex-Yougoslavie du 11 mars au 5 avril 1992., Référence : R 92374 V, ECPA, https://imagesdefense.gouv.

LES ENTRETIENS :

- Entretien semi directif de l'Adjudant BGL, Armée de l'air, DETAIR, 1992, 30 mars 2023.
- Entretien semi directif du maréchal des logis chef DRD, 5ème Régiment de Chasseurs, BATINF 3, 1992, 7 février 2023.
- Entretien semi directif avec le caporal-chef BHK, service de santé des armées, BATGEN, 1995, 6 février 2023.
- Entretien avec le Sergent VTE, 17ème régiment du Génie parachutiste, BATGEN, 1994, 8 février 2024.
- Entretien semi directif du Caporal-Chef EPD, 71ème régiment du Génie, 403e BSL, 1992, 15 avril 2023.
- Entretien semi directif du sergent WLM, 7ème Bataillon de Chasseurs Alpins, BATINF 5, 1994, 16 Février 2023.
- Entretien avec le Sergent JBT, 17ème régiment du Génie parachutiste, BATINF 2, 1995, 7 février 2024.
- Entretien semi directif du maréchal des logis chef DFR, 602ème Régiment de Circulation Routière, 403e BSL, 1993, 7 février 2023.

- Entretien semi directif du sergent M, Service de Santé des Armées, BATINF 3, 1993, 20 Février 2023.
- Entretien semi directif du 1ère classe CDT, 1er régiment Médical de Metz, BATGEN, 1993, 1er février 2023.
- Entretien semi directif du 1ère classe DCN, 1er Régiment de Hussards Parachutistes, BATINF 4, 1995, 1er Février 2023.
- Entretien semi directif de l'Adjudant KGL, Armée de l'air, FRR, 1995, 23 mars 2023
- Entretien semi directif du capitaine GTR, commandant une compagnie du 2ème Régiment Étranger d'Infanterie, FRR, 1995, 21 Février 2023.
- Entretien avec le Caporal-chef VDV, 17ème régiment du Génie parachutiste, BATINF 2, 1994, 16 février 2024
- Entretien semi directif du 1ère classe D, 3 Régiment d'Infanterie de Marine. BATINF 4, 1995, 27 Janvier 2023.
- Entretien semi directif du capitaine DRN, Aviation Légère de l'Armée de Terre, DETAIR, 1995, 24 février 2023
- Entretien semi directif du Lieutenant-colonel PKL, 3ème Régiment du Matériel. BATGEN, 1993, 26 janvier 2023.
- Entretien semi directif du sergent-chef BCR, 4ème Régiment du Matériel, 403e BSL, 1992, 13 février 2023.
- Entretien semi directif du sergent M, Service de Santé des Armées, 20 Février 2023.

LES ARTICLES

- BONIFACE, Pascal, « Les opérations militaires extérieures », Pouvoirs, 2008, 125 (2), p. 55–67.
- BONIFACE, Xavier, « les motivations spirituelles du combattant », Pensées mili-terre, Centre de doctrine et d'enseignement du commandement, 2021.
- DUCLERT, Vincent, « Archives orales et recherche contemporaine. Une histoire en cours », Sociétés & Représentations, 2002, 13 (1), 69–86.
- DUFRESNE, Robert, « L'ex-Yougoslavie comme théâtre du renouveau conceptuel des missions onusiennes de maintien de la paix », Revue québécoise de droit international, 1997, 10 (1), p. 75–104.
- DO NASCIMENTO GONCALVES Fernando, « De l'histoire de la photographie à la photographie comme histoire », Sociétés, 2018, 142 (4), p. 75–91.

- JAKUBOWSKI Sébastien, « Le commandement de l'armée : professionnalisation et changement », Les Champs de Mars, 2003, 13 (1), p. 125–149.
- GUILLAUME, « La gestion du stress dans des conditions opérationnelles de combat. » Revue Défense Nationale, 2023, Hors-série (HS4), 68–74.
- GOBILLIARD Hervé-Michel.; GUIBAL Barbara, DESERT Guillaume, « La prise du pont de Vrbanja : un acte de guerre des soldats de la paix », Cités, 2007, 32 (4), p. 93–100.
- IRASTORZA, Elrick. « Quatre principes pour fonder le moral. », *Inflexions*, 2007, 7 (3), p 79–87.
- LALANNE-BERDOUT, Alexandre, « Armées et religions. Un point de vue "traditionnel" au travers d'une approche historique », *Inflexions,* nº 2, vol. 9, 2008, p. 37-47.
- LOEZ André, « Militaires, combattants, citoyens, civils : les identités des soldats français en 1914-1918 », *Pôle Sud,* 2012, n° 36 (1), p 67–85.
- MERCHET Jean.-Dominique, « Les transformations de l'armée française », *Hérodote*, 2005, 116 (1), p. 63–81.
- MORIN Tony, « Le choix de l'interposition. La stratégie française face aux débuts du conflit en ex-Yougoslavie », *Stratégique,* 2015, 110 (3), p. 63–78.
- NAHOUM-GRAPPE, Véronique, « L'usage politique de la cruauté : l'épuration ethnique (ex-Yougoslavie, 1991-1995) », *De la violence I, Hors collection,* 2005, p. 273–323.
- PEILLON, Georges, « Le militaire « héros » dans la presse quotidienne », Mots. Les langages du politique, 1997, 51 (1), p.132–134.
- PREVOT- FORNI Emmanuelle, « L'identité militaire à l'épreuve des opérations extérieures à finalité pacificatrice : l'exemple d'un régiment d'infanterie », *Centre d'études en sciences sociales de la défense,* 2001,159 p.
- PORTERET Vincent, « À la recherche du nouveau visage des armées et des militaires français : les études sociologiques du Centre d'études en sciences sociales de la défense », Revue française de sociologie, 2003, 44 (4), p. 799–822.
- RABEYRON Thomas, CHOUVIER Bernard, LE MALEFAN Pascal, « Clinique des expériences exceptionnelles : du trauma à la solution paranormale », L'Évolution Psychiatrique, nº 4, vol. 75, 2010, p. 633-653.

- ROLLAND Jean-Pierre et ENGELHART Dominique, « L'impact des opérations extérieures sur le moral (1999-2001) », Les Champs de Mars, nº 1, vol. 11, 2002, p. 107-116.
- ROZIN Philippe, « Étude thématique sur l'anthropologie critique de Karl Von Clausewitz : L'analyse de la guerre peut-elle définir une anthropologie ? », *Le Philosophoire*, 1999, 9 (3), p. 201–212.
- RUPKNIK, Jacques. « Risques et limites d'un retour du nationalisme en Serbie. » Critique internationale, 2004, 25 (4), p 29–42.
- SAINTOT, Jean, « Militaires français en Opex et populations locales », Les Champs de Mars, 2009, 20 (1), p 35–55.
- SRETENOVIC, Stanislav, « Le monument à la France à Belgrade. La mémoire de la Grande Guerre au service de l'action politique et diplomatique », Vingtième Siècle, Revue d'histoire, 2012, 115 (3), p. 31–44.
- TARDY Thierry, « L'ONU et la gestion des conflits yougoslaves (1991-1995) : faillite d'une institution, faillite des États ? » Relations internationales, 2006, 128 (4), p. 37–53.
- THIEBLEMONT André, « Culture de paix et emploi de la force armée », *Le Débat*, 2006, 142 (5), p. 19–31.
- THIEBLEMONT André, « Contribution À Une Socio-Ethnologie Du Combat La Vie Quotidienne D'unités De Combat De L'armée Française Dans Les Conflits Contemporains, Bosnie 1993-1995 », Les Champs de Mars, n°7, 2000, p. 41-52.
- THIEBLEMONT, André, « Unités de combat en Bosnie (1992-95) : la tactique déstructurée, la débrouille, le ludique », Les Champs de Mars, 2002, 12 (2), p 85–122.
- BEYROUTH : « Les forces israéliennes ont durement bombardé ouest de la capitale, Le cas de conscience du colonel Geva accroît le malaise à Jérusalem " Douze heures de démence ". *Le Monde.fr.* 29 juillet 1982. https://www.lemonde.fr
- ERNAULT Pascal, « l'ancien casque bleu, médaillé. », Ouest-France.fr. https://www.ouest-france.fr
- 27 juin 1992 : François Mitterrand à Sarajevo, *France Inter,* https://www.radiofrance.fr
- NGUYEN Giang Hong, « Déconstruire le chercheur : quelques réflexions sur la pratique de l'histoire orale au Vietnam. France - Vietnam : un portail entre les cultures. » https://vietlitfr.hypotheses.org
- 19 mai 1978 : le récit de l'assaut de Kolwezi, *Le Figaro,* https://www.lefigaro.fr

- Évaluation des politiques culturelles : Liste des examens nationaux - Culture et Patrimoine culturel - www.coe.int. Culture et Patrimoine culturel. https://www.coe.
- La guerre du Liban (1975-1990) : entre fragmentation interne et interventions extérieures. https://www.lesclesdumoyenorient.com
- « Le conflit dans l'ex-Yougoslavie Un responsable de l'ONU impute aux forces bosniaques la mort de deux " casques bleus " français. » Le Monde.fr. 10 septembre 1992.https://www.lemonde.fr

L'IDENTITE

- IMBERT Geneviève, « L'entretien semi-directif : à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie », *Recherche en soins infirmiers*, 2010, 102 (3), p 23–34.*
- KADDOURI Mokhtar, « Innovation et dynamiques identitaires », Recherche & formation, nº 1, vol. 31, 1999, p. 101-112.
- KAUKMANN Jean-Claude, *L'entretien Compréhensif. L'enquête et Ses Méthodes*, 2007, 2ème Édition Refondue, Paris : Armand Colin, 128 p.
- LETONTURIER Éric, « Reconnaissance, institution et identités militaires », *L'Année sociologique*, 2011, 61 (2), p. 323–350.
- LIEGEOIS Michel, « Quel avenir pour les Casques bleus et le maintien de la paix ? », *Politique étrangère*, 2013, p. 65–78.
- PINEAU Gaston, LE GRAND Jean Louis, Les histoires de vie, 5e éd. Mise à jour., Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2013, 127 p.
- VERMERSCH Pierre, « Entretien d'explicitation », *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique »* ,2019, pp 340–342.

L'OPEX :

- BACHELET Jean René, « Le soldat et l'air du temps : leçons yougoslaves ? », Inflexions, 2010, 14 (2), 15–29.
- BACHELET Jean René, « L'action militaire : sens et contresens », Inflexions, 2005, 1 (1), p 45–63.
- DEBAY Yves, Casques Bleus - 1992-1993 - Les soldats français de la paix dans les Balkans, Héraclès Information Diffusion, 1993, 136 p.
- GOYA, Michel, « OPERATION DIODON : Déroute à Beyrouth » https://www.asafrance.fr

- Mise en place de la FORPRONU (force de protection des Nations unies) en ex-Yougoslavie du 11 mars au 5 avril 1992. https://imagesdefense.gouv.fr
- GOYA Michel, *Le Temps Des Guépards : La Guerre Mondiale de La France : De 1961 à Nos Jours*, Tallandier, Paris, 2022, 365 p.
- HABEREY Gilles, SCARPA Rémi, « Engagés pour la France. 40 ans d'OPEX, 100 témoignages inédits », De Taillac, 2018, 352 p.
- LIBAGE Philippe, Soldats de l'ONU : expériences ou blessures secrètes ? , Éditions Jets d'encre: Saint-Maur-des-Fossés, France, 2017,150 p.
- MARILL Jean-Marc, Dictionnaire des opérations extérieures de l'armée française De 1963 à nos jours, Nouveau Monde Eds, 2018, 451 p.
- OTASEVIC Ana, « Les organisations combattantes irrégulières en Bosnie Herzégovine », Stratégique, nº 2, vol. 103, 2013, p. 219-230.
- HISTOIRE : Zaïre : Kolwezi Mai-Juin 1978. FSALE. https://www.legionetrangere.fr
- Force de Protection Des Nations Unies, 1er Mandat, Avril 92 Octobre 92, 403ème Bataillon de Soutien Logistique, Cellule communication 3ème corps d'armée, 1992, 62 p.
- Du Golfe à Sarajevo : héritage de Daguet et perspectives pour la haute intensité. https://www.defnat.com
- TRUCY, François, « Participation de La France Aux Opérations de Maintien de La Paix, rapport au premier ministre, 1993. https://ccfr.bnf.fr
- Opérations extérieures : quand la France se met au service de l'ONU. « L'IHEDN : Institut des hautes études de défense nationale », 2022, https://ihedn.fr

LA DEBROUILLE

- PREVOT Emmanuelle, « Alcool et sociabilité militaire : de la cohésion au contrôle, de l'intégration à l'exclusion. », Travailler, 2007, 18 (2) p 159–181.
- SERVENTI Silvano, La cuisine des tranchées : l'alimentation en France pendant la Grande guerre ; éditions Sud-Ouest, Bordeaux, 2014, 192 p.
- La Baïonnette. Gallica. https://gallica.bnf.fr
- "Jamais plus d'un litre de vin par jour !" L'Académie et le pinard (1914-1918).. https://www.egora.fr

LA GUERRE

- AUDOIN ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne ; (XIXe - XXIe siècle),* Paris, Ed. du Seuil, coll. « Les livres du nouveau monde », 2008, 352 p.
- BRANCHE Raphaëlle (dir.), *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011. 270 p.
- BRANCHE Raphaëlle, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 3, vol. 75, 2002, p. 123-132.
- CABANES Bruno, DODMAN Thomas, MAZUREL Hervé et TEMPEST Gene, Une histoire de la guerre : du XIXe siècle à nos jours, Paris, Seuil, 2018. 800 p.
- COTARD Jean-Luc, Kakanj 1992 : les sapeurs découvrent la violence, *Inflexions,* n° 1, vol. 31, 2016, p. 117-129.
- DUFOUR Pierre, *Mines et déminage : les sentiers de Satan,* Boulogne-Billancourt, ETAI, 2010, 191 p.
- *Dictionnaire géopolitique de l'islamisme*, Montrouge, Bayard, 2009.
- GOYA Michel, Sous le feu : la mort comme hypothèse de travail, Paris, Tallandier, 2019, 272 p.
- JUNGER Ernst, PLARD Henri, *Orages d'acier : journal de guerre,* Paris, Christian Bourgois, coll. « le livre de poche », 2002, 379 p.
- KEEGAN John et LANGER Régina, *Histoire de la guerre : du néolithique à nos jours*, Paris, l'Esprit frappeur, 5 volumes, 2000, 880 p.
- LE ROY Frédéric , « XXIV. Carl von Clausewitz – Penser la guerre, penser la Stratégie », Les grands auteurs en stratégie, Caen, EMS Éditions, coll. « Grands auteurs », 2020, p. 433-447.
- MARTIN Jean-Clément, « La guerre civile : une notion explicative en histoire ? », *Espaces Temps*, n° 1, vol. 71, 1999, p. 84-99
- NAHOUM-GRAPPE, Véronique, « L'usage politique de la cruauté : l'épuration ethnique (ex-Yougoslavie, 1991-1995) », De la violence I, Hors collection, 2005, p. 273–323.
- OTASEVIC Ana, « Les organisations combattantes irrégulières en Bosnie Herzégovine », *Stratégique,* n° 2, vol. 103, 2013, p. 219-230
- PONS Frédéric, Les français à Sarajevo. Les bataillons piégés, 1992-1995, presses de la cité, 1995, 321 p.

- ROYAL Benoît, L'éthique du soldat français : la conviction d'humanité, 3e éd., Paris, Économica, coll. « Stratégies & doctrines », 2014, 298 p.
- SAA Karim, « Témoignage d'un officier d'infanterie de marine », *Inflexions,* nº 2, vol. 9, 2008, p. 71-79.
- SARTORI Michel, « Des casques bleus démunis face à un génocide en Bosnie-Herzégovine : La mort et le sacrifice ultime », *Frontières*, nº 2, vol. 14, 2002, p. 78.
- SEBASTIEN Denis, « Aventure, virilité et engagement : le modèle « para » dans le cinéma militaire pendant les guerres d'Indochine et d'Algérie », *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, nº 7, vol. 132, 2010, p. 171-183.
- SCHU Adrien, « Qu'est-ce que la guerre ? Une réinterprétation de la "Formule" de Carl von Clausewitz », *Revue française de science politique*, nº 2, vol. 67, 2017, p. 291-308,
- THIEBLEMONT André, « Les rapports du combattant français à l'ennemi. Le lointain et le proche », *Inflexions*, nº 1, vol. 28, 2015, p. 37-47,]
- THIEBLEMONT André, « Retours de guerre et parole en berne », Inflexions, nº 2, vol. 23, 2013, p. 135-142 ;
- THIEBLEMONT André, « Culture de paix et emploi de la force armée », Le Débat, nº 5, vol. 142, 2006, p. 19-31.
- Prononcé le 10 octobre 1997 - Allocution de M. Jacques Chirac, Président de la République, sur l'élarg | vie-publique.fr, http://www.vie-publique.fr
- La Convention sur l'interdiction des mines antipersonnel - CICR, www.icrc.org
- L'Opinion Indépendante : Actualités et Infos à Toulouse, https://lopinion.com
- @NatGeoFrance, Nobel, le fabricant d'armes qui aimait la paix, https://www.nationalgeographic.fr/histoire/nobel-le-fabricant-darmes-qui-aimait-la-paix

LA YOUGOSLAVIE

- CARTIGNY Claude, « La Yougoslavie : Banc d'essai des transformations de l'OTAN », *Recherches Internationales*, nº 1, vol. 55, 1999, p. 7-30.
- NAHOUM-GRAPPE Véronique, « Anthropologie de la violence extrême : le crime de profanation », *Revue internationale des sciences sociales*, nº 4, vol. 174, 2002, p. 601-609.

- OTT André, *Dangers serbes sur la Croatie*, Nouvelles Éditions Latines, 1982, 174 p.
- SCHRICKE Christian, « L'Agenda de la Paix du Secrétaire général B. Boutros-Ghali - Analyses et premières réactions », Annuaire Français de Droit International, nº 1, vol. 38, 1992, p. 11-31.
- SOREL Jean-Marc, « L'accord de paix sur la Bosnie-Herzégovine du 14 décembre 1995 : un traité sous bénéfice d'inventaire », Annuaire Français de Droit International, nº 1, vol. 41, 1995, p. 65-99.
- TARDY Thierry, *La France et la gestion des conflits yougoslaves (1991-1995) : enjeux et leçons d'une opération de maintien de la paix de l'ONU*, Bruxelles, Bruylant, coll. « Organisation internationale et relations internationales », 1999, 503 p.
- TOMIC Yves, « Le long processus de désintégration de la Fédération yougoslave : tentative de périodisation », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, nº 1, vol. 28, 1997, p. 147-161.
- V B, « Yougoslavie : la dissuasion pour toute arme », www.paris-normandie.fr
- VARRO Gabrielle, *Regards croisés sur l'Ex-Yougoslavie: des chercheurs face à leurs objets de recherche et aux événements sociaux et politiques* , Paris Budapest Torino, l'Harmattan, coll. « Espaces interculturels », 2005, 246 p.
- ZARKA Jean-Claude, « Chapitre 18. L'ONU et le maintien de la paix », *Relations internationales,* Paris, Ellipses, coll. « Mise au point », 2020, p. 203-216.
- « Bosnie, autonomie de l'enclave de Bihac, La " République d'Agrokomerc " », .Le Monde.fr
- « YOUGOSLAVIE : au moins deux morts et soixante-seize blessés Les manifestants anticommunistes de Serbie ont réclamé la " libération des médias " », LeMonde.fr
- « Le génocide des Musulmans de Bosnie ». https://museeholocauste.ca
- OTAN, Chronology, Brussels, Office of Information an Press, 1998. https://www.nato.int
- Année 1978, Conseil de sécurité de l'ONU , Résolution425 (1978) , adoptée en réunion 2074 ? le 19 mars 1978 . http://unscr.com
- Texte intégral de la Constitution du 4 octobre 1958 en vigueur | Conseil constitutionnel, www.conseil-constitutionnel.fr
- « Résolution 743 du Conseil de sécurité des Nations unies sur la FORPRONU (21 février 1992) ». https://www.un.org
- Résolution 660 (1990), https://www.un.org

- Protocole additionnel aux Conventions de Genève du 12 août 1949 relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux (Protocole I), https://www.ohchr.org
- Paix et sécurité internationales, https://unric.org
- Assemblée générale des Nations Unies, https://www.un.org
- Les limites de la culture de paix, N°3413 - Rapport d'information de MM. René André et François Lamy sur les événements de Srebrenica (mission d'information commune), 2001 p.176, https://www.assemblee-nationale.fr

Annexes

Annexe 1 : La Yougoslavie avant le déclenchement du conflit



Annexe 2 : Quatre années de guerre, chronologie

https://www.penseemiliterre.fr/ressources/30131/09/04-fiche-exyougoslavie.pdf

- *8 mai 1989* : Slobodan Milosevic est élu Président de la Serbie par le Parlement serbe.
- *19 août 1990* : la minorité serbe de Croatie (12 % de la population totale) organise un référendumsur son autonomie. Ce fait s'inscrit dans une politique de la Serbie visant à promouvoir l'unité politiquede la nation serbe.
- *28 septembre 1990* : l'adoption d'une nouvelle Constitution en Serbie met fin au statut d'autonomie du Kosovo (province du sud) et de la Voïvodine (province du nord).
- *27 juin 1991* : l'offensive de l'armée fédérale yougoslave (pro-serbe) contre la défense territoriale slovène marque le début de la guerre en Yougoslavie.
- *3 juillet 1991* : début de la guerre en Croatie.
- *5 juillet 1991* : la Communauté Économique Européenne décide un embargo sur les armes.
- 7 juillet 1991 : la Slovénie, la Croatie et les autorités fédérales yougoslaves signent les accords de Brioni sous l'égide de la CEE (cessez-le-feu, envoi d'observateurs, moratoire de trois mois sur l'indépendance).
- *18 juillet 1991* : fin des hostilités en Slovénie.
- *7 septembre 1991* : ouverture de la conférence de la paix sur la Yougoslavie à La Haye.
- *17 septembre 1991* : la Macédoine déclare son indépendance.
- *12-20 septembre 1991* : les Serbes bosniaques créent des régions autonomes serbes en Bosnie-Herzégovine.
- *25 septembre 1991* : l'ONU décide un embargo militaire. Ne faisant aucune distinction entre les composantes de la Yougoslavie, et alors que la Serbie bénéficie d'une supériorité militaire manifeste, celui-ci a pour conséquence de détériorer les capacités de défense de la Croatie et de la Bosnie-Herzégovine.
- *15 octobre 1991* : la Bosnie-Herzégovine déclare sa souveraineté.
- *17 octobre 1991* : la CEE propose un plan de paix visant la transformation de la Yougoslavie en une confédération. Il est rejeté par la Serbie le 4 novembre.
- *19 octobre 1991* : le Kosovo se déclare indépendant.
- *9-10 novembre 1991* : les Serbes de Bosnie-Herzégovine organisent un référendum sur l'indépendance.
- *23 décembre 1991* : prenant de court ses partenaires européens, l'Allemagne reconnaît la Slovénie et la Croatie.
- *15 janvier 1992* : la CEE reconnaît à son tour la Slovénie et la Croatie.
- *4 avril 1992* : la guerre éclate en Bosnie-Herzégovine. Le siège de Sarajevo commence deux jours plus tard. Les États-Unis et la CEE reconnaissent l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine.
- *27 avril 1992* : proclamation de la République fédérale de Yougoslavie (qui comprend la Serbie et le Monténégro).
- *22 mai 1992* : admission à l'ONU de la Slovénie, la Croatie et de la Bosnie-Herzégovine.
- *30 mai 1992* : la résolution 757 instaure un embargo commercial, pétrolier et aérien contre la Serbie et le Monténégro.
- *Juin 1992* : fin de l'installation de la FORPRONU en Croatie.
- *8 juin 1992* : la résolution 758 prévoit l'élargissement du mandat de la FORPRONU à la Bosnie-Herzégovine et autorise le déploiement de 1000 Casques bleus aux abords de l'aéroport de Sarajevo.

- *13 août 1992* : les résolutions 770 et 771 autorisent l'usage de la force pour défendre les convois d'aide humanitaire et exigent l'accès aux camps de réfugiés et déplacés.
- *17 octobre 1992* : début des hostilités entre Croates et Musulmans bosniaques.
- *2 janvier 1993* : présentation à Genève du "plan de paix Vance-Owen" pour la Bosnie-Herzégovine.
- *22 février 1993* : la résolution 808 autorise la création d'un tribunal international pour juger les crimes de guerre dans l'ex-Yougoslavie.
- *30 mars 1993* : la résolution 816 autorise l'usage de la force pour faire respecter l'interdiction des vols, militaires au-dessus de la Bosnie-Herzégovine.
- *11 mai 1993* : désaccord ouvert entre Américains et Européens sur l'usage de la force contre les Serbes bosniaques et sur la question de l'embargo sur les armes.
- *27 juillet 1993* : réouverture des pourparlers de paix à Genève.
- *9 août 1993* : les pays membres de l'OTAN approuvent le principe de frappes aériennes en Bosnie-Herzégovine.
- *21 août 1993* : présentation du plan de paix Owen-Stoltenberg.
- *29 septembre 1993* : rejet du plan Owen-Stoltenberg par les Musulmans bosniaques.
- *5 février 1994* : le tir d'un obus de mortier sur le marché de Sarajevo fait 68 morts et 120 blessés.
- *6 février 1994* : Boutros Boutros-Ghali, Secrétaire Général de l'ONU, demande que l'OTAN entreprenne des actions militaires contre les Serbes de Bosnie.
- *9 février 1994* : l'Alliance atlantique lance un ultimatum aux Serbes de Bosnie, exigeant le retrait de leurs armes lourdes de la capitale bosniaque.
- *23 février 1994* : Croates et Musulmans signent un cessez-le-feu.
- *1er-22 avril 1994* : offensive des forces serbes contre la population civile de la "zone de sécurité" de Gorazde.
- *25 avril 1994* : création du Groupe de contact.
- *16-18 juillet 1994* : Croates et Musulmans signent le plan de paix proposé par le Groupe de contact. Quelques semaines plus tard, 90 % des Serbes de Bosnie se prononcent contre.
- *26 mai 1995* : à la suite d'une frappe aérienne de l'OTAN sur Pale, les Serbes de Bosnie prennent 400 Casques bleus en otage.
- *3 juin 1995* : à Paris, les ministres de la Défense des pays membres de l'OTAN décident la mise en placed'une Force de Réaction Rapide.
- *11 juillet 1995* : chute de la "zone de sécurité" de Srebenica.
- *5 juillet 1995* : chute de la "zone de sécurité" de Zepa.
- *4-8 août 1995* : la Croatie rétablit son autorité sur la région de Krajina (à forte majorité serbe) à la suitede combats dans le cadre de l'opération Tempête.
- *28 août 1995* : le tir d'un obus sur le marché de Markale, à Sarajevo, fait 35 morts et 89 blessés.
- *3-18 septembre 1995* : l'OTAN et la FRR lancent des raids aériens contre les installations militaires serbes autour de Sarajevo.
- *21 novembre 1995* : l'"accord global de paix" pour l'ex-Yougoslavie est paraphé par les Présidents Izetbegovic, Milosevic et Tudjman après trois semaines de négociation à Dayton (États-Unis).

Annexe 3 : L'ex Yougoslavie aujourd'hui



Annexe 4 : Questionnaire sur l'opération de la FORPRONU en ex Yougoslavie pour les entretiens semi directifs

IDENTITE

•D'abord, quelques questions de présentation : nom [sauf si la personne veut conserver l'anonymat], date de naissance, département de naissance.

•Quelle est votre profession actuelle ?

• Étiez-vous un appelé du contingent ou un militaire de carrière ?

•Dans quelle armée (terre, air, mer, gendarmerie), dans quelle arme et dans quelle spécialité serviez-vous ?

•Quel était votre grade ?

•A quelle époque (années) serviez-vous dans l'armée ?

•Quelle était votre situation militaire au moment de votre engagement ? (Grade, fonction…)

•Vous êtes devenu soldat de la paix, quel a été votre sentiment de laisser place à votre identité combattante au profit de l'identité « soldat de la paix » ?

LE DEPART EN EX YOUGOSLAVIE :

•Comment avez-vous été désigné ? Étiez-vous volontaire ? Aviez-vous déjà entendu parler de ce théâtre d'opérations auparavant (dans les médias, dans les discussions à la caserne, etc) ?

• Avez-vous eu un entraînement spécifique (présentation du cadre de l'OPEX, camp de cohésion, savoir-faire particuliers ?)

• Êtes-vous parti avec votre unité (compagnie / escadron / batterie) ou bien en renfort individuel ?

•Comment s'est déroulé le déplacement vers le lieu de l'OPEX (avion, bateau ?) Y avait-il de l'appréhension ? De l'enthousiasme ? un peu des deux ?

LE SEJOUR :

•Quelles étaient les premières impressions à l'arrivée ? Climat ? Ambiance ? Plongée dans une atmosphère de guerre ? Passage de consignes avec les unités partantes ?

•Quelles étaient vos missions ? Ont-elles évolué au cours de l'OPEX ?

•Étiez-vous amené à conserver votre spécialité habituelle (cuisinier, mécanicien, conducteur, infirmier…), ou bien faisiez-vus des missions différentes de celles pour lesquelles vous aviez été formé ?

•Concrètement, que faisiez-vous en OPEX : patrouilles, gardes, missions de combat, renseignement, aide à la population civile ?

• Avez-vous participé à un ou à plusieurs mandats ?

• Quelles étaient les relations avec les civils locaux ? Avec les militaires de différentes unités françaises et des armées étrangères (s'il y en avait) ?

•Vous êtes-vous trouvé en situation de danger ? A quelles occasions ?

•Quels sont vos souvenirs les plus marquants ?

•Avez-vous été frustré de ne pouvoir répondre aux belligérants ?

•Vous êtes-vous ennuyé ?

•Qu'est-ce qu'impliquait, pour vous et vos camarades, le fait d'appartenir à une force de l'ONU ?

LA VIE DANS L'UNITE :

•Où étiez-vous logé ? Dans une caserne ? des tentes ? des baraquements ? un bâtiment civil réquisitionné ?

• Quelle était l'ambiance avec vos camarades au sein de votre unité ? Y avait-il de la solidarité ? de la camaraderie ?

•Y avait-il des baisses de moral ? du stress ? Pouvez-vous alors compter sur le soutien de votre hiérarchie ? d'un psychologue (militaire) ? d'un médecin ? d'un aumônier militaire ?

•Y avait-il des moments de détente et de loisirs ? Comment les occupiez-vous ?

•Étiez-vous en contact régulier avec votre famille ? Par courrier

•Avez-vous tenu un journal personnel ?

•Auriez-vous une anecdote sur « la débrouille » ?

•Avez-vous observer de changements en termes de matériel utilisé ?

•La cohésion de l'unité : A-t-elle été renforcé au travers de cette mission ? Pouvez-vous expliquer comment celle-ci s'est renforcée si cela est le cas ?

LA FIN DE MISSION :

•Comment s'est déroulé le retour ? Est-ce un moment difficile après une coupure de plusieurs mois avec la France ?

•Y a-t-il eu une prise d'armes (au départ ou à l'arrivée) ? une remise de décorations ?

•Que retenez-vous de cette mission dans son ensemble ?

•Quels mots pour vous rappeler l'expérience ?

•Pensez-vous que cette mission a été bénéfique pour la population ?

•Avez-vous eu le sentiment de servir à quelque chose ?

•La valorisation : en quelques mots, pensez-vous être reconnu comme un « vrai soldat » ?

•Avez-vous été décoré ? Quelles décorations ?

•Êtes-vous membre d'une association patriotique ?

•Avez-vous gardé contact avec vos camarades ?

•Avez-vous conservé des objets particuliers de cette période ?

•Que pensez-vous de l'ONU ?

•Et si cela était à refaire ?

MERCI

Annexe 5 : Un exemple de compte rendu d'entretien semi directif.

Entretien n°5 : Le lieutenant-colonel PKL, président de l'association ANOPEX

L'entretien que j'ai mené avec le lieutenant-colonel PKL, fut riche d'enseignements. Il est le président de l'ANOPEX, et grâce à lui, il a pu diffuser ma demande d'interview, c'est ainsi que j'ai pu me mettre en contact avec environ une trentaine de personnes. Celui-ci était commandant dans l'armée de terre, plus particulièrement dans l'arme du matériel et fut détaché dans le bataillon du génie lors du troisième mandat. En 1993, il avait à son actif, 19 ans de service et il effectue à cette époque, sa première opération extérieure. Pour lui, cette opération est un peu une modification des interventions françaises dans les OPEX car il exprime que c'était toujours la Force d'Action Rapide qui partait en opération extérieure, et là : *« c'est toute l'armée française qui participe à des opérations désormais. »* Il a effectué 6 mois et demi d'opérations, il fallait parler anglais. Il est parti en individuel après un stage de trois semaines de cohésion à Suippes. Avant d'effectuer son mandat, il a fait une reconnaissance de 10 jours sur le territoire. Il était très enthousiaste en partant : *« quand on a fait la reco, pendant 10 jours, au mois d'octobre, et après on est revenu en France, au retour en France, j'ai mon confort en France, et là… où je m'en vais pendant six mois ? Mon sentiment personnel, quand j'ai vu la situation là-bas, ça va être… à l'époque, ça canardait tous les jours quelque part. »*

L'entretien se déroule correctement et au fur et à mesure, l'ambiance qui règne est bon enfant. Lorsque j'ai abordé le sujet de l'appréhension, il répond : *« non… après tout, par rapport au retex, et à ce que l'on vous a enseigné en France, ce que nous a appris en France, la façon dont ça se passe sur le terrain entre la théorie et le vécu il y a un petit delta. »*

Pendant sa mission à Kakanj, il était officier logistique du bataillon du génie. Implanté dans la centrale électrique, il avait pour mission de faire fonctionner celle-ci. Cette centrale devait assurer tout le temps qu'il y ait de l'électricité à Sarajevo et dans les stations de pompage. Il n'était pas question que Sarajevo n'est plus de courant. Sa mission quotidienne, c'était de faire tourner les mines de charbon. J'ai abordé la question des situations de danger : *" oui, quand on est venu en reco, déjà la première chose, quand on atterrit à l'aéroport de Sarajevo, on évacue l'avion pour aller se mettre à couvert, sur le tarmac… ça surprend car ça canardait partout…je sais plus si c'était le 2ème REP à l'aéroport de Sarajevo…donc les mecs nous ont dit «vous inquiétez pas c'est comme ça tous les jours. " Ça par ici ! ça tombe par-là ! c'est surprenant. Mais moi sur le plan de mon caractère, ça n'a jamais empêché de sortir, de faire*

la mission ! En fin de compte j'étais toujours dehors, je n'étais pas au bataillon, mon job c'était à l'extérieur… pour les facteurs danger on était dehors en fonction des circonstances, des événements et des périodes. »

Ses souvenirs les plus marquants sont : *« l'attentat du marché de Merkale en février 94, on était sur place… il y a aussi le blocus de Sarajevo, au mois d'avril 94 pendant 3 semaines. On n'a pas eu de courrier pendant 3 semaines, on n'a pas eu les convois de vivres pendant 3 semaines, on avait plus d'approvisionnement en carburant. C'était le blocus, c'était l'horreur, enfin, je n'ai pas vécu ça mal. Tout le monde n'a pas vécu de la même façon… après le, le super souvenir, c'est en avril 94, quand on a vu les premiers avions de l'OTAN se diriger vers Gorazde et Srebrenica faire des bombardements, on était au sol, on les a applaudis. On s'est dit enfin ! »*

Pourquoi enfin ?

« Parce qu'on est impuissant au sol, on était des soldats de la paix, on n'avait pas le droit de se servir de son arme, ni en légère, ni rien du tout. On arrivait au check-point, on attendait le bon vouloir de ceux qui tenaient le check-point. Que ce soient des Serbes, des Bosniaques, des Croates. Pour aller de Kakanj à Sarajevo il en avait un paquet de check-points ! ». Il évoque au fur et à mesure son expérience et sa frustration : *« oui, non. Oui être frustré d'attendre leur bon vouloir et de devoir négocier au check-point pour avoir le droit de passage. On n'avait pas le droit de forcer un check-point …c'était juste des chicanes ! Nous, avec les convois, on pouvait les forcer, mais on n'avait pas l'autorisation, fallait attendre que la petite dame où le petit monsieur en kaki mais qui n'avait rien de militaire veuille bien lever la barrière, donc ça, ça nous a énormément frustré. C'est pour ça, que quand les avions de l'OTAN sont intervenus on s'est dit enfin ! Je pense qu'après coup, quand la FRR est intervenue en 95 on sait tous dit, ceux qui avaient vécu là-bas, enfin le président Chirac a décidé de rentrer dedans et là, les choses ont changé ! »* Indépendamment de son expérience frustrante envers les belligérants, il exprime clairement son implication *: « le fait d'appartenir à l'ONU, tout le monde est fier de porter le béret bleu, moi je l'ai porté qu'une une fois dans ma vie, c'est un super souvenir, représenter l'ONU, ce n'est pas anodin. Le problème, c'est que l'ONU dans le contexte de l'époque, 30 ans en arrière, n'autorisait pas l'emploi des armes. »*

Lors de son mandat dans le bataillon génie, il y avait beaucoup de cohésion. Il est arrivé pendant la période des fêtes de fin d'année et il se souvient une franche camaraderie. Dans le cadre de son retour d'expérience sur la débrouille il a évoqué mangé des rations pendant trois

semaines lors du blocus, il explique aussi : *« lors du blocus, il y a eu des moments où on avait plus d'eau courante, on devait se laver avec des tétras brique en carton, et comme on était avec des unités du génie, on avait des mecs spécialisés dans le traitement de l'eau, ils avaient puisé dans la rivière qui passait, et l'on purifiait, ça nous servait à nous laver, mais pas les dents. Pour le visage et compagnie, ça, on ne pouvait plus le faire en privatif, c'était en collectif en plein air, dehors… mais c'est des bons souvenirs. On améliorait les conditions de vie, de bric et de broc, ont récupéré des cageots, des caisses de bois, ceci cela, pour faire une table basse, faire autre chose… pour aménager les conditions de confort des uns et des autres. Pour moi, officier c'était bien différent. »*

Il retient que pour les événements de cette opération, il faisait partie de logistique mais il exprime aussi qu'il a participé à l'humanitaire. : *« Le bataillon était dans un secteur croate en Bosnie, dans un village à dominante catholique, moi j'allais la messe le dimanche, on avait décidé avec le bataillon, qu'on irait à la messe tous les dimanches… et on avait un adjudant musulman qui allait à la mosquée. Il n'y avait pas de culte orthodoxe. On avait dans le bataillon un camp de réfugiés Bosniaques parce que quand la guerre a démarré, les Croates ont bombardé le village bosniaque, et ces populations sont venues entrer dans le bataillon pour demander protection. Une fois qu'ils sont entrés, il n'y a plus personne qui a réussi à les faire sortir…(rire) donc, ils ont vécu pendant deux ans avec plusieurs centaines de personnes… le bataillon a été chargé par l'ONU d'assurer le soutien de ce camp de réfugiés, c'était le C2 qui s'occupait de toute… »* à la demande de l'intéressé, je ne transcris pas la suite de cette partie.

Pensez-vous avoir été reconnu soldats ? : *« Non, je ne sais pas, oui, on a fait le métier pour lequel on est formé. Et par rapport au conflit aujourd'hui,30 ans plus tard, il n'y a rien de comparable avec ce qui se passe. Aujourd'hui… comme au Mali… parce que dans le Sahel, les militaires qui font la guerre contre le terrorisme, ils font du métier de soldat, alors que nous, on nous a demandé de faire du métier de soldat de la paix, alors que vous avez formé à vous battre contre le pacte de Varsovie. C'est totalement différent. On s'est entraîné pour employer nos moyens militaires face à un ennemi, alors qu'on est parti en tant que casques bleus pour ne pas se servir de nos moyens militaires. C'est très ambigu ! J'ai le sentiment d'avoir fait ce qu'on m'a demandé de faire, le sentiment d'une très grande frustration. J'avoue que pendant l'été 95… déjà le pont de Verbanja a été repris le 27 mai 95 par la compagnie du général Lecointre, on a dit : enfin ! Et puis après la FRR s'est mis en place derrière : ouf ! Les bérets bleus ont rendu leurs bérets bleus, on a remis les bérets normaux et on est redevenu*

l'entité, on n'était plus une entité UN mais une entité OTAN franco-française avec le droit de se servir de ces armes. »

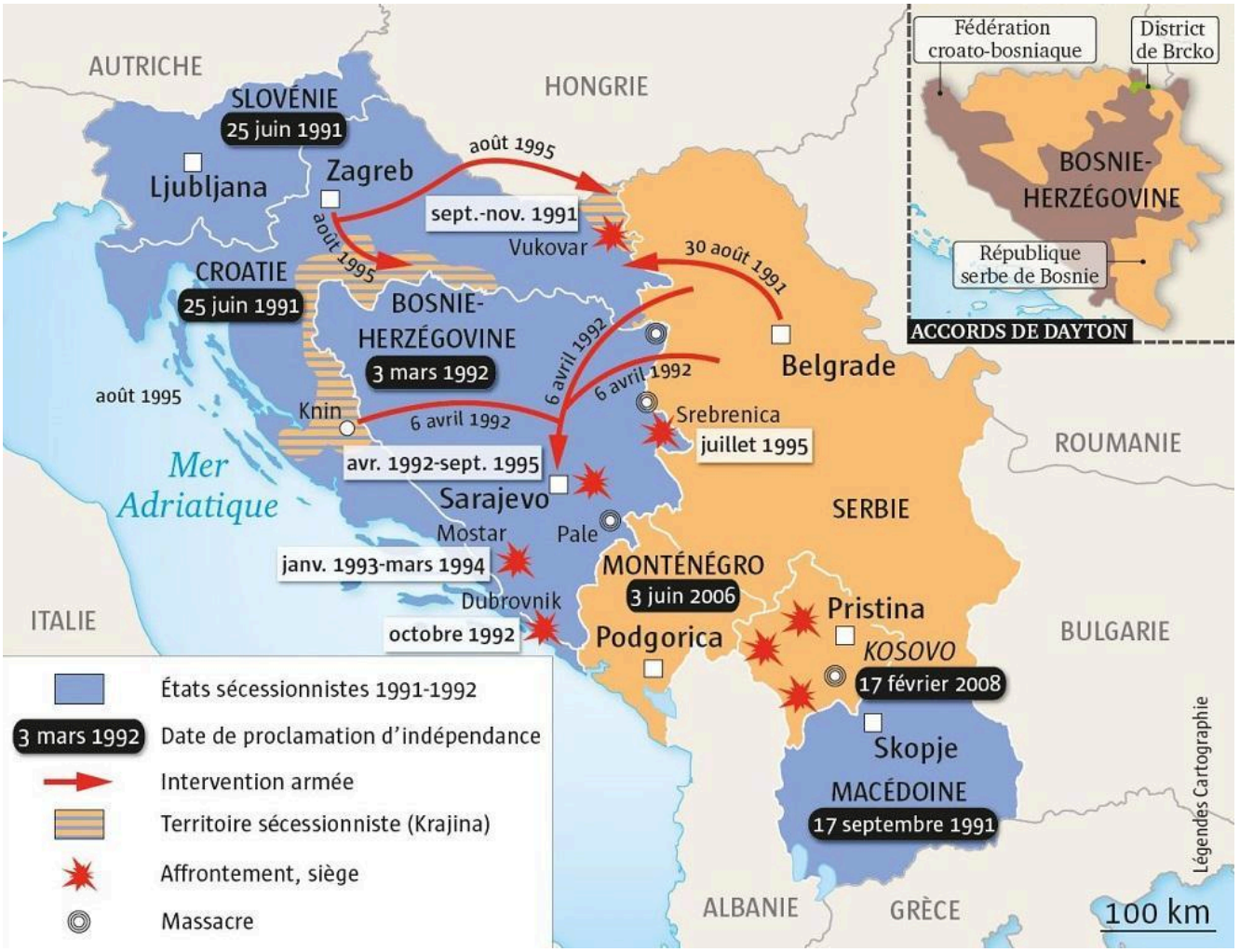
Et l'ONU ? *« (Rire)… je ne vais pas parapher le général De Gaulle, le machin qui ne sert à rien, non mais franchement c'est le sentiment que j'ai… (rire)… si on prend la gestion d'une crise aujourd'hui, comme l'Ukraine, est-ce que l'ONU est intervenue une seule fois ? Ou vote-t-elle une résolution ? Quand il vote une résolution d'attention sans usage de la force armée, ça ne sert à rien ! On fait que les déclarations d'intention. »*

Passionné et engagé dans cet entretien, le lieutenant-colonel PKL exprime qu'il a goûté à l'ONU et qu'il voudrait y retourner car pour lui c'est : *« ce sont des expériences qu'il faut vivre, c'est très formateur, j'ai vécu ça humainement parlant, ce sont des souvenirs très forts…. J'ai évité de verser des larmes en vous parlant, et de temps en temps j'ai senti monter… »*

Annexe 6 : Le monument à la France, en reconnaissance de l'amitié Franco-serbe à Belgrade.1992, Collection privée.



Annexe 7 : carte représentant les mouvements du conflit



Annexe 8 : Le résultat sur le casque (volé à un soldat français) d'un serbe mort pendant l'assaut du pont de Verbanja, M Placzek, groupe « les anciens de Bosnie », FB



Annexe 9 : Arrivée du 403e BSL, Rijeka, 1992, Collection privée.



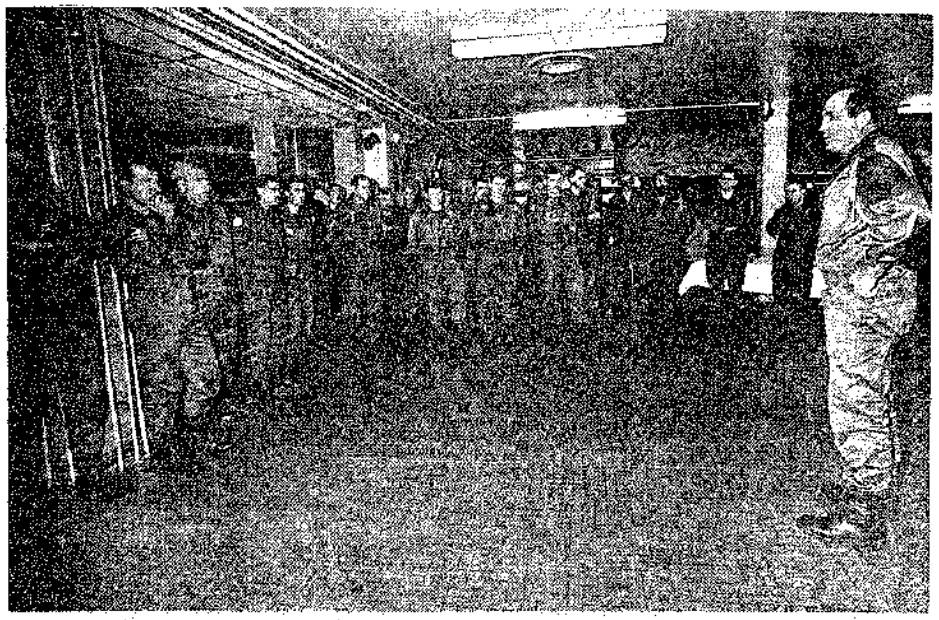


Annexe 10 : V. B, Yougoslavie : la dissuasion pour toute arme, Paris-Normandie, article, 6 octobre 1992.

71e R.G. : retour des soldats de la Paix

Yougoslavie : la dissuasion pour toute arme

Huit aller-retours à Sarajevo. Routes impossibles pour les volontaires du 71e Régiment du Génie basé à Oissel, venus rejoindre les autres Casques bleus pour les ravitailler. La base arrière près de Belgrade respire encore la France. Mais pour Gilles Guiguel, au huitième convoi, après des milliers de kilomètres avalés, la guerre était là...



Les militaires de retour du Cambodge et de Yougoslavie : parmi ces derniers, un quart d'appelés

Ils sont revenus ce week-end de l'enfer yougoslave. Là, dans leur casernement en pleine forêt osselienne, le vent coupant paraît presque dérisoire aux 19 militaires de retour de six mois de mission entre Belgrade et Sarajevo. Là-bas, les camarades qui restent encore doivent commencer à souffrir d'un hiver qui s'annonce particulièrement rude. D'autant plus difficile à supporter sous les tirs des « snipers » invisibles.

Un mot qui n'aura plus désormais le même « sens caché » pour Gilles Guiguel, 25 ans, engagé volontaire pour aller aider *« les habitants d'un beau pays comme la France »*. Il y a quelques semaines, alors qu'il partait à Sarajevo pour la huitième fois, presque habitué à



Gilles Guiguel (à gauche) et le colonel Debarnot : le jeune engagé blessé serait prêt à repartir en Yougoslavie

paris-normandie
mardi 6 octobre 1992

la menace invisible, à la peur, à l'hostilité de certains villages traversés, à la difficulté de cette mission de soutien logistique aux autres bases de l'ONU, son convoi a été pris sous des tirs d'artillerie.

« Nous apportions des vivres aux Casques bleus égyptiens, et nous devions attendre en ville avant de parvenir au campement. C'est là que nous avons été pris pour cible. J'ai reçu un éclat d'obus dans la cuisse gauche et j'ai été soigné sur place par un médecin égyptien... » Les traits tirés, le jeune homme parle de sa mésaventure les yeux un peu perdus dans le vide. Sans possibilité de riposte, les armes servant juste de « dissuasion » vis-à-vis de l'ennemi embusqué, les hommes ne peuvent cacher un profond sentiment d'impuissance.

Escorter les missions humanitaires, ravitailler les populations *« qui sans nous mourraient de faim car seuls les convois de l'ONU peuvent franchir les barrages »*, sont des raisons suffisantes d'y croire. Mais la violence constante contre laquelle on ne peut rien finit par miner le moral. *« Six mois, ça m'a paru long,* avoue Gilles. *Mais je serai prêt à y retourner,* ajoute-t-il aussitôt. *C'est ma copine qui n'est pas d'accord ».*

Du côté de Sarajevo, l'hiver s'annonce cruellement redoutable pour les Casques bleus...

V. B.

Cambodge : des mines inertes aux mines réjouies

Elles sont chinoises ou russes, elles sont surtout redoutables. Enterrées par les troupes cambodgiennes et les Khmers rouges il y a quelques années, décimant ou mutilant les populations civiles, les mines font encore leur lot quotidien de victimes au Cambodge. En collaboration avec le haut commissariat aux réfugiés, le major Casoli et l'adjudant Renoult ont ratissé le terrain en spécialistes...

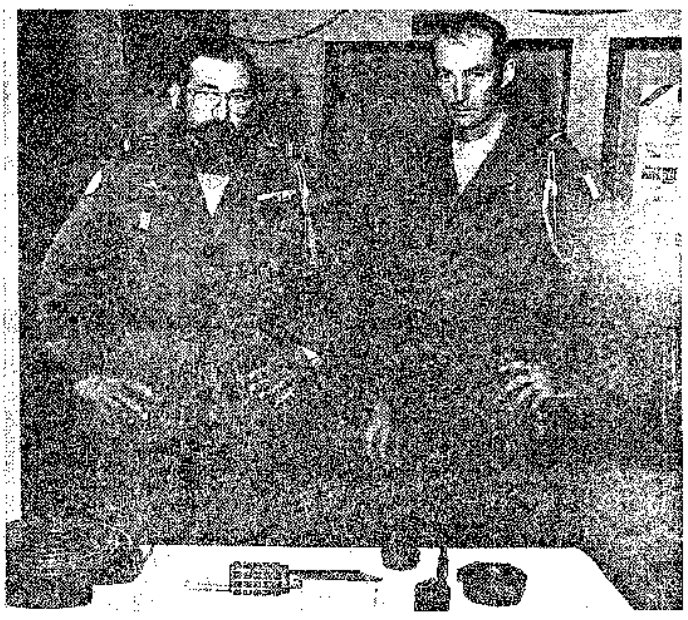
Des bambins accrochés à des béquilles, privés de pied, de jambe, de bras... Des images de souffrance vues et revues à la télévision. Sur le terrain, les solutions existent. Des militaires mandatés par l'ONU travaillent au déminage systématique des campagnes et des villes du Cambodge. Il faut dire que ces champs d'horreur indécelables par les civils restent une plaie béante dans la semi-normalisation d'un pays déjà victime d'un génocide.

« Nous avons divisé notre mission en deux temps, explique le major Casoli. *Celui de l'instruction des militaires cambodgiens et celui du déminage proprement dit. »* Le résultat en chiffres est éloquent : en six mois, 5.300 mines ont été relevées, 2.000 obus neutralisés, soit 140 hectares « dépollués » et 30 kilomètres de route dégagées du danger. Résultat auquel il faut ajouter la formation de 224 démineurs.

En regardant de plus près ces engins de mort, de la goupille la plus anodine -mais non moins dangereuse- à la mine anti-char, un frisson vous parcourt l'échine. *« Bien sûr, on peut souligner le résultat comptable de notre action, mais on ne peut pas imaginer le soulagement, le moral retrouvé des populations après notre passage. »* Comme lorsque les démineurs ont libéré une rivière de 80 explosifs. Ou que quelques minutes après la fin du ratissage d'une route de 10 kilomètres, des dizaines de charrettes à la file ont repris ce chemin...

Au nord-ouest du Cambodge, l'adjudant Kesler et le sergent-chef Pierlot ont pris la relève...

V. B.



Le major Casoli et l'adjudant Renoult devant leurs prises

Annexe 11 : La piste IGMAN, Juillet 1992, Collection privée.



Annexe 12 : L’hiver en Bosnie, Igman, poste avancé. Cch CDT.



Annexe 13 : un déchargement de ciment à la main, Cch EPD.



Annexe 14 : PTT building, Sarajevo, 1992, groupe « les anciens de Bosnie », FB. Et aéroport





Annexe 15 : Le sport comme exutoire, aéroport Sarajevo, 1993, groupe « les anciens de Bosnie », FB.

,



Annexe 16 : La Popote, Zagreb, 1994, groupe « les anciens de Bosnie », FB.



Annexe 17 : L'apéro, moment de camaraderie, avec les moyens du bord, Bihac, 1993, groupe « les anciens de Bosnie », FB.



Annexe 18 : La couverture de « la baïonnette » n°76 du 14 décembre 1916 dessiné par Marcel Capy



Annexe 19: La cuvée des casques bleus.



Annexe 20 : la SLIBOVIC, alcool local



Annexe 21 : Cérémonie en hommage à un casque bleu décédé, aéroport de Sarajevo,1994, FB les anciens de Bosnie.

Annexe 22 : Témoignage d'un ancien casque bleu, FB les anciens de BOSNIE



Annexe 23 : Reconstruction de lignes électriques/ Sgt VTE, 17ème RGP



Annexe 24 : témoignage d'un ancien casque bleu, FB les anciens de BOSNIE

13:01



Baba kalashnikov (longue histoire sorti des sentier battue et surtout initiative personnel du capitaine pour au final avoir fait choux blanc mais bon , ont aura essayer)

3

J'aime Commenter Partager



Baba kalashnikov

J'aime Commenter Partager

Annexe 25: Témoignage d'un ancien casque bleu, FB les anciens de BOSNIE


10:29
les anciens de
Voir le profil
Publications de groupes
les anciens de Bosnie-FORPRONU
Greg Antoine · 11 nov. 2021 ·
Bonjour, photo prise juste à l'entrée sud de Visoko il me semble en 08/94. On attendait des heures de traverser le village avec un escorte de blindés suédois. On venait de Split pour aller à tuzla en passant par l'ouest de Sarajevo.
Un groupe d'enfants sortaient de la forêt pour venir nous voir.
Qu'est-elle devenue, j'aimerais le savoir.
122
7 commentaires • 13 partages
J'aime
Commenter
Partager



Source : Sarajevo, Lieutenant-colonel PKA



Annexe 26 : Source : 1 classe CDT, 1er régiment médical de Metz





Source : FB les anciens de BOSNIE






UN
UN
UN


CONVOI
XCEPTIONNEL



Annexe 27 : Casque bleu en action, Sgt JBT, 17ème RGP



Annexe 28 : Mines yougoslaves : Sgt JBT, 17ème RGP



PMA2



PMR 2



pmr 3



PROM 1



TMA4

TRMP6




УРМА-2





Annexe 29 : Mines antichars sur la route : Sgt VTE, 17ème RGP



Annexe 30 : FB les anciens de BOSNIE, aéroport Sarajevo, évacuation sanitaire de civil.





Annexe 31 : article de HATZFELD Jean, « Tuerie serbe dans un village bosniaque », Libération, 5 mai 1992.

YOUGOSLAVIE

SARAJEVO DANS LA SPIRALE DE LA GUERRE CIVILE

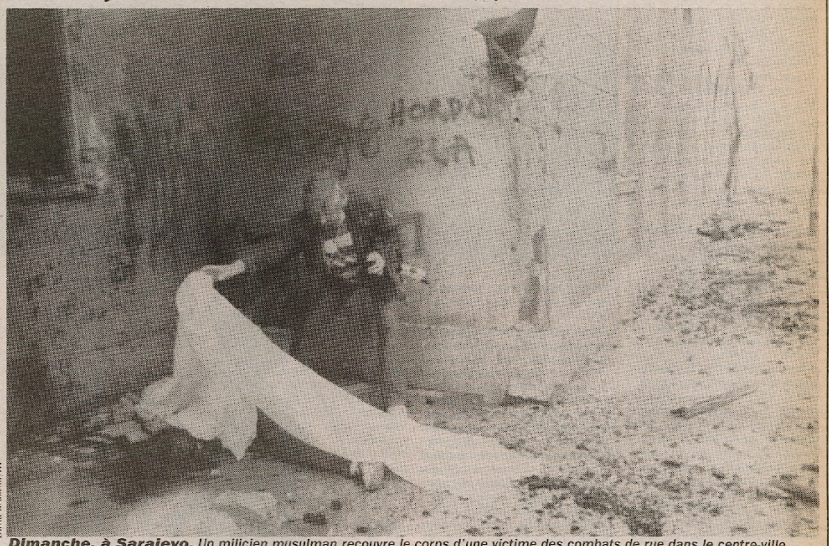
Après l'attaque lancée dimanche par les milices bosniaques contre un convoi de l'armée fédérale, les Serbes ont lourdement pilonné hier la capitale de la Bosnie-Herzégovine. Le président Alija Izetbegovic compte demander aujourd'hui une aide militaire à la CSCE, qui se réunit à Helsinki.

La guerre en Bosnie-Herzégovine a connu hier une escalade après l'embuscade tendue dimanche soir par des forces bosniaques contre un convoi de l'armée yougoslave. La riposte ne s'est pas fait attendre. La situation est telle que *« nous ne pourrons pas sauvegarder l'intégrité et l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine sans une aide militaire étrangère »*, déclarait en fin de journée Alija Izetbegovic. Le président bosniaque compte demander aujourd'hui à la CSCE, réunie à Helsinki, une *« aide militaire étrangère »*. De violents affrontements se poursuivaient à Sarajevo et dans plusieurs villes de province.

Une alerte générale aérienne a été décrétée vers 17 heures locales (15 heures GMT) à Sarajevo. Selon un responsable de la police intervenant à l'antenne de Radio Sarajevo, le centre de la ville est soumis à une *« attaque générale »* et plusieurs *« objectifs vitaux »* ont été atteints. La radio a également fait état de mouvements de chars vers la capitale et de violents combats opposant à Sarajevo les militaires yougoslaves soutenus par les milices serbes aux forces du président bosniaque Alija Izetbegovic. Six personnes ont été tuées par un char de l'armée dans la périphérie, selon la police.

Les négociations sur le retour au calme et le sort de l'armée en Bosnie, qui devaient s'ouvrir hier entre l'armée et les autorités bosniaques, avaient été ajournées après l'incident survenu, dimanche, au cours de l'évacuation du siège du commandement de la 2e région militaire à Sarajevo. En dépit d'un accord conclu sous les auspices de la Forpronu (Force de protection de l'ONU), des unités bosniaques avaient attaqué le convoi, malgré les protestations du président Izetbegovic, selon un photographe de l'agence Tanjug. L'attaque a fait quatre morts et une quinzaine de blessés parmi les militaires, d'après l'armée yougoslave. Celle-ci a exigé de récupérer ses hommes faits prisonniers avant de reprendre les négociations, a indiqué un porte-parole de la Forpronu à Sarajevo. Le commandement de la 2e région militaire, cité par Tanjug, annonçait hier soir que 171 soldats et officiers avaient été libérés et indiquait que 62 autres devaient l'être aujourd'hui, en vertu d'un accord entre l'armée et les autorités de Bosnie-Herzégovine. Des sources des Nations unies, citées par l'agence Reuter, faisaient état, elles, de la libération de 156 hommes — 90 d'entre eux appartenant au convoi attaqué, les autres étant présentés comme des prisonniers de guerre.

D'après AFP, REUTER



David Brauchli AP

Dimanche, à Sarajevo. *Un milicien musulman recouvre le corps d'une victime des combats de rue dans le centre-ville.*

Tuerie serbe dans un village bosniaque

Hranca, village musulman près de la frontière serbe, n'est plus que ruines. Dimanche, une trentaine de Serbes ont tué trois hommes et un enfant, détruit les maisons et décimé le bétail. Pourchassés par les miliciens, une dizaine de fuyards n'ont pas reparu.

Ljubovija, envoyé spécial

A Ljubovija, l'armée serbo-fédérale a inauguré dimanche le nouveau poste frontière entre la Yougoslavie, dernière mouture, et la Bosnie-Herzégovine, de la pire manière : un massacre. Cette petite ville se trouve sur le bord serbe de la Drina, à 50 kilomètres au sud de Zvornik. A la sortie, un pont gardé du coté serbe par l'armée serbe, du côté bosniaque par des milices serbes : curieuse conception d'une frontière. Sur la rive bosniaque donc, la route traverse la ville de Bratunac, puis s'enfonce dans les collines vers Sarajevo ou Tuzla. Cinq kilomètres plus loin, la fumée qui s'échappe de maisons brûlées dans un champ attire l'attention. Arrêt curiosité. Sur quelques centaines de mètres, un chemin de terre mène vers un village déployé sur plusieurs versants de pâturages. Là, le concert des pleurs. Des femmes de tous âges, voilées, vêtues de longues robes, parfois recouvertes d'une veste en jean, pleurent dans les jardinets, sur les bas-côtés, dans les cours. Pas d'hommes, à trois exceptions près. Aux alentours, le spectacle de maisons complètement détruites, de vaches gisantes, de matériel agricole brisé. Le spectacle d'un massacre.

Ce village nommé Hranca est peuplé d'environ une centaine de familles musulmanes qui, pour la plupart, vivent de la culture de fruits ou de la forêt, ou travaillent dans des usines du coin tenues par des Serbes. Aucun trouble notable depuis le début des hostilités dans cette zone occupée par l'armée. Rien de particulièrement mémorable durant la Seconde Guerre mondiale. Un village musulman, dans une zone d'habitation serbe. En territoire bosniaque occupé.

Samedi 2 mai, des dizaines de miliciens et de policiers serbes montent au village, fouillent les maisons et exigent la restitution des fusils de chasse. Terrorisant les habitants, ils sont, semble-t-il, principalement obéis. Et ils s'en retournent vers leur cantonnement près de Bratunac. Le lendemain, dimanche, une trentaine d'hommes en treillis reviennent à 11 heures du matin. Pour la plupart masqués, armés et équipés de bidons d'essence. A leur vue, la plupart des hommes tentent de s'enfuir dans la forêt qui surplombe le village. Les femmes restent. Les miliciens, serbes, pour moitié étrangers à la région, pour moitié des villages serbes environnants, commencent leur boulot. Systématiquement et dans le calme, ils font exploser à la grenade, et brûlent une quarantaine de maisons avec un réservoir d'essence. Ils tuent quasiment tout le bétail, sauf une vache miraculée qui beugle sa solitude. Certains arrêtent et emmènent une dizaine d'hommes sous les yeux des familles. D'autres se lancent à la poursuite des fuyards à travers bois dans un bruit de rafales de Kalachnikov.

En haut du village se trouve la maison des Ramic. Une dizaine de miliciens y pénètrent à coups de bottes. Ils trouvent trois hommes réfugiés dans la cave avec les femmes. Camil, le père, Sacir (35 ans), son frère, et Osman (24 ans), son fils. Ils battent ces deux derniers à mort, avant de les achever. Les gens montrent deux flaques de sang derrière une haie où les deux hommes auraient été achevés ●●●

●●● d'une balle. Quoi qu'il en soit, le crâne fracassé d'une victime, les traces de coups de couteaux sur la poitrine, l'œil enfoncé et les hémorragies faciales du second ne laissent aucun doute sur la véracité des sévices et des meurtres.

Plus bas, un autre homme, Bego Hodzic (51 ans) git sur son lit, tandis que son épouse, Hana, veille sur la maison avec ses voisines. Bego a le ventre salement ouvert. Personne ne peut dire s'il est mort d'une balle ou d'un coup de couteau.

La maison de Ramiza et Hadjoudin Hodjic est un peu plus loin. Ce dernier a disparu. Sa femme pleure sur le cadavre de sa fille Selma (7 ans), fauchée par une balle tandis qu'elle dévalait le pré en direction de la bergerie. Personne n'ayant été témoin direct, il est impossible d'affirmer si la petite fille a été tuée délibérément ou accidentellement.

L'opération a donc commencé vers 11 heures. Les miliciens ont quitté les lieux vers 19 heures. Quarante maisons brûlées sont encore fumantes. Des dizaines de femmes n'ont cessé de hurler. Des hommes se sont enfuis. Il était physiquement impossible aux hommes de la milice et de l'armée fédérale, postés sur la route à un kilomètre en amont et en aval du village, de ne rien remarquer. Non seulement ils ne sont pas intervenus, mais depuis, le téléphone et l'électricité dans le village sont coupés. Il est interdit aux rescapés de sortir.

Tout en bas du village, Hajnia Hodzic (42 ans) nous demande de l'aider à retrouver son fils, Samir (16 ans). Elle a tenté de se rendre à Bratunac pour savoir s'il était emprisonné. En vain. Depuis dimanche, une dizaine d'hommes en fuite dans les bois n'ont, comme lui, toujours pas réapparu.

De ce village, la route traverse un paysage de bosquets pour atteindre une première ligne de front serbo-bosniaque dans la forêt de frênes de Turalici. Là, une bande de voyous, surarmés, déguisés en miliciens, mettent en scène un peloton d'exécution face aux étrangers avant de les rançonner d'un appareil photo et de transistors. Puis le bitume s'engage dans le village de Semizovac. Ce village, épargné par la guerre ces dernières semaines, est bombardé depuis deux nuits. Les check-points enfoncés par une colonne militaire ont été abandonnés. A l'abri d'une maison, nous trouvons des hommes. Parmi eux, des miliciens serbes et musulmans, ensemble autour d'une cargaison de Coca-Cola ! Aucun n'est capable de savoir quelle est l'origine des obus qui leur tombent sur la gueule.

En contrebas, Sarajevo. Déserte. Dans le bruit d'un bombardement sourd et intermittent. Cette sale guerre prend une très sale allure.

Jean HATZFELD



ETATS-UNIS

Los Angeles face à son traumatisme

Malgré des signes de reprise et la nomination d'un «Monsieur Reconstruction», L.A. est en état de choc après les émeutes de la semaine dernière. Et la haine et la peur ne sont pas éteintes.

Los Angeles, envoyé spécial

En bons Américains, les Angelinos tentent d'oublier le traumatisme des jours passés dans l'action sociale. Les églises organisent des équipes de nettoyage qui sont dépêchées dans les quartiers les plus touchés et aussi les moins risqués. Car dans de vastes zones de South Central, des quartiers entiers n'en sont pas encore à ce stade, les habitants sont toujours sous le choc et les insultes pleuvent sur le Blanc de passage. La haine et la peur sont loin d'être complètement éteintes à Los Angeles.

Sous la protection de la police, des ouvriers reconnectent peu à peu l'électricité coupée par les milliers d'incendies. Sur des kilomètres d'avenues, les feux rouges ne fonctionnent plus. A la place, des bénévoles organisent la circulation. Toutes les races sont présentes : Noirs, Hispaniques, Blancs. Les résidents des quartiers concernés se régalent de cette juxtaposition. Parfois, celle-ci est moins rassurante. Sur Western Avenue, une voiture de police, avec deux flics casqués à bord, roule côte à côte avec une Porsche gris métallisé tous chromes dehors, qui tressaute d'un rap à crever les tympans.

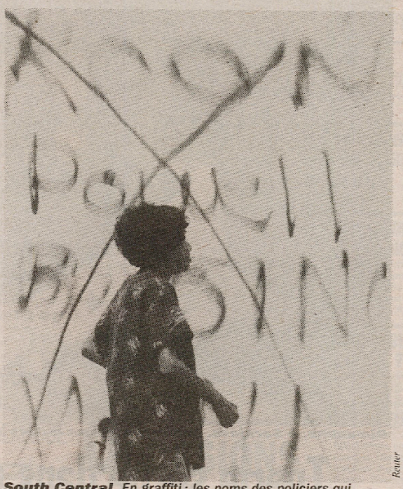
Dans toute la ville, les signes de reprise dominent. Les télévisions promettent qu'elles vont diffuser les shows populaires qui ont été éclipsés par les événements . Les radios ont réintroduit des messages de publicité. Mais l'une d'entre elles, KABC, organise, depuis le début du week-end, une sorte de psychothérapie de groupe hertzienne : les Angelinos appellent pour raconter comment ils ont vécu ces émeutes et comment ils envisagent le futur immédiat. Quelques heures d'écoute suggèrent que dans la communauté noire, le verdict de l'affaire Rodney King reste une cicatrice comparable à la destruction des trois jours d'émeutes. Un coup d'œil dans les rues le confirme : au milieu des graffitis, illisibles pour tout autre que des membres de gang, les inscriptions *« No Justice, No Peace »* (Pas de paix sans justice. NDLR) se sont multipliées ces derniers jours.

Le couvre-feu en vigueur depuis quatre soirs devait être levé ce lundi. Mais le bureau du maire et la police ont quelques craintes. Même s'il n'était que modérément réprimé par les 9000 à 10000 forces de l'ordre présentes — polices, garde nationale, armée — le couvre-feu avant l'avantage de diminuer considérablement le flot de circulation et de faciliter la surveillance. Dans la nuit de dimanche à lundi, une voiture qui tentait de forcer un barrage établi par la garde nationale a été criblée de balles par trois soldats. Son conducteur, un jeune Latino-Américain de 28 ans, a été tué. Les quatre morts violentes de la nuit dernière — un taux habituel à L.A. — sont considérées liées aux émeutes par le *coroner* et portent le total des décès à 58 tués.

Le système judiciaire doit faire face à un surcroît de travail. Les 11000 arrestations de ces derniers jours ont fait grimper la population carcérale du comté à sa limite légale de 25000 prisonniers. Les tribunaux en traitent autant que possible pour faire le tri entre ceux qui peuvent être relâchés sous caution et les autres, qui sont incarcérés. Pour affirmer sa volonté d'aller de l'avant, Tom Bradley, le maire noir de la ville, a voulu marquer le début de la reconstruction par une nomination choc. Il a choisi Peter Ueberroth, l'homme qui a organisé le financement des jeux Olympiques de 1984, comme grand vizir de la *task force* du moment baptisée Rebuild L.A. Ancien président de la fédération de base-ball,, Ueberroth a aujourd'hui une firme d'investissement à Newport Beach ; il vit un peu plus au Sud, à Laguna Beach, sorte de Neuilly-sur-Pacifique. Le nommer à la tête d'un groupe économico-administratif pour reconstruire les quartiers détruits, c'est un peu comme si, en France, on choisissait le promoteur de la Grande Motte pour faire revivre le Val-Fourré après des émeutes. Pas l'idée du siècle. *« On ne voit pas très bien ce que ce négociateur de contrats va faire dans une affaire de relations entre communautés »*, notait dimanche la conseillère municipale, Gloria Molina, candidate à la mairie pour les prochaines élections. Il faut dire qu'Ueberroth n'avait rien trouvé de mieux à promettre que des contacts prochains avec les grandes compagnies immobilières japonaises (qui possède le tiers du Downtown L.A.) pour qu'elles investissent dans les quartiers dévastés. Certes, le coût économique des trois jours d'émeutes est élevé : les estimations varient de 700 millions à 1 milliard de dollars (4 à 6 milliards de francs). Mais il ne s'agit pas de construire un stade ou des hôtels, mais des boutiques valant pour la plupart moins d'un million de francs. Pas de quoi exciter les investisseurs privés.

Une grande partie des commerces sont d'ailleurs partis pour de bon. Même dans les zones les plus calmes du sud de Los Angeles, on entend le même refrain : la révolte s'est calmée, cette fois, mais à la première étincelle, tout repartira. *« Je me doutais de ce qui allait se produire lorsque j'ai entendu à la radio ce verdict absurde »*, explique John Luk, Taïwanais-Américain de 34 ans, qui en paraît cinquante. *« Et je suis sûr d'une chose : cela se reproduira. Franchement, je n'ai pas très envie de repartir à zéro dans un endroit pareille. »* Ce matin, avec sa famille, il est venu voir les décombres de son restaurant chinois, juste en face de l'University of Southern California. John Luk est arrivé de Taïwan quinze ans plus tôt. Il avait choisi cet endroit parce qu'il lui semblait meilleur pour le commerce, avec sa clientèle d'étudiants et de professeurs d'USC. Jusqu'à mercredi, sa femme et sa belle-mère y travaillaient. Maintenant, il ne sait même pas comment il va financer la scolarité de ses deux enfants. Depuis la rue, un sans-abri noir d'une cinquantaine d'années s'avance dans les décombres, il a repéré le stock de canettes qui a explosé sous la chaleur de l'incendie. Il en récupère une dizaine, qu'il met soigneusement dans un sac poubelle, après les avoir écrasées d'un coup de talon. A cinq cents la canette revendue, il vient de gagner trois francs. Il jette un coup d'œil indifférent à la famille taïwanaise et disparaît.

Frédéric FILLOUX



***South Central.** En graffiti : les noms des policiers qui avaient tabassé Rodney King.*

Spike Lee : actualité de Malcolm X

Le réalisateur noir de «Do the Right Thing» dénonce l'Amérique à deux vitesses de Bush. Pour lui, les Noirs ont besoin du message du leader des Black Muslims.

Spike Lee, qui termine son film, «Malcolm X», vient d'arriver à Paris, en provenance de Los Angeles, invité par Danièle Mitterrand et la fondation Cinéma Liberté. Le cinéaste noir américain sera à Cannes pour promouvoir cette association.

LIBERATION. On ne peut pas, en regardant les événements de Los Angeles, ne pas penser à votre film, *Do the Right Thing*.

SPIKE LEE. Je n'ai pas de boule de cristal. *Do the Right Thing* a été inspiré par l'histoire. Il y avait déjà eu des troubles comme ceux que je montrais : des flics qui tuent ou torturent quelqu'un et restent libres.

C'est à peu près ce qui est arrivé à Los Angeles. Dans ce cas, pour la première fois, le crime a été enregistré sur une bande vidéo. Le monde entier a vu. Même mon ami Stevie Wonder, qui est aveugle, a pu le voir.

Mais l'administration et la justice américaines sont retorses et très racistes. Tout a été calculé pour que l'on ne condamne pas ces flics. Premièrement, on a déplacé le procès du comté de Los Angeles vers Simi Valley. A Simi Valley, il n'y a pas de Noirs. C'est une coin très conservateur. En plus, de nombreux flics y vivent. Il était impossible de trouver des Noirs pour le jury. Il y avait un Asiatique mais pas de Noirs. Le verdict ne faisait pas de doute.

Ce que ce procès démontre, c'est qu'en Amérique, les Noirs ne peuvent faire confiance à la justice. Regardez la différence de traitement entre Mike Tyson et William Kennedy Smith. Le second est un homme libre, Tyson est en prison. Les deux procès ont été très publics, médiatisés.

LIBERATION. Si on pense à Watts, en 1965, il y a quand même eu un progrès dans la situation des Noirs. Le maire de Los Angeles est un Noir...

S.L. Ces changements sont superficiels. Tom Bradley est maire de Los Angeles. Clarence Thomas siège à la Cour suprême. Ils ont une peau noire, mais ils ne pensent pas comme des Noirs. Ils ne doivent pas faire illusion. La situation des Noirs n'a pas vraiment progressé. Les gens se font avoir par les réussites dont les médias font grande consommation : Michael ●●●

Annexe 32 : Les anciens de Bosnie, FB témoignages de deux soldats sur l'engagement des anglais face aux tirs

07:58

les anciens de Bosnie-FORPRONU

Philippe Marchal · 2 h ·

bon, là on ne rigolait plus, bosnie entre prozor et vitez en 1993, au moins les anglais avaient une ouverture du du feu très light...

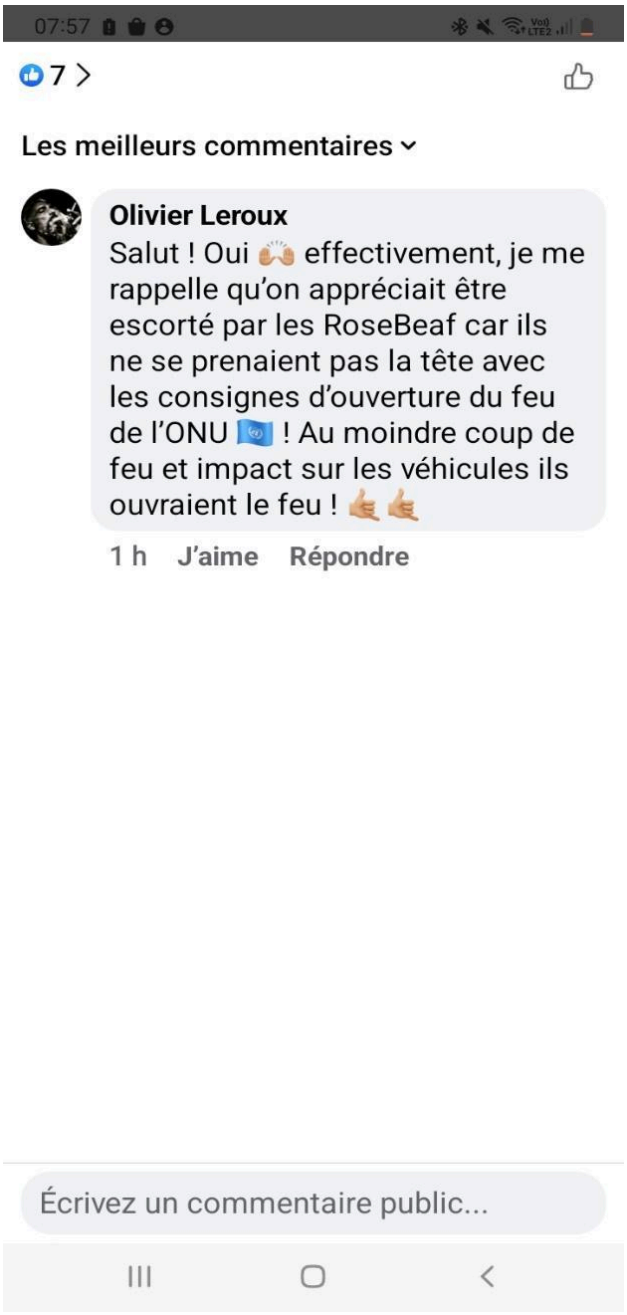
7 1 commentaire

J'aime Commenter Envoyer Partager



J'aime Commenter Envoyer Partager





Annexe 33 : Remise de décorations, source : collection privée, septembre 1992, Pancevo, Serbie, Collection privée.



TABLE DES MATIERES

Introduction p 4

1ere partie : Yougoslavie, histoire d'une tragédie p 23

A) Les prémisses du théâtre d'opérations p 24

1) Les origines du conflit p 24

2) L'ONU, la solution ? p 27

B) La réalité du théâtre d'opération yougoslave p 37

1) Le rituel de passage, du combattant au soldat de la paix p 39

2) L'installation sur le théâtre d'opération p 47

3) Quelle perception sur le terrain ? p 50

2ème partie : Les casques bleus français dans la tourmente p 53

A) La vie sur le terrain p 54

1) La débrouille, une spécificité du soldat p 54

2) Boire + manger = survivre p 62

B) La guerre au quotidien p 69

1) L'expérience vécue, quelles expériences de guerre ? p 69

2) Les relations avec les belligérants p 75

2.1 le casque bleu, une cible de choix p 75

2.2 situations de crise au quotidien p 79

2.3 démineurs de l'espoir p 86

3) Une violence ordinaire p 92

4) l'utilisation de l'arme limitée à la stricte défense p 102

Conclusion p 113

Bibliographie p 117

Annexes p 128

Tables des matières p 174